This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

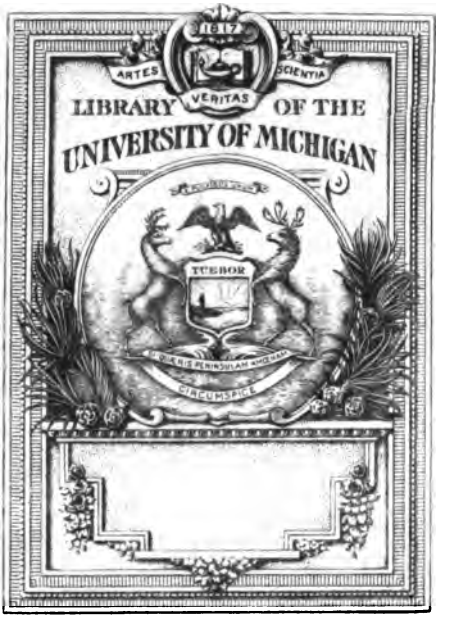
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
1906 Ser.

BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettre P.

TOME XXXIV.

Pièces contenues dans ce Volume.

Partie de Campagne.
Pere prudent & équitable.
Petit Philoſophe.
Petite Iphigénie.
Philoſophes. (les)
Philoſophe. (le)

De J.F. Aubin pinx. Lefebvre Sculp.

Livor Ariſtophanem, inſido quem nomine dixit,
Hunc et Ariſtophanem, Gloria jure vocat.

Par M. Brunet.

UNIV. DE STRASBOURG

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre P.

TOME XXXIV.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

LA PARTIE DE CAMPAGNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Avec un Divertiſſement.

Par M. DUVIGEON.

Repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 7. Juin 1738.

Remiſe au Théâtre, & imprimée en 1751.

Le prix eſt de 24. ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve CAILLEAU, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſus de la rue des Mathurins, à Saint André.

M. DCC. LI.

ACTEURS.

JULIE.
HORTENSE, *Cousine de Julie.*
Mde. ARGANTE, *Sœur de Geronte.*
VALERE, *Fils de Geronte.*
ERGASTE, *Oncle d'Hortense.*
M. GERONTE, *Amoureux d'Angelique.*
M. ORGON, *Pere d'Angelique & de Julie.*
ANGELIQUE.
FRONTIN, *Valet de Valere.*
ARLEQUIN, *Valet de Geronte.*

La Scene est à la Campagne chez M. Geronte.

Dram. fd.
Dépôt. d. Rom. fa. c
9-7-038

LA PARTIE DE CAMPAGNE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, HORTENSE.

JULIE.

EN vérité, Hortenſe, c'eſt pouſſer la malice un peu loin. Quoi ! jouïr de mon inquiétude pendant plus de deux heures, ſans vouloir me dire où vous me menez ? je vous avoue que je ſuis prête à me fâcher.

HORTENSE.

Ah! que l'on a de peine à te contenter! il y a un tems infini que tu ſouhaites reſpirer l'air de campagne ; nous en faiſons la partie, nous l'exécutons, nous y voilà, & tu commences par gronder.

JULIE.

N'ai-je pas lieu de m'inquiéter du myſtére que vous me faites ? Où ſommes-nous ? A qui appartient cette maiſon ?

HORTENSE.

Allons, je vois bien qu'il faut te ſatisfaire. Cependant je t'avouerai que ton embarras me réjouit, & je ne le fais ceſſer qu'avec peine. Sçaches donc, ma chere Julie, que je ne t'ai amenée ici, que pour y voir un fameux Aſtrologue, qui, par les ſécrets de ſon art, ſçaura me dévoiler, malgré toi, tes ſentimens pour Valere. Tiens, voilà notre Sorcier, ne t'épouvantes pas au moins?

SCENE II.

JULIE, HORTENSE, FRONTIN *en Aſtrologue.*

FRONTIN, *comme à part.*

OUY? C'eſt donc ainſi que l'on croit m'attraper? Me demander ſi l'on ſera mariée, après...

HORTENSE.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur, nous vous trouvons en colére?

FRONTIN.

Vouloir m'en impoſer! avoir l'audace de ſe donner pour fille!

HORTENSE.

Appaiſez-vous, je vous prie.

FRONTIN.

Sans compter les galans encore; oh! c'eſt bien à moi que l'on en donne à garder.

HORTENSE.

Monſieur.....

FRONTIN *ſe retournant de l'autre côté.*

Et cet autre original qui me perſécute pendant une heure, pour ſçavoir ſi ſa femme lui eſt fidéle ; je lui dis que non, il ſe fâche !

HORTENSE.

Il a tort.

FRONTIN.

Ah ! pardon, Meſdames, je ne vous avois pas apperçûes. Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

HORTENSE.

C'eſt pour ma couſine que je viens vous conſulter.

JULIE.

Non, Monſieur, cela ſeroit inutile, j'en ſçai plus que vous ſur le paſſé, & je ne ſuis point curieuſe ſur l'avenir.

FRONTIN.

Que je vous tâte le poulx.

JULIE.

Voilà une plaiſante façon de pénétrer les ſécrets du cœur.

FRONTIN.

Nous nous y trompons moins que

les Médecins aux maladies. N'avouerez-vous pas, Madame, que Damis eſt un aimable homme ?

JULIE.

On ne peut pas plus.

FRONTIN.

Ma foi, Clitandre ne lui céde en rien.

JULIE.

Je ne m'y oppoſe pas.

FRONTIN.

Ouais ! l'artére n'eſt point de leurs amies, elle demeure tranquille. Il y a quelqu'apparence que Valere...

JULIE.

Valere ?

FRONTIN.

Tubleu, quelle agitation ! je ne vous en demande pas davantage.

JULIE.

C'eſt ma couſine qui vous l'a dit.

HORTENSE.

Moi ! Vous ſçavez ſi je l'ai vû d'aujourd'hui ?

JULIE.

En tout cas, il n'a pas deviné juſte.

FRONTIN.

Prenez-y garde, Madame, je ne ſuis pas de trop bonne humeur quand on m'obſtine.

JULIE.

Effectivement, voilà un perſonnage bien à craindre.

FRONTIN.

Il ne tient qu'à moi de vous faire voir des choſes auſquelles vous ne vous attendez pas, & qui vous prouveront que je ſuis au fait.

JULIE.

Je brave votre ſcience.

FRONTIN.

Oui ? Nous allons voir beau jeu. Eſprit, petit-maître, venez la lutiner, ſous la figure de l'Amant qu'elle aime.

SCENE III.

JULIE, HORTENSE, VALERE, FRONTIN.

JULIE.

COmment donc, c'eſt Valere!

FRONTIN *à Valere.*

J'ai fait mon enchantement, faites le vôtre. *Il ſort.*

VALERE.

Oui, c'eſt moi, charmante Julie, pardonnez-moi l'innocent ſtratagême dont je me ſuis ſervi.

JULIE.

Hortenſe, vous m'engagez dans une pareille démarche?

HORTENSE.

Puiſque je l'ai faite avec toi, crains-tu d'avoir à te la reprocher? Mon époux l'autoriſe, & ſeroit venu avec nous, ſans une affaire qui l'oblige à reſter à Paris.

JULIE.

M'amener dans la maiſon de Valere !

HORTENSE.

Raſſure-toi, elle n'eſt pas à lui ; elle appartient à Monſieur Geronte ſon pere.

JULIE.

C'eſt toujours avec le fils que je m'y trouve.

HORTENSE.

Voyez le grand malheur ! il n'a que des vûes légitimes, & c'eſt un bon parti au moins !

JULIE.

Mon pere ne conſentira jamais à notre bonheur : que dis-je ? à notre mariage.

HORTENSE.

Oh, le mot eſt lâché, couſine ; à notre bonheur, c'eſt-à-dire, que tu l'aimes ?

JULIE.

Comment on ne ſçauroit ſe tromper d'un mot ſans que tu l'interprétes mal ?

VALERE.

Ah ! bien loin de me laiſſer croire que ce mot vous eſt échappé par hazard, daignez le répéter, pour me convaincre d'un bonheur que j'en oſe eſpérer.

JULIE.

J'enviſage mille ſuites fâcheuſes. Non, Valere, ne nous aimons point.

HORTENSE.

Voilà Madame Argante. Vous venez à propos, Madame, pour accorder deux Amans qui ſe contrediſent ſans ceſſe.

SCENE IV.

Me. ARGANTE, JULIE, HORTENSE, VALERE.

Me. ARGANTE.

QUi ſe contrediſent ?

HORTANSE.

Oui, Madame ; ils s'aiment tous deux, mais Julie oppoſe à Va-

lere des craintes chimériques, & des ſcrupules hors de ſaiſon.

Me. ARGANTE.

Songez, Mademoiſelle, qu'à la campagne il faut être un peu plus docile ; que les uſages de la ſociété y ſont beaucoup plus circonſpects qu'à la ville. Mais quelle eſt la crainte qui la retient ? La folie de ſon pere qui veut annoblir ſa famille ? Et moi je me charge de le faire conſentir à un mariage auſſi ſortable que le vôtre. Orgon eſt un bon Marchand, & le fils de Geronte eſt ſon fait.

JULIE.

Ah ! Madame, que je vous aurois d'obligation !

Me. ARGANTE *à Hortenſe.*

Mais je ne la trouve pas ſi déraiſonnable que vous diſiez.

HORTENSE.

C'eſt à votre préſence que nous devons cet heureux changement.

VALERE.

Quoi ! Julie approuve ma tendreſſe ?

JULIE.

Je fais plus, Valere, je la partage; ils le veulent tous, il faut bien me rendre.

VALERE.

Quel aveu charmant!

JULIE.

Mais, il faut qu'une conſtance mutuelle.....

VALERE.

Tant d'attraits peuvent-ils n'être pas toujours adorés?

HORTENSE.

Ah! ſi nous avions ici notre cher petit oncle, la partie ſeroit complette.

VALERE.

Ergaſte? Je l'aurois bien ſouhaité, mais je n'ai oſé lui en parler.

JULIE.

Vous m'auriez chagrinée, Valere.

Me. ARGANTE.

Et vous m'auriez fait grand plaiſir; il eſt de la meilleure humeur du monde. Il m'en conte, au moins, afin que vous le ſçachiez.

HORTENSE.

Je m'en ſuis bien apperçue.

VALERE.

Voici Frontin. As-tu tout préparé ?

SCENE V.

VALERE, Me. ARGANTE, JULIE, HORTENSE, FRONTIN.

FRONTIN.

OUi, Monſieur, j'ai fait des merveilles.

HORTENSE.

Tiens, voilà ton Aſtrologue.

JULIE.

Qui t'a donc appris à ſi bien deviner ?

FRONTIN.

La Boutonnomancie.

VALERE.

Ces Dames peuvent-elles paſſer dans le Sallon ?

FRONTIN.

Tout eſt prêt.

Me. ARGANTE.

Valere, vous ſçavez que j'ai les clefs de tout; votre pere a dans cette maiſon mille choſes qui pourront vous être utiles, ne les épargnez pas.

HORTENSE.

Ah, quelle aimable tante!

JULIE.

Je voudrois bien qu'elle fût la mienne!

Me. ARGANTE.

Cela ſera bien-tôt, allez, ma niéce future.

SCENE VI.

Me. ARGANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

PErmettez-moi, Madame, je vous prie, de vous dire un mot.

Me. ARGANTE.

Que me veux-tu?

FRONTIN.

Vous avez eu la bonté d'offrir à mon Maître tout ce qui étoit dans la maiſon.

Me. ARGANTE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Et pourquoi, ſi vous plaît ?

Me. ARGANTE.

Comment, pourquoi ? Pour épargner ſa bourſe, & faire payer une partie de ces frais à ſon avare de pere.

FRONTIN *à part.*

C'eſt bien à moi que vous les ferez payer, de par tous les diables.

Me. ARGANTE.

Hem ? Que dis-tu ?

FRONTIN.

Je dis que cela eſt d'une belle ame.

Me. ARGANTE.

Nous ſerons peut-être ici longtems. Vois où Valere en ſeroit, s'il falloit qu'il fît venir tous les jours de Paris.....

FRONTIN.

Oui, je conviens de cela. Mais lorſque mon Maître m'a donné le mémoire des choſes qu'il nous faudroit, j'ai compté ſur les proviſions dont je ſçai que la maiſon eſt garnie. Il y en a même beaucoup que je ne trouverois pas à Paris ; & pour agir en conſcience, je voulois les lui faire payer, ſauf à moi d'en faire revenir d'autres pour les remplacer : de cette maniere-là ſon pere n'auroit point été lézé.

Me. ARGANTE.

Je t'entens, ainſi tu volois le fils & le pere.

FRONTIN.

Comme vous prenez mal les choſes. Valere, du vivant de ſon pere, ne ſçauroit en hériter, n'eſt-il pas vrai ?

Me. ARGANTE.

Non.

FRONTIN.

En voilà déja un que je ne vole point ; & ſon pere n'a rien à lui,

puiſqu'il doit laiſſer tout à ſon fils. Par conſéquent, je ne vole ni l'un ni l'autre.

Me. ARGANTE.

Quel galimatias me fais-tu là ? Tu'es un maître fripon ; mais nous parlerons de tout cela à Paris. Profites bien du tems que nous ferons à la campagne.

SCENE VII.

FRONTIN *ſeul.*

COmment veut-elle que j'en profite, après qu'elle m'a ſouflé toutes nos proviſions ? Mais que vois-je ? Qui entre donc ſi librement ici ? Ah ! morbleu, c'eſt Monſieur Ergaſte, l'oncle de ces Dames.

SCENE VIII.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

AH, ah ! Monſieur Frontin ; c'eſt donc à moi que l'on joue de ces tours ?

FRONTIN.

Quoi, Monſieur ? Que voulez-vous dire ?

ERGASTE.

Voilà donc la grande affaire, qui devoit empêcher ton maître de me voir de quelques jours ? Vas, vas, j'ai tout découvert.

FRONTIN.

Qu'avez-vous découvert ?

ERGASTE.

Que Valere a fait une partie de plaiſir à mon inſçû, & qu'il eſt ici avec des Dames.

FRONTIN.

Valere ? Bon ! il eſt parti ce ma-

tin avec Monſieur ſon pere.

ERGASTE.

Vous mentez, Monſieur Frontin.

FRONTIN.

Il eſt bien-loin d'ici.

ERGASTE.

Comme à votre ordinaire.

FRONTIN.

Oh, c'eſt la vérité.

ERGASTE.

Si ton Maître n'eſt pas ici, pourquoi y es-tu?

FRONTIN.

Pourquoi? Mais je n'ai point d'affaires en Normandie, moi.

ERGASTE *riant.*

Tu as beau diſſimuler, je ſçai ce qui ſe trame ici. Eh, comment pourrois-je en être la dupe? L'odeur des mets remplit toute la maiſon. Voilà des perdreaux d'un fumet excellent; mais je crois le marcaſſin un peu hazardé.

FRONTIN.

Quel odorat!

ERGASTE.

Ah ! morbleu, je ſens le vin de Champagne, il aura fait ſauter les bouchons ; courons vîte à ſon ſecours.

FRONTIN.

Tout eſt découvert. Le vin de Champagne ? Oui, il y a quelque choſe de vrai dans ce que vous dites.

ERGASTE.

Tu vois bien que je ne ſuis pas ſi aiſé à tromper.

FRONTIN.

Non, malpeſte ! puiſque vous ſentez tout, je ne vous cacherai rien. Oui, Monſieur, j'ai fait préparer ici un repas, mais c'eſt pour le porter ailleurs.

ERGASTE.

Où donc ?

FRONTIN.

Oh ! c'eſt une hiſtoire : vous connoiſſez bien Dorante ?

ERGASTE.

Oui, vraiment.

FRONTIN.

Il a prié ce matin mon Maître, avant qu'il partît, de lui prêter sa petite maison de Surêne, qui n'eſt qu'à deux pas d'ici, pour y faire une Partie.

ERGASTE.

Eh bien?

FRONTIN.

Et comme cette maiſon eſt trop petite pour y faire les apprêts d'un grand repas, il m'a chargé de tout préparer dans celle-ci.

ERGASTE.

Dorante?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

ERGASTE.

Il y a huit jours qu'il eſt parti pour l'Angleterre.

FRONTIN.

Que le diable l'emporte. Oh! vous n'êtes pas au fait de cette affaire. Ce Dorante, dont je vous parle, n'eſt pas celui-là: vous connoiſſez bien Monſieur de l'Aulne, notre

Marchand de velours & d'étoffes d'or ?

ERGASTE.

Eh bien, qu'a-t-il de commun avec tout cela ?

FRONTIN.

Le bonhomme ne hait pas le beau ſexe, non plus que vous ; mais il a un peu plus de circonſpection ; & lorſqu'il fait quelques parties avec de nouvelles découvertes, il cache ſon nom ſous celui du Marquis de Dorante.

ERGASTE.

Ah, ah !

FRONTIN.

C'eſt lui qui fait préparer la fête en queſtion, & je vais lui envoyer ſon repas.

ERGASTE

Et comment te trouves-tu ſeul dans la maiſon de Monſieur Geronte ?

FRONTIN.

Sa ſœur Madame Argante y eſt, Monſieur.

ERGASTE.

Tant mieux, je ſerai charmé de lui donner le bonjour.

FRONTIN.

Elle n'y eſt pas, Monſieur.

ERGASTE.

Comment? Tu viens de me dire...

FRONTIN.

Oui, qu'elle doit arriver ce ſoir; ah, ah, ah.

ERGASTE.

Qu'as-tu?

FRONTIN.

L'idée eſt charmante.

ERGASTE.

Quoi donc?

FRONTIN.

Il ſera bien étonné.

ERGASTE.

Qui!

FRONTIN.

Notre Marchand.

ERGASTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Quand vous irez le ſurprendre.

ERGASTE.

Où donc?

FRONTIN.

Dans cette maiſon, où il ſe croit ignoré de tout le monde; ſi vous m'en croyez, vous irez de ce pas. Que cela ſeroit plaiſant! mais ne lui dites pas que c'eſt moi.... ah, ah, ah.

ERGASTE.

Voilà un maître fourbe. Parbleu, tu as raiſon. (*riant avec Frontin*) ah, ah, ah, il faut que je me donne ce plaiſir.... Mais ſi ma préſence alloit déranger Monſieur le Marquis.....

FRONTIN.

Bon, bon! il appartient bien à un petit Marchand de faire des parties de Seigneur. Sçavez-vous qu'il eſt avec les plus jolies filles de Paris?

ERGASTE.

J'y vais tout de ce pas.

FRONTIN.

Que cela ſera drôle! oh, oh, oh.

ERGASTE *s'en allant.*

Ah, ah, ah,.... Mais tu devrois partir le premier.

FRONTIN.

Je vous ſuis avec le feſtin.

ERGASTE.

Ah, bon, bon.

FRONTIN.

A la fin tu partiras.... Où allez-vous donc? Vous entrez dans notre jardin!

SCENE IX.

VALERE, ERGASTE, FRONTIN.

VALERE.

FRontin, à quoi t'amuſes-tu?... Ah ciel! c'eſt Ergaſte.

ERGASTE.

Ah, ah! mon cher Valere, c'eſt donc ainſi que vous en agiſſez avec vos amis? Quoi! faire de ſi charmantes parties, & m'en exclure? Moi, le confident du cœur? Mais n'importe, j'ai voulu te prouver mon amitié malgré toi. J'ai ſçu que

tu

tu étois avec trois Dames, cela m'a fait trembler pour mon ami, & je viens lui donner du ſecours.

VALERE *à Frontin.*

Ah! boureau, tu as parlé!

FRONTIN.

Moi, Monſieur?

VALERE *à Ergaſte qui veut entrer.*

Oui, j'avoue que je ſuis avec des Dames.

ERGASTE.

Si ce ſont les mêmes que nous avions l'autre jour, je te trouve bien téméraire, elles boivent mieux que moi.

VALERE.

Je penſe bien différemment à préſent. J'aime enfin, mon cher ami, puiſqu'il faut vous l'avouer, mais d'un amour pur & ſincere. Pardonnez-moi ſi je vous l'ai caché; mais comme de tout tems je vous ai paru ennemi d'une tendre paſſion, je ne voulois pas que vous fuſſiez témoin de ma foibleſſe, ſi ç'en eſt une d'aimer ce qu'il y a de plus aimable dans le monde.

ERGASTE.

Quoi ! Valere eſt ſérieuſement amoureux ?

VALERE.

On peut l'être aiſément de celle que j'adore.

ERGASTE.

Mais tu ne dois pas m'interdire ſa vûe ; car, ſelon toute apparence, je dois ſigner au Contrat de ma niéce.

VALERE.

Qu'entends-je ?

ERGASTE.

Je ſçai tout, & tes ſentimens augmentent beaucoup l'eſtime que j'avois pour toi. Je veux qu'on ne s'attache aux femmes que comme elles le méritent, volage avec les coquettes, & ſincere avec les raiſonnables.

VALERE.

Quoi ! vous ſçavez ?....

ERGASTE.

Hortenſe m'a inſtruit de tout.

FRONTIN.

Elle vous a donc auſſi donné la carte du repas ?

ERGASTE.

Je m'en ſuis informé chez le Traiteur. Ma niéce m'a fait dire de me rendre ici, que je l'y trouverois avec ſa couſine Julie, & nous avons concerté enſemble le petit complot de te ſurprendre.

VALERE.

Vous ne pouviez le faire plus agréablement.

ERGASTE.

Ton beau-pere futur fera peut-être quelque difficulté de t'accorder Julie, mais nous trouverons les moyens de concilier les choſes. Eh bien, notre ami Frontin ! qui de nous deux en eſt la dupe ? J'ai auſſi bien joué mon rôle que toi ; vas, tu peus te vanter d'être le plus ruſé marouſle....

FRONTIN.

La peſte ! Monſieur, je vous le céde.

VALERE

Allons trouver ces Dames.

FRONTIN.

Moi, je vais tout barricader, de crainte de ſurpriſe.

SCENE X.

FRONTIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE voudrois bien ſçavoir pourquoi cette porte eſt ouverte; ce n'étoit donc pas la peine que j'en euſſe la clef?

FRONTIN.

Comment? Arlequin, qui étoit parti ce matin avec Monſieur Géronte! qu'eſt-ce que cela ſignifie?

ARLEQUIN.

Mon Maître m'a recommandé de ne pas me faire voir dans le voiſinage; j'ai dit à tout le monde que j'étois inviſible, ce n'eſt pas ma faute ſi l'on n'a pas voulu me croire.

Mais qu'eſt-ce ? le pimpant de Frontin ! que viens-tu faire dans cette maiſon ?

FRONTIN.

La fâcheuſe rencontre ! eh ! qu'y viens-tu faire toi-même, mon cher Arlequin, je te croyois bien loin avec ton Maître ?

ARLEQUIN.

Paix, il ne faut pas que tu me voyes.

FRONTIN.

Je voudrois bien ne te pas voir : qui te ramene ici ?

ARLEQUIN.

Je n'aime les queſtions que quand je les fais moi-même. C'eſt moi qui te demande à propos de quoi je te trouve chez mon maître ?

FRONTIN.

Mais.... j'y viens de la part de Valere, ſçavoir des nouvelles de la ſanté de ſa tante.

ARLEQUIN.

Que dis-tu ? Eſt-ce que Madame Argante n'eſt pas retournée d'hier à Paris ?

FRONTIN.

Une colique, mais une colique affreuſe, l'en a empêchée.

ARLEQUIN.

Parbleu, que n'emportoit-elle ſa colique à Paris : c'eſt-là que M. Géronte veut qu'elle ſoit malade. Je vais bien lui laver la tête.

FRONTIN.

Gardes-t'en bien; elle repoſe préſentement. Allons, Arlequin, inſtruis-moi du ſujet d'un ſi prompt retour. Dois-tu rien avoir de cacher pour ton ami Frontin ?

ARLEQUIN.

Mon ami ! peut-on prophaner un nom ſi reſpectable ! ſur quoi fondes-tu cette amitié, quel en eſt le motif & la preuve ? Nous n'avons jamais bû enſemble.

FRONTIN.

Tu as raiſon ; & pour la cimenter, je vais te faire boire d'un Bourgogne le plus robuſte, & d'un Champagne le plus brillant....

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas ſi mal imaginé !

FRONTIN.

Mais il faut contenter ma curioſité.

ARLEQUIN.

Oh ! quand je bois, je dis tout. Commençons par ôter nos bottes.

FRONTIN.

Pourquoi donc ?

ARLEQUIN.

Je n'en ai plus que faire, puiſque je ſuis arrivé.

FRONTIN.

Quoi ! n'eſt-ce pas pour repartir tout à l'heure ?

ARLEQUIN.

Moi ? Non, vraiment, je reſte.

FRONTIN.

Ah ! nous voilà bien accommodés ! & pourquoi ne ſuis tu pas Monſieur Géronte ?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire... mais ſi nous commençions par boire ?

FRONTIN.

Tu boiras après. Je perds patience.

ARLEQUIN.

Voilà un animal bien preſſé. D'abord nous ſommes ſortis de la maiſon...

FRONTIN.

Dépêches donc...

ARLEQUIN.

Moi & Monſieur Géronte, lui dans ſa chaiſe de poſte, moi ſur un cheval, ſoi diſant, car je crois que ce n'étoit qu'une culbute.

FRONTIN.

Après?

ARLEQUIN.

Nous avons roulé, la chaiſe, mon cheval & moi, depuis notre logis juſques chez Monſieur Orgon le bon ami de Géronte.

FRONTIN.

Sans doute pour lui faire vos adieux, eh bien?

ARLEQUIN.

Ils ſe ſont embraſſés, ont parlé

tout bas ; moi pour ne pas faire ſemblant de les écouter, je me ſuis mis à ſiffler dans la chambre ; ils m'ont fait taire.

FRONTIN.

Il eſt bien queſtion de cela.

ARLEQUIN.

Ils ont parlé de filles.... tu ſçais bien que Monſieur Orgon en a deux, l'aînée & la cadette.

FRONTIN.

Eh oui.

ARLEQUIN.

Elles ſont, ma foi, jolies comme deux petits charmes. L'aînée s'appelle Julie, & la cadette Angelique.

FRONTIN.

Tu ne finiras pas?

ARLEQUIN.

Ils ont parlé d'établiſſement, de famille; & tout ce que j'y ai pû comprendre, c'eſt que Monſieur Orgon doit achetter pour ſa fille cadette une Charge chez le Roi.... Il n'y a pas tant à rire, je l'ai bien entendu.

FRONTIN.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Je ne ſçais plus rien. Monſieur Géronte m'a dit de remonter à cheval, de revenir ici, & me voilà.

FRONTIN.

Ah ! je reſpire. Le bonhomme ſera parti tout ſeul, pour épargner la dépenſe. Tu reſtes donc ici, toi ?

ARLEQUIN.

Où veux-tu que j'aille ? Il faut bien que j'y reſte, puiſque je ſuis le Concierge de la maiſon.

FRONTIN.

Allons, il faut prendre ſon parti, & lui tout découvrir, pour le mettre dans nos intérêts. Arlequin, tu me parois bon diable, je veux te confier un ſecret.

ARLEQUIN.

Mais il me ſemble qu'il étoit queſtion d'autre choſe.

FRONTIN.

Je t'entends ; tout à l'heure : mais ne vas pas me trahir, au moins.

ARLEQUIN.

As-tu fait quelques friponneries?

FRONTIN.

Valere eſt ici avec des Dames; il profite de l'abſence de ſon pere, pour leur donner un cadeau.

ARLEQUIN.

Pas ſi mal.

FRONTIN.

Nous avons réſolu de nous réjouir aux dépens du bonhomme.

ARLEQUIN.

Aux dépens du bonhomme : rien n'eſt plus merveilleux. Y aura-t-il des Dames pour moi? Il m'en faut une, quand ce ne ſeroit qu'une Demoiſelle, ah, ah, ah; il n'y a rien de ſi joli qu'une jolie femme, quand elle vous verſe à boire.

FRONTIN.

Je ſuis charmé de te voir ſi gai. Vas, tu trouveras ici bon nombre de violons pour entretenir ta bonne humeur.

ARLEQUIN.

Des violons auſſi! ah, ah, ah.

Je ne ſens pas mon c
Que je vais batifoler !
Je pourrai donc à mon
Danſer, boire & cajole
Ah ! quelle heureuſe in
Regne dans ce beau ſéjo
Après la panſe, la danſe
Après la danſe, l'amour.

FRONTIN

Mais ne t'aviſes pas
parler à Monſieur Géro
faut pas qu'il ſçache rie

ARLEQUIN

Il ſeroit inutile de lui
eſt-ce qu'il ne le verra pa

FRONTIN.

Comment ? Il le verra

ARLEQUIN

Vraiment, oui, puiſq
nir tout à l'heure.

FRONTIN

Qui ? Monſieur Géron

ARLEQUIN.

Monſieur Géronte.

FRONTIN.

Le pere de mon Maître ?

...GANTE.
...il faire ici ?
...QUIN.
...rien ; il va vous le

...GANTE.
...précaution, cours
...e de ſe cacher dans
...n avec la compa-
...ii dis pas la raiſon,
...ayer ces Dames ;
...il eſt arrivé des im-
...vais me défaire...
..., ſes garçons, qui
...s deſſus-deſſous,
...ier qu'il ne les ap-
...uſiciens, ces Dan-
...rons-nous ?
...QUIN.

...NTIN.

...GANTE.
...ent ferai-je ? Mon
...Paris ; il m'a or-
...t avant ſon dé-

Je ne ſens pas mon cœur d'aiſe,
Que je vais batifoler !
Je pourrai donc à mon aiſe
Danſer, boire & cajoler ?
Ah ! quelle heureuſe influence
Regne dans ce beau ſéjour ?
Après la panſe, la danſe,
Après la danſe, l'amour.

FRONTIN.

Mais ne t'aviſes pas d'en jamais parler à Monſieur Géronte, il ne faut pas qu'il ſçache rien de cela.

ARLEQUIN.

Il ſeroit inutile de lui en parler; eſt-ce qu'il ne le verra pas bien ?

FRONTIN.

Comment ? Il le verra ?

ARLEQUIN.

Vraiment, oui, puiſqu'il va venir tout à l'heure.

FRONTIN.

Qui ? Monſieur Géronte ?

ARLEQUIN.

Monſieur Géronte.

FRONTIN.

Le pere de mon Maître ?

ARLEQUIN.

Oui, ſon pere, ou ſoi diſant.

FRONTIN.

Ah ! qu'allons-nous devenir ? Quel contretems fâcheux !

ARLEQUIN.

Ne t'impatientes pas. Il ne peut pas tarder à venir, car il m'a dit qu'il ſeroit ici auſſi-tôt que moi.

FRONTIN.

Pouvoit-il nous arriver rien de plus fatal ?

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce donc qui te fâche ?

FRONTIN.

Je ne ſçai qui me tient dans la colere où je ſuis, que je ne t'étrangle.

ARLEQUIN.

A l'aide, miſéricorde, ahi, ahi.

SCENE XI.

Me. ARGANTE, ARLEQUIN, FRONTIN.

Me. ARGANTE.

QU'eſt-ce donc que ce bruit ? Quels cris entends-je ?

FRONTIN.

Ah, ma chere Madame, nous ſommes perdus. C'eſt ce maudit porte-malheur, qui vient nous annoncer l'arrivée de Monſieur Géronte.

Me. ARGANTE.

Ah !

ARLEQUIN.

Eſt-ce encore votre colique ?

Me. ARGANTE.

Qu'allons-nous faire ? Trouvons au plûtôt quelqu'expédient, pour remédier à tout ceci.

FRONTIN.

Je ſuis ſtupide ; ce coup m'aſſomme.

Me. ARGANTE.

Et que vient-il faire ici?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien; il va vous le dire lui-même.

Me. ARGANTE.

Frontin, par précaution, cours avertir ton Maître de ſe cacher dans le fond du jardin avec la compagnie; mais ne lui dis pas la raiſon, de crainte d'effrayer ces Dames; dis-ſeulement qu'il eſt arrivé des importuns, dont je vais me défaire... Mais le Traiteur, ſes garçons, qui ont mis tout ſans deſſus-deſſous, comment empêcher qu'il ne les apperçoive? Ces Muſiciens, ces Danſeurs, où les mettrons-nous?

ARLEQUIN.

Dans la cave.

FRONTIN.

Je m'y oppoſe.

Me. ARGANTE.

Eh moi, comment ferai-je? Mon frere me croit à Paris; il m'a ordonné d'y retourner avant ſon dî-

part. Comment nous tirer de cet embarras? Dis à Monſieur Ergaſte que nous n'avons recours qu'à lui; qu'il invente quelque ſtratagême.

FRONTIN.

Ah! qu'inventera-t-il dans une pareille conjoncture?

Me. ARGANTE.

J'entends du bruit: c'eſt ſans doute mon frere; fais vîte ce que je t'ai dit.

ARLEQUIN.

Eh! allons-nous boire?

FRONTIN.

La peſte t'étouffe! ſi tu parles, je t'aſſomme, entens-tu? Suis-moi, ne me quitte pas, pour plus de ſûreté. Je vais me conſulter avec Monſieur Ergaſte, ſur les moyens de ſortir de ce labyrinthe.

ARLEQUIN.

Pardi, j'ai bien affaire de tout cela, moi.

Me. ARGANTE.

Je ſuis toute tremblante. Que vais-je devenir? Il va crier, tem-

pêter.... Mais je ſuis bien folle, crions plus fort que lui ; voilà, je crois, le ſeul moyen de le faire taire. Ah ! c'eſt bien pis, il améne compagnie !

SCENE XII.

GERONTE, ORGON, ANGELIQUE, Me. ARGANTE.

GERONTE.

NOus voilà arrivés, charmante Angelique ; c'eſt ici que vous devez me rendre le plus heureux des hommes. Cette retraite vous plaît-elle ? Ne diroit-on pas qu'elle eſt faite pour les Amours, & que le ſécret & le ſilence l'habitent avec eux ?

Me. ARGANTE.

Qu'entends-je ?

GERONTE.

J'ai ſi bien pris mes meſures, que nous n'y craindrons point d'importuns.

ORGON.

A vous dire le vrai, il me paroît impoſſible que votre fils, ni ma fille Julie, puiſſent ſe douter que nous ſoyions ici : vous avez voulu du myſtére, & vous ne pouviez être mieux ſervi.

GERONTE.

Cela me donne une gaïeté parfaite. Je ne me ſuis jamais ſenti de ſi bonne humeur ; & vous belle Angelique ?

ANGELIQUE.

Monſieur, je m'en réjouis beaucoup.

GERONTE.

Puis-je me flatter que le nœud qui va nous unir vous ſoit agréable ?

ORGON.

Repondez-donc, ma fille. Serez-vous bien aiſe d'épouſer Monſieur ?

ANGELIQUE.

Je n'en ſçais encore rien, mon Pere.

ORGON.

Elle eſt ſi jeune, elle a ſi peu d'expérience, qu'elle ne ſçait de quels termes ſe ſervir pour vous exprimer ſon ravilſement.

ANGELIQUE.

Oui : mais, quand je ſerai veuve, j'aurai bien plus d'eſprit ; n'eſt-ce pas, mon Pere ? Vous me l'avez dit vous-même.

GERONTE.

Comment donc ! c'eſt pour être veuve qu'elle m'épouſe ?

ORGON.

Bon ! écoutez-vous un enfant ?

Me. ARGANTE.

Le vieux fou va ſe remarier !

ANGELIQUE.

Ah ! vous voilà Madame Argante ! que je vous embraſſe ! que je ſuis charmé de vous voir ! vous ne vous y attendiez pas, j'en ſuis bien ſûre.

Me. ARGANTE.

Le plaiſir de vous voir m'en eſt d'autant plus ſenſible.

GERONTE.

Comment donc, ma ſœur ici ! Ne vous avois-je pas fait dire, dès hier au ſoir, Madame, que vous euſſiez la bonté de vous en retourner à Paris ?

Me. ARGANTE.

J'ai crû qu'il devoit vous être très-indifférent que je reſtaſſe, ou non, & que je pouvois m'y réjouir en votre abſence.

GERONTE.

Oh ! allez vous réjouir à Paris ; j'ai des raiſons pour reſter ſeul avec ma compagnie ; vous m'entendez ? partez ſur le champ.

ORGON.

Ah ! notre ami, ne renvoyez pas votre chere ſœur, elle ne ſera pas de trop.

GERONTE.

Quelle imagination ! reſter ſeule à la campagne pour s'y réjouir.

Me. ARGANTE.

Mais je n'y ſuis pas tout-à-fait ſeule, Monſieur, Ergaſte y eſt venu.

ANGELIQUE.

Quoi ! mon aimable petit oncle ?

GERONTE.

Ouf. Et qu'y vient-il faire ?

Me. ARGANTE.

Il vous dira ce qui l'y améne ; le voici. Il vient fort à propos.

SCENE XIII.

ERGASTE, *les Acteurs précédens.*

ERGASTE.

AH ! mon cher ami, quelle heureuſe ſurpriſe ! vous diſſipez ſur le champ le chagrin que nous cauſoit votre abſence. Mais que vois-je ? Mon frere, Angelique ! Ah ! ah ! il y a du deſſein ; vous en voulez à ma petite niéce ? Vous ne choiſiſſez pas mal, vraiment : vous êtes un peu vieux pour elle à la vérité, mais comme elle n'a point d'expérience, elle ne pourra pas juger de vous par comparaiſon ; c'eſt bien l'entendre ;

ma foi, auriez-vous dit cela, ma chere Madame Argante?

Me. ARGANTE.

L'Amour nous ſurprend à tout âge.

GERONTE.

Ah! je ſuis au déſeſpoir. Nous voilà bien cachés, vraiment.

ERGASTE.

Et vous, Monſieur mon frere, vous conduiſez icima niéce? on voit bien que vous allez entrer dans le grand monde: vous mépriſez les préjugés bourgeois.

ORGON.

Oh, morbleu, finiſſez, mon frere; j'ai de bonnes raiſons pour l'amener ici: quand on a pris tous ſes arrangemens, & que le contrat eſt dreſſé. ...

GERONTE.

Eh! paix donc; je vous ai demandé le ſécret.

ORGON.

Vous vous mocquez de moi avec votre ſécret; pour qui voulez-vous que je paſſe?

Me. ARGANTE.

Quoi ! Monſieur Orgon : vous êtes donc revenu de cet entêtement que vous aviez pour la Nobleſſe ?

ORGON.

Il vient d'acheter une Charge qui l'annoblit.

ERGASTE.

Valere & moi, comptant ſur votre abſence, nous n'avons pas pû refuſer votre maiſon à un Prince de nos amis, qui en eſt en poſſeſſion, avec des Dames qu'il y a amenées.

GERONTE.

Un Prince avec des Dames?

ERGASTE.

Oui, un Prince Suiſſe, qui n'entend pas raillerie, ma foi ; il a notre parole,& ne reçoit ici que nous. Vous jugez bien qu'on lui doit des égards, & qu'il ne faut pas le troubler dans la petite partie innocente qu'il a faite dans cette maiſon.

GERONTE.

Partie innocente! Un Prince Suiſſe avec des Dames ! Je n'y connois plus

rien. Vous, Madame Argante, vous vous êtes prêtée à tout ce dérangement ?

Me. ARGANTE *ſe fâchant.*

Et que falloit-il donc que je fiſſe, Monſieur Geronte ? Votre fils arrive avec un Prince & toute ſa ſuite : ai-je pû les refuſer ? Vouliez-vous que je ſoutinſſe un ſiége ? Si vous n'aviez pas publié votre départ, Valere auroit pris d'autres meſures. On ne ſçait ſur quoi compter avec vous.

ORGON *à Geronte.*

Le plus court eſt de retourner à Paris.

ERGASTE.

C'eſt ce que j'allois lui dire.

GERONTE.

Retourner à Paris ? Je ſerois une grande dupe. Oh, parbleu, il ne ſera pas dit qu'on me chaſſera de ma maiſon.

SCENE

SCENE XIV.

VALERE, *& les Acteurs précédens.*

VALERE *ſans voir ſon Pere.*

EH! venez donc, Ergaſte, ces Dames ne ſçavent à quoi attribuer.... Me trompai-je? Mon pere eſt ici avec Monſieur Orgon & ſa fille!

GERONTE.

Approchez, Monſieur l'Impertinent. C'eſt donc ainſi que vous mettez à profit mon abſence? Vous ne me croyez pas plûtôt parti, que vous rempliſſez ma maiſon de gens qui ne valent pas mieux que vous. Qu'eſt-ce que votre Prince Suiſſe, & ces Dames qui ſont avec lui?

VALERE.

Un Prince Suiſſe! je ne ſçai ce que vous voulez me dire, mon pere.

GERONTE.

Il ne s'agit point ici de me cacher la vérité; je ſçai tout.

VALERE.

Que je meure.....

ERGASTE.

Tiens, Valere, j'ai tout avoué. (*bas*) Ne me contredis-pas; (*haut*) ton pere ſçait enfin que nous avons prêté ſa maiſon. (*bas*) C'eſt un ſtratagême pour le faire partir; (*haut*) à un Prince qui l'honore de ſa préſence. (*bas*) Secondes-nous bien: & je lui fais entendre qu'il ne ſeroit pas décent qu'il troublât les plaiſirs que ce Seigneur s'eſt propoſé de goûter ſous tes auſpices.

VALERE.

Je vous conjure, mon pere, de me pardonner la liberté que nous avons priſe.

GERONTE.

Je vous pardonne, à une condition: Allez dire à ce Seigneur que votre pere eſt ici pour des affaires importantes; que vous le priez de ſe retirer avec ſa compagnie; & pour ne point manquer à la politeſſe qui lui eſt dûe, conduiſez-le dans quel-

qu'autre maiſon que la mienne, & ne revenez ici que quand je vous enverrai chercher.

VALERE.

Mais mon pere ; c'eſt lui faire une inſulte.

GERONTE.

Point du tout. Pour peu que votre Prince ait de l'éducation, il me cédera la place.

VALERE.

Je n'oſe prendre cette affaire ſur mon compte.

Me. ARGANTE.

Ni moi non plus, vraîment.

ERGASTE.

Sçavez-vous bien qu'il y a de quoi s'égorger ?

ANGELIQUE *à Geronte.*

Ah ! mon bon ami, allons nous-en.

ORGON.

La choſe peut devenir ſérieuſe.

GERONTE.

Que je ſuis malheureux ! vois à quoi tu m'expoſes. Mais tu as fait

la faute, repares-la ſi tu peus ; je n'aurai pas l'affront de ſortir de chez-moi, parce qu'un fils inſolent y amène des étrangers. Vas de ce pas le faire ſortir.

VALERE.

J'y ferai mon poſſible, mais je crains bien de n'en pouvoir venir à bout. (*bas à Me. Argante.*) Ah ! que deviendroit Julie, ſi elle ſçavoit que ſon pere eſt ici ?

Me. ARGANTE.

Défendez qu'on l'en inſtruiſe, & tâchez de la retenir dans le jardin.

GERONTE.

Quel eſt le beau conſeil que vous tenez enſemble ? Allez, & faites ſur le champ ce que je vous ordonne.

VALERE.

Vous ſerez obéi, mon pere.

ERGASTE.

Je doute qu'il puiſſe rien gagner ſur l'eſprit de notre Prince.... Ah ! ma foi, le voici.

GERONTE.

Comment donc ! un Prince avec des mouſtaches!

Me. ARGANTE.

C'eſt la mode de ſon pays.

ANGELIQUE.

Il me fait peur.

SCENE XV.

FRONTIN, EN PRINCE SUISSE, *& les Acteurs précédens.*

FRONTIN.

PArti, charni diable, viendre-toi donc vîte, Monſir l'Ergaſte, toût le fiande être dans l'éfroidiſſement ; ſti Dames ſont dans l'impatientement, & faire contre fous ein gros churement. Viendre conſolir tout le compagni. Sti Monſir Falére n'y être pas non plus ; l'i ſçavoir guére la reſpect que l'on devoir avoir pour ein principalement.

ERGASTE.

Il faut l'excuſer, mon Prince ; il lui eſt ſurvenu une affaire qu'il n'a pû remettre.

FRONTIN.

Ein galant homme n'avoir point d'affaire dans ein chour de galanterie, entendes-vous, Monſir ?..... Mais qui l'y être ſti deux vieil fiſſache avec ſti chouli petit fille ?

GERONTE.

Monſieur.... Mon Prince, comme vous voudrez, je ſuis le maître de la maiſon ; celui qui vous l'a prêtée eſt mon fils, & je viens chez moi avec ma compagnie, pour y regler des affaires preſſantes & ſérieuſes.

FRONTIN.

Va zis-tas ?

Me. ARGANTE.

Il dit, Monſeigneur, que lui être la maître de la maiſon.

FRONTIN.

Lui, la maître de la maiſon ! pardy l'y être ein drôle de perſonnache ; il

y être Monſir Falére qui m'avoir amené.

GERONTE.

Je ne ſuis point ſi drôle qu'on diroit bien. Oui, j'en ſuis le maître, & j'ai de bons titres qui m'en mettent en poſſeſſion.

FRONTIN.

Vous avoir des titres de la maiſon?

GERONTE.

Oui, mon Prince.

FRONTIN.

Je dire plus rien, Monſir.

GERONTE.

Il eſt plus raiſonnable que je ne penſois.

FRONTIN.

Monſir Falére avoir donc menti? Je faire tout-à-l'heure battre mon Sécrétaire contre lui, pour avoir moi mené mal à propos dans ſti maiſon.

VALERE.

Miſéricorde!

ERGASTE.

Il ne faut pas en venir à une pareille extrêmité pour une bagatelle. Quand il vous a offert ſa maiſon, il ne ſçavoit pas que ſon pere y viendroit.

FRONTIN.

Cela faire rien ; Monſir avre le titre de la maiſon ; jen ſuis ein Prince, je ſavre la châtié ; je ſorte tout à l'heure avec mon quipage & Montame, & quand je trouve Falere, je dire à lui eine mauvaiſe parole.

GERONTE.

Nous allons en être débarraſſé.

FRONTIN.

Adieu tout le monde ; mais pour faire les choſes dans les regles, montre-moi fôtre titre.

GERONTE.

Comment ?

FRONTIN.

Sti Falére maſle tromperé, je vouloir plus l'être ; ainſi montre-moi fôtre titre.

GÈRONTE.

Mais, vraiment, on ne porte point ſur ſoi des Contrats d'acquiſition ; je ne l'ai pas ici.

FRONTIN.

Vous l'avre point ?

GERONTE.

Non, vraiment, il eſt à ma maiſon de Paris, dans mon cabinet.

FRONTIN.

Allir le chercher ; je vous attens.

GERONTE.

En voici bien d'un autre. Tout le monde affirmera à Votre Alteſſe que cette maiſon m'appartient.

FRONTIN.

Je veux foir lacriture. Sans cela ; je vous mette dehors avre l'autre figure (*Orgon*), & je garde avre moi ſti Mademoiſelle qui l'y être encore plus belle que beaucoup.

ANGELIQUE.

Ah ! mon pere !

Me. ARGANTE.

Cela ſeroit une cruelle avanture.

GERONTE.

On n'uſe point ainſi de violence; je vais faire venir le Juge du Lieu avec main-forte, ſi Votre Alteſſe Suiſſe ne nous laiſſe en repos.

FRONTIN.

Ah! faire fenir ton Chiche tant qu'il plaire à toi, j'attens lui pour battre ſon perſonne comme ein diable. *Ans, Vourch, Vas, Michelle, Paule, Comir, ah milvander, Trouf, trouf, traf, eh Lacé, eh Lacé, eh Lacé.*

GERONTE.

Que diable dit-il là?

ERGASTE.

Il appelle ſes gens. Nous allons voir ici un déſordre affreux.

ORGON.

Croyez-moi, prévenons ce malheur; partons, Monſieur Geronte.

ANGELIQUE.

Oui, je tremble.

Me. ARGANTE *à Angelique.*

Raſſurez-vous, il n'y aura rien à craindre pour les Dames.

GERONTE.

Et vous, Monſieur Ergaſte, vous ſouffrez qu'on nous inſulte de la ſorte?

ERGASTE.

Voulez-vous que je me batte avec un Prince ?

FRONTIN.

Toi, ſortir tout préſentement avec ta camarade, ou bien je coupe à toi ton tête, & à lui ſes jambes d'en-haut. Allons, Monſir, boire avec ſti Dame qui avoir ſoif. Voulez-vous venir avec nous, Monmoiſelle?

ANGELIQUE.

Non, mon Prince, je vous ſuis bien obligée.

FRONTIN.

Fort à votre ſervice. Et ſti vieil roſſe? je mene eux boire à la riviere.

ERGASTE *à Geronte.*

Je le ſuis pour tâcher de le mettre à la raiſon.

SCENE XVI.

GERONTE, ORGON, Me. ARGANTE, ANGELIQUE.

Me. ARGANTE.

OUi, raiſon ! il ne l'entendra jamais.

ORGON.

Quel parti prendre?

GERONTE.

Ah ! coquin de fils !

ANGELIQUE.

Il m'a fait une peur horrible.

GERONTE.

Allez, mon aimable petite, je puis vous répondre que nous verrons bien-tôt la fin de tout ceci. Suivez-moi, Monſieur Orgon ; quoi qu'il en puiſſe arriver, nous ſerons les maîtres chez-moi. Vous, ma ſœur, ſongez bien à ce que je vous recommande ; allez de ce pas vous enfermer avec Mademoiſelle dans

votre appartement ; nous ſerons tout à l'heure de retour.

SCENE XVII.

Me. ARGANTE, ANGELIQUE.

Me. ARGANTE.

EN vérité, mon aimable Angelique, je ſuis ſurpriſe que votre pere vous ſacrifie à un homme de cet âge, & que vous même paroiſſiez vous y prêter ſans répugnance.

ANGELIQUE.

On m'a dit, Madame, qu'on n'étoit pas obligé d'aimer ſon mari ; c'eſt pour cela que je me ſuis déterminée à prendre Monſieur Geronte. Il fait ma fortune, & l'on n'en doit pas demander davantage à un époux. Ce n'eſt pas que je n'aimaſſe beaucoup mieux un jeune homme ; mais je ſuis jeune moi-même, & j'ai le tems d'en attendre un meilleur. Je n'ai qu'à me faire

une raiſon, croire que je ſuis toujours avec mon pere, n'eſt-il pas vrai ? Encore aurai-je la reſſource de contrarier quelquefois, ce que je ne puis pas faire chez-nous.

Me. ARGANTE.

Oh ! je ne vous trouve plus ſi à plaindre que je penſois.

SCENE XVIII.

M. ARGANTE, ANGELIQUE, JULIE, HORTENSE, VALERE.

JULIE *à Valere.*

OUi, je veux partir abſolument; je vois d'où naît votre embarras: une Dame eſt venue ici pour vous; vous voulez me la cacher, vous êtes un perfide.

VALERE.

Quoi ! vous pourriez penſer...

JULIE.

Ah ! que vois-je ? Angelique !

ANGELIQUE.

Vraiment, ma chere ſœur, je vous en félicite ; c'eſt donc ici que vous venez tenir compagnie à notre couſine ?

JULIE.

Je ne ſçai que croire d'un tel événement. Et vous, Angelique, par quel hazard êtes-vous dans cette maiſon ?

ANGELIQUE.

Oh ! pour moi, j'y viens ſous de bons auſpices ; c'eſt mon pere & Monſieur Geronte qui m'y ont conduite.

JULIE.

Ciel ! qu'entens-je ? C'eſt mon pere !

HORTENSE.

Voilà une ſinguliere avanture !

VALERE.

Je n'ai oſé vous le dire, belle Julie ; oui, votre ſœur eſt cette Dame dont vous me faiſiez des reproches.

JULIE.

Me voilà raſſurée de votre côté ; mais qui peut calmer mes inquiétudes de celui de mon pere ? Il va me voir ici ; je tremble : ſortons au plûtôt.... Ah ! ma couſine, à quoi m'avez-vous expoſée ?

HORTENSE.

Vas, ne te fâches point. Je ſuis cauſe que Valere ſçait que tu l'aimes : quoi qu'il puiſſe t'arriver, tu m'auras encore de l'obligation.

ANGELIQUE.

Ah ! ma ſœur, vous êtes bien plus heureuſe que moi, vraiment ; vous aimez le fils, & j'épouſe le pere : voyez la différence.

VALERE.

Quoi ! Angelique, mon pere vous épouſe ?

ANGELIQUE.

A ce qu'il dit ; je ne ſçai pas ce qu'il en ſera.

Me. ARGANTE.

Il eſt queſtion de prendre votre parti dans cette affaire ; je ne ſçai

ce qu'il projette, mais il ne doit point tarder à venir.

ANGELIQUE.

Pour moi, je conſeillerois à Valere de remener ma ſœur à Paris; car mon bon ami eſt dans une colere.....

JULIE.

Angelique a raiſon : que deviendrois-je, ſi mon pere nous ſurprenoit enſemble ? Partons, Hortenſe.

HORTENSE.

Oh ! ma foi, il n'eſt plus tems; les voici.

JULIE.

Je ſuis perdue.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, ORGON, VALERE, ANGELIQUE, JULIE, HORTENSE, Me. ARGANTE.

GERONTE *à part.*

C'Eſt à votre conſidération que je prends ce parti.

ORGON.

C'eſt le plus ſage : retournons à Paris. Ne voyez-vous pas combien la ſçene que vous vouliez faire étoit ſcandaleuſe, dans une maiſon comme la vôtre ? .... Ah, ah ! que veut dire ceci? Julie ! ma fille ! Quoi Hortenſe ! Vous qui me l'aviez demandé pour vous tenir compagnie en l'abſence de votre époux, c'étoit donc pour la faire figurer dans une pareille partie, que vous abuſiez de ma confiance ? J'en avertirai votre

mari : allez, vous devriez mourir de honte.

GERONTE.

Ne vous en prenez qu'à ma sœur; c'est elle qui est la seule coupable, & qui sans doute leur a prêté les mains.

Me. ARGANTE.

Que me reprochez-vous? Une partie de plaisir que vous êtes venu faire vous-même?

ORGON.

C'est bien la même chose, vraiment! Monsieur Geronte vient chez lui, il n'y a rien de plus naturel; mais ma fille qui vient dans une maison étrangere!....

ANGELIQUE.

Eh bien? Valere est amoureux de ma sœur Julie; ainsi on ne sçauroit leur reprocher la partie qu'ils ont faite; car sans doute ils veulent s'épouser.

JULIE.

Que va-t-elle dire?

ORGON.

Votre fils recherche ma fille ; nous pouvons faire cette double alliance, Monſieur Géronte ?

GERONTE.

Moi ! je ne prétends point du tout le marier.

VALERE.

Mon pere !

ANGELIQUE.

Mon bon ami !

Me. ARGANTE.

Rendez-vous.

GERONTE.

Vous ſeriez un ſiécle à me preſſer, que vous n'avanceriez rien.

ORGON.

Comment l'entendez-vous donc, Seigneur Géronte ? J'aurai trouvé chez vous votre fils avec ma fille à mon inſçû, & vous croyez que j'en demeure-là ?

GERONTE.

Parbleu, ce n'eſt pas ma faute ; pourquoi y eſt-elle venue ? Si je l'avois marié avec toutes celles....

ORGON.

Doucement, s'il vous plaît : point de comparaiſon ; il l'épouſera, vous dis-je.

GERONTE.

Je puis vous aſſûrer du contraire ; du contraire.

ORGON.

Sérieuſement ?

GERONTE.

Oh ! très-ſérieuſement.

ORGON.

C'en eſt trop. Julie, Angelique, ſuivez-moi ; je romps pour jamais avec un homme qui me refuſe de me ſatisfaire ſur une matiere auſſi délicate.

GERONTE.

Comment ? Cela empêche-t'il que mon mariage avec votre fille ne s'accompliſſe ?

ORGON.

Je n'en veux entendre parler de ma vie.

GERONTE.

Mais, j'adore Angelique ; vous

me l'avez promiſe, vous m'avez même fait acheter une Charge conſidérable pour lui donner un état : que voulez-vous donc que je faſſe à préſent de cette Charge ?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira. Votre fils devenoit par-là digne de mon alliance ; mais puiſque vous lui refuſez votre conſentement, moi, je retire ma parole.

GERONTE.

Ah ! je ſuis mort.

ORGON.

Allons, partons, Meſdemoiſelles.

GERONTE.

Je me jette à vos genoux.

VALERE.

Ah ! mon pere, j'embraſſe les vôtres.

ORGON *à Geronte.*

Laiſſez-moi.

GERONTE *à Valere.*

Retires-toi. (*à Orgon*) Je vous conjure.....

VALERE *à Geronte.*

Je vous ſupplie.....

ORGON *à Geronte.*

Non, non.

GERONTE *à Valere.*

Te tairas-tu ?

ORGON.

Je ne vous donne ma cadette qu'à condition que votre fils épouſera l'aînée.

Me. ARGANTE.

L'accommodement eſt très-ſimple.

JULIE.

Je ne puis prononcer un ſeul mot.

VALERE.

Mon pere, faites mon bonheur.

ANGELIQUE.

Pour cela, mon bon ami, vous êtes bien obſtiné !

GERONTE.

Je ne me rends à mon tour, qu'à la condition que mon fils ne me demandera compte du bien de ſa mere qu'après ma mort.

VALERE.

Que ne ferois-je point pour obtenir ma chere Julie !

Me. ARGANTE.

Ah ! vous voilà tous contens ! Que chacun ſe livre à l'allégreſſe.

ERGASTE *arrivant.*

Quel changement ! voilà bien de la joye !

Me. ARGANTE.

Tout a tourné à merveilles. Nous vous conterons tout cela. Monſieur Geronte épouſe Angelique, & ſon fils épouſe Julie.

ERGASTE.

Et moi, j'épouſe Madame Argante.

Me. ARGANTE.

Tout de bon ?

ERGASTE.

Oui, ou le diable m'emporte.

Me. ARGANTE.

Qu'il s'en garde bien.

FRONTIN *arrivant.*

Je viens vous avertir, Meſſieurs

&

& Dames, que le Prince Suisse veut avoir cette Sale libre, pour le Divertissement qu'il veut donner à la Compagnie.

GERONTE.

C'est le Prince Suisse. Ah ! malheureux, ose-tu bien te présenter devant moi ?

FRONTIN *fuyant.*

Trouf, trouf, trouf.

DIVERTISSEMENT.

TOus les plaisirs, en ce brillant séjour,
Sont offerts tour à tour
Par Bacchus & l'Amour.
Nous nous livrons sans crainte,
A la plus vive atteinte :
Ici les passions ne sont qu'amusemens,
Et tout amusement est métier à la Ville ;
Suivons ces Dieux, dans cet aimable azile,
Heureux Buveurs, tendres Amans,
Chantez leur gloire, & leurs plaisirs charmans.

VAUDEVILLE.

OU trouve-t-on une table insipide,
Des discours où jamais la gaîté ne préside ?
C'est à la Cour, c'est à Paris.
Où trouve-t-on de ces joyeux esprits
Faits pour l'Amour & le vin de Champagne ?
Ce n'est, mes chers amis,
Ce n'est qu'à la Campagne.

Où trouve-t-on les soucis & les peines,
Les inutiles soins & les démarches vaines ?
C'est à la Cour, c'est à Paris.
Où trouve-t-on l'Amour, les jeux, les ris,
Le plaisir pur qui toujours accompagne ?
Ce n'est, mes chers amis,
Ce n'est qu'à la Campagne.

FIN.

Lû & approuvé ce 15. Janvier 1751.
CREBILLON.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer à la charge d'enregistrement à la Chambre Syndicale, ce 21. Janvier 1751. BERRYER.

Régistré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 3444, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 10. Juillet 1745. A Paris le 12. Avril 1751.
LE GRAS, Syndic.

Marivaux, Pierre Carlet de Chamblain de

LE
PERE PRUDENT
ET
ÉQUITABLE,
OU
CRISPIN L'HEUREUX
FOURBE,
COMÉDIE,
EN VERS ET EN UN ACTE.
NOUVELLE ÉDITION.

Marivaux avait [illegible]
il fit cette pièce – [illegible]

A MONSIEUR

ROGIER

SEIGNEUR DU BUISSON,

CONSEILLER DU ROI,

LIEUTENANT GÉNÉRAL

CIVIL ET DE POLICE

En la Sénéchauſſée & Siége Préſidial de Limoge.

MONSIEUR,

Le haſard m'ayant fait tomber entre les mains cette Piéce Comique, je prends la liberté de vous

la préſenter, dans l'eſpérance qu'elle pourra, pour quelques momens, vous délaſſer des grands ſoins qui vous occupent, & qui font l'avantage du Public.

Je pourrois ici trouver matière à un éloge ſincère & ſans flatterie; mais tant d'autres l'ont déja fait & le font encore tous les jours, qu'il eſt inutile de mêler mes foibles expreſſions aux nobles & juſtes idées que tout le monde a de vous : pour moi, content de vous admirer, je borne ma hardieſſe à vous demander l'honneur de votre protection, & à me dire avec un trés-profond reſpect,

MONSIEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant
Serviteur M***

L'IMPRIMEUR
AU LECTEUR.

LE haſard ſeul a fait tomber cette Pièce entre mes mains ; l'Auteur s'étant trouvé dans une compagnie, dit aſſez imprudemment, qu'une Pièce Comique n'étoit pas un ouvrage abſolument ſi difficile : quelqu'un lui répondit qu'il parloit en jeune homme. L'auteur, piqué de ce reproche, s'engagea à faire une intrigue de Comédie. Il y travailla quelques jours après, & en montra ce qu'il avoit fait à un ami qui l'exhorta de continuer : il finit la Pièce & la confia au même ami, qui me la fit voir auſſi, à l'inſçu de l'Auteur. Il me parut qu'elle pourroit faire plaiſir, & j'ai cru ne devoir pas en priver le Public.

ACTEURS.

DÉMOCRITE, Pere de Philine.
PHILINE, Fille de Démocrite.
TOINETTE, Servante de Philine.
CLÉANDRE, Amant de Philine.
CRISPIN, Valet de Cléandre.
ARISTE, Bourgeois Campagnard.
Me. JACQUES, Payſan ſuivant Ariſte.
LE CHEVALIER.
LE FINANCIER.
FRONTIN, Fourbe employé par Criſpin.

LE PERE PRUDENT, *ET ÉQUITABLE,* OU CRISPIN L'HEUREUX FOURBE. *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

DÉMOCRITE, PHILINE, TOINETTE.

DÉMOCRITE.

JE veux être obéi : votre jeune cervelle,
Pour l'utile, aujourd'hui, choisit la bagatelle;
Cléandre, ce mignon, à vos yeux est charmant;
Mais il faut l'oublier, je vous le dis tout franc.
Vous rechignez, je crois, petite créature ?
Ces morveuses, à peine ont-elles pris figure,
Qu'elles sentent déja ce que c'est que l'amour.

Eh ! bien donc, vous ſerez mariée en ce jour.
Il s'offre trois partis, un homme de Finance,
Un jeune Chevalier, le plus noble de France,
Et Ariſte qui doit arriver aujourd'hui.
Je le ſouhaiterois, que vous fuſſiez à lui.
Il a de très-grands biens, il eſt près du village :
Il eſt vrai que l'on dit qu'il n'eſt pas de votre âge ;
Mais qu'importe après tout, la jeune de Faubon,
En eſt-elle moins bien, pour avoir un barbon ?
Non ; ſans aller plus loin, voyez votre Couſine,
Avec ſon vieil époux, ſans ceſſe elle badine ;
Elle ſaute, elle rit, elle danſe toujours.
Ma fille, les voilà, les plus charmans amours.
Nous verrons aujourd'hui ce que c'eſt que cet homme ;
Pour les autres, je ſçais auſſi comme on les nomme.
Ils doivent, ſur le ſoir, me parler tous les deux :
Ma fille, en voilà trois, choiſiſſez l'un d'entr'eux ;
Je le veux bien encor : mais oubliez Cléandre ;
C'eſt un colifichet qui voudroit nous ſurprendre ;
Dont les biens, embrouillés dans de très-grands procès,
Peut-être ne viendront qu'après votre décès.

PHILINE.

Si mon cœur....

DÉMOCRITE.

Taiſez-vous, je veux qu'on m'obéiſſe :
Vous ſuivez ſottement votre amoureux caprice ;
C'eſt faire votre bien, que de vous réſiſter ;
Et je ne prétends point ici vous conſulter :
Adieu.

SCENE II.

PHILINE, TOINETTE.

PHILINE.

Dis-moi, que faire après ce coup terrible ?
Tout autre que Cléandre à mes yeux eſt horrible.
Quel malheur !

TOINETTE.

Il eſt vrai.

PHILINE.

Dans un tel embarras,
Plutôt que de choiſir, je prendrois le trépas.

SCENE III.

PHILINE, TOINETTE, CLÉANDRE, CRISPIN.

CLÉANDRE.

N'Avez-vous pu, Madame, adoucir votre pere ?
A nous unir tous deux, eſt-il toujours contraire ?

PHILINE.

Oui, Cléandre.

CLÉANDRE.

A quoi donc vous déterminez-vous ?

PHILINE.

A rien.

CLÉANDRE.

Je l'avouerai, le compliment eſt doux.
Vous m'aimez cependant ; au péril qui nous preſſe,
Quand je tremble d'effroi, rien ne vous intéreſſe.
Nous ſommes menacés du plus affreux malheur,
Sans allarme pourtant.....

PHILINE.

Doutez-vous que mon cœur,
Cher Cléandre, avec vous ne partage vos craintes ?
De nos communs chagrins je reſſens les atteintes ;
Mais quel remède enfin y pourrai-je apporter ?
Mon Pere me contraint, puis-je lui réſiſter ?
De trois Maris offerts, il faut que je choiſiſſe,
Et ce choix à mon cœur eſt un cruel ſupplice.
Mais à quoi me réſoudre, en cette extrémité ;
Si de ces trois partis, mon pere eſt entêté ?
De moi qu'exigez-vous ?

CLÉANDRE.

A quoi bon vous le dire ;
Philine, ſi l'amour n'a pu vous en inſtruire ?
Il eſt des moyens ſûrs, & quand on aime bien.....

PHILINE.

Arrêtez, je comprends ; mais je n'en ferai rien.
Si mon amour m'eſt cher, ma vertu m'eſt plus chere :
Non, n'attendez de moi rien qui lui ſoit contraire,
De ces moyens ſi durs ne me parlez jamais,

CLÉANDRE.

Quoi !

PHILINE.

Si vous m'en parlez, je vous fuis déſormais.

CLÉANDRE.

Eh ! bien, fuyez, ingrate, & riez de ma perte ;
Votre injuſte froideur eſt enfin découverte :
N'attendez point de moi, de marques de douleur ;
On ne perd preſque rien à perdre un mauvais cœur,
Et ce ſeroit montrer une foibleſſe extrême,
Par de lâches tranſports, de prouver qu'on vous aime ;
Vous qui n'avez pour moi qu'inſenſibilité :
Doit-on, par des ſoupirs, payer la cruauté ?
C'en eſt fait, je vous laiſſe à votre indifférence ;
Je vais mettre, à vous fuir, mon unique conſtance,
Et ſi vous m'accablez d'un ſi cruel deſtin,
Vous ne jouirez pas du moins de mon chagrin.

PHILINE.

Je ne vous retiens pas, devenez infidèle,
Donnez-moi tous les noms, d'ingrate & de cruelle ;
Je ne regrette point un amant tel que vous,
Puiſque de ma vertu vous n'êtes point jaloux.

CLÉANDRE.

Finiſſons là-deſſus, quand on eſt ſans tendreſſe,
On peut faire aiſément des leçons de ſageſſe,
Philine, & quand un cœur chérit comme le mien...
Mais quoi ! vous le vanter, ne ſervirait de rien ;
Je vous ai mille fois montré toute mon ame,

Et vous n'ignorez pas combien elle eut de flâme.
Mon crime eſt d'avoir eu le cœur trop enflammé,
Vous m'aimeriez encor, ſi j'avois moins aimé ;
Mais, duſſé-je, Philine, être accablé de haine,
Je ſens que je ne puis renoncer à ma chaine.
Adieu, Philine, adieu : vous êtes ſans pitié,
Et je n'exciterois que votre inimitié.
Rien ne vous attendrit : quel cœur ! qu'il eſt barbare !
Le mien, dans les ſoupirs, s'abandonne & s'égare.
Ah ! qu'il m'eût été doux de conſerver mes feux !
Plus content mille fois... Que je ſuis malheureux !
Adieu, chere Philine.... Avant que je vous quitte,
(*Il va & revient.*)
De quelques feints regrets du moins plaignez ma fuite.

PHILINE, *s'en allant auſſi & ſoupirant.*

Ah !

CLÉANDRE *l'arrête.*

Mais ou fuyez vous ? arrêtez donc vos pas.
Je ſuis prêt d'obéir : eh ! ne me fuyez pas.

TOINETTE.

Votre pere pourroit, Madame, vous ſurprendre ;
Vous ſçavez qu'il n'eſt pas fort prudent de l'attendre.
Finiſſez vos débats, & calmez le chagrin.

CRISPIN.

Oui, croyez-en, Madame, & Toinette & Criſpin ;
Faites la paix tous deux.

TOINETTE.

Quoi ! toujours triſte mine !

CRISPIN.

Parbleu ! qu'avez-vous donc, Monſieur, qui vous chagrine ?
Je ſuis de vos amis, ouvrez-moi votre cœur :
A raconter ſa peine, on ſent de la douceur.
Chaſſez de votre eſprit toute triſte penſée ;
Votre bourſe, Monſieur, ſeroit-elle épuiſée ?
C'eſt, il faut l'avouer, un deſtin bien fatal :
Mais en revanche auſſi, ceſt un deſtin banal.
Nombre de gens atteints de la même foibleſſe,
Dans leur triſte gouſſet, logent la ſéchereſſe :
Mais Criſpin fut toujours un généreux garçon ;
Je vous offre ma bourſe, uſez-en ſans façon.

TOINETTE.

Ah! que vous m'ennuyez! Pour finir vos allarmes,
C'eſt un fort bon moyen, que de verſer des larmes ;
Retournez au logis paſſer votre chagrin.

CRISPIN.

Et retournons au nôtre, y prendre un doigt de vin.

TOINETTE.

Que vous êtes enfans !

CRISPIN.

Leur douloureux martyre,
En les faiſant pleurer, me fait crever de rire.

TOINETTE.

Qu'un air triſte & mourant vous ſied bien à tous deux !

CRISPIN.

Qu'il eſt beau de pleurer, quand on eſt amoureux !

TOINETTE.

Eh! bien finiſſez-vous? Toi, criſpin, tiens ton maître.
Hélàs! que vous avez de peine à vous connoître!

CRISPIN.

Ils ne ſe diſent mot : Toinette, ſifflons-les :
On ſiffle bien auſſi Meſſieurs les Perroquets.

CLÉANDRE.

Promettez-moi, Philine, une vive tendreſſe.

PHILINE.

Je n'aurai pas de peine à tenir ma promeſſe.

CRISPIN.

Quel aimable jargon! je me ſens attendrir.
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

TOINETTE.

Hélàs! beau Cupidon, le douillet perſonnage!
Mais, Madame, en un mot, ceſſez ce badinage.
Votre pere viendra.

CLÉANDRE.

Non; il ne ſuffit pas
D'avoir pour le préſent terminé nos débats.
Voyons encore ici quel biais l'on peut prendre;
Pour nous unir enfin, ce qu'on peut entreprendre.

PHILINE, *à Toinette.*

De mon pere, tu ſçais quelle eſt l'intention;
Il m'offre trois partis : Ariſte, un vieux barbon;
L'autre eſt un Chevalier; l'autre homme de Finance :
Mais Ariſte, ce vieux, auroit la préférence.
Il a de très-grands biens, & mon pere aujourd'hui;

Pourroit le préférer à tout autre parti.
Il arrive en ce jour.

TOINETTE.

Je le ſçais; mais que faire?
Je ne vois rien ici qui ne vous ſoit contraire.
Dans ta tête, Criſpin, cherche, invente un moyen.
Pour moi, je ſuis à bout, & je ne trouve rien.
Remue un peu, Criſpin, ton imaginative.

CRISPIN.

En fait de tours d'eſprit, la femelle eſt plus vive.

TOINETTE.

Pour moi, je doute fort quon puiſſe rien trouver.

CRISPIN, *tout d'un coup en enthouſiaſme.*

Silence : par mes ſoins, je pretends vous ſauver.

TOINETTE.

Dieux! quel enthouſiaſme!

CRISPIN.

Alte-là. Mon génie
Va, des fureurs du ſort, affranchir votre vie.
Ne redoutez plus rien, je vais tarir vos pleurs,
Et vous allez, par moi, voir finir vos malheurs;
Oui, quoique le Deſtin vous livre ici la guerre,
Si Criſpin eſt pour vous....

TOINETTE.

Quel bruit pour ne rien faire!

CRISPIN.

Oſez-vous me troubler, dans l'état ou je ſuis?
Si ma main... mais plutôt rappellons nos eſprits.
Penſons....

TOINETTE.

Un Avorton.

CRISPIN.

Le deſſein d'une intrigue.

TOINETTE.

Eh ! ne diroit-on pas qu'il médite une ligue ?
Venons, venons au fait.

CRISPIN.

Enfin je l'ai trouvé.

TOINETTE.

Eh ! votre enthouſiaſme eſt-enfin achevé ?

CRISPIN, *parlant à Philine.*

D'Ariſte vous craignez la ſubite arrivée.

PHILINE.

Peut-être qu'à ce vieux je me verrois livrée.

CRISPIN, *à Cléandre.*

Vaines terreurs, chanſons : vous, vous êtes certain
De ne pouvoir jamais lui donner votre main.

CLÉANDRE.

Oui, vraiment.

CRISPIN.

Avec moi, tout ceci bagatelle.

CLÉANDRE.

Eh ! que faire ?

CRISPIN.

Ah ! parbleu ! ménagez ma cervelle.

TOINETTE.

Mais !

CRISPIN.

Sans compliment : c'eſt dans cette journée

Qu'Ariſte doit venir pour tenter l'hyménée ?

TOINETTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Du voyage il perdra tous les frais.
Je ſçaurai de ces lieux l'éloigner pour jamais.
Quand il ſera parti, je prendrai ſa figure,
D'un Campagnard groſſier imitant la poſture ;
J'irai trouver ce pere, & vous verrez enfin,
Et quel tréſor je ſuis, & ce que vaut Criſpin.

TOINETTE.

Mais enfin : lui parti, cet homme de Finance,
La Bourſiniere, eſt un rival, & d'importance.

CRISPIN.

Nous pourvoirons à tout.

TOINETTE.

Ce Chevalier charmant ?.....

CRISPIN.

Ce ſont de nos Cadets, brouillés avec l'argent.
Chez les vieilles Beautés eſt leur bureau d'adreſſe ;
Qu'il y cherche fortune.

TOINETTE.

Eh ! oui ; mais le tems preſſe :
Ne t'amuſe donc pas, Criſpin ; il faut pourvoir
A chaſſer tous les trois, & même dès ce ſoir.
Ariſte étant parti, dis-nous par quelle adreſſe,
Des deux autres Meſſieurs.....

CRISPIN.

J'ai des tours de ſoupleſſe ;

Dont l'effet ſera sûr. . . . A propos, j'ai beſoin
De quelque habit de femme.

CLÉANDRE.

Eh ! bien, j'en aurai ſoin ;
Va, je t'en donnerai.

CRISPIN.

Je connois certain drôle,
Que je dois employer, & qui jouera ſon rôle.
(*Se tournant vers Cléandre & Philine, il dit.*)
Vous, ne paroiſſez pas ; & vous, ne craignez rien.
Tout doit vous réuſſir, cet oracle eſt certain.
Je ne m'éloigne pas. Avertis-moi, Toinette,
Si l'un des trois arrive, afin que je l'arrête.

CLÉANDRE.

Adieu, chere Philine.

PHILINE.

Adieu.

SCENE IV.

CLÉANDRE, CRISPIN.

CLÉANDRE.

Mais dis, Crispin,
Pour tromper Démocrite, es-tu bien assez fin ?

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi, dormez en assurance,
Et méritez mes soins par votre confiance.
De ce que j'entreprends, je sors avec honneur ;
Ou j'en sors, pour le moins, toujours avec bonheur.

CLÉANDRE.

Que tu me rends content ! Si j'épouse Philine,
Je te fonde, Crispin, une sûre cuisine.

CRISPIN.

Je sçavois autrefois quelques mots de Latin ;
Mais depuis qu'à vos pas m'attache le Destin,
De tous les tems, celui que garde ma mémoire,
C'est le futur, soit dit sans taxer votre gloire ;
Vous direz au futur : Çà, tu seras payé ;
Pour de présent, *caret*, vous l'avez oublié.

CLÉANDRE.

Va, tu ne perdras rien, ne te mets point en peine.

CRISPIN.

Quand vous vous marierez, j'aurai bien mon étrenne ?
Sortons ; mais quel seroit ce grand original ?
Ma foi, ce pourroit bien être notre animal.
Attendez-moi chez vous.

SCENE V.

CRISPIN, ARISTE, Me. JACQUES.

Me. JACQUES, *ſuivant Ariſte.*

C'Eſt-là, Monſieur Ariſte.
Velà bian la Maiſon ; je le ſens à la piſte ;
Mais l'homme que voici nous inſtruira de ça.

CRISPIN, *ſe couvrant le nez de ſon manteau.*

Que cherchez-vous, Meſſieurs ?

ARISTE.

Ne ſeroit-ce pas là
La Maiſon d'un nommé le Seigneur Démocrite ?

Me. JACQUES.

Je ſons partis tous deux pour lui rendre viſite.

CRISPIN.

Oui ; que demandez-vous ?

ARISTE.

J'arrive ici pour lui.

Me. JACQUES.

C'eſt que ce Démocrite avertit celui-ci
Qu'il lui bailloit ſa fille, & ça m'a fait envie.
Je venons aſſiſter à la çarimonie.
Je devons épouſer la fille de Jaquet,
Et je venons un peu voir comment ça ſe fait.

CRISPIN.

Eſt-ce Ariſte ?

ARISTE.

C'eſt moi.

Me. JACQUES.

Velà ſa portraiture,
Tout comme l'a bâti notre mere Nature.

CRISPIN.

Moi, je ſuis Démocrite.

ARISTE.

Ah! quel heureux haſard!
Démocrite, pardon, ſi j'arrive un peu tard.

CRISPIN.

Vous vous moquez de moi.

Me. JACQUES.

Velà donc le Biau-pere?
Oh! bian, puiſque c'eſt vous, ſouffrez donc, ſans myſtère,
Que je vous dégauchiſſe un petit compliment,
En vous remarciſſant de votre traitement.

CRISPIN.

Vous me comblez d'honneur, je voudrois que ma fille
Pût dans la ſuite, Ariſte, unir notre famille.
On nous a fait de vous un ſi ſage récit!

ARISTE.

Je ne mérite pas tout ce qu'on en a dit.

Me. JACQUES.

Palſangué! qu'ils feront tous deux un biau carrage!
Je ne ſçais pas au vrai ſi la fille eſt bien ſage;
Mais, margué! je m'en doute.

CRISPIN.

Il ne me fied pas bien
De la louer moi-même & d'en dire du bien :
Vous en pourrez juger ; elle eſt très-vertueuſe.

Me. JACQUES.

Biau-pere, dites-moi, n'eſt elle pas rêveuſe ?

CRISPIN.

Monſieur ſera content, s'il devient ſon époux.

ARISTE.

C'eſt, je l'oſe aſſurer, mon ſouhait le plus doux.
Et quoique dans ces lieux j'aye fait ma retraite...

Me. JACQUES, *vîte.*

C'eſt qu'en ville, autrefois, ſa fortune étoit faite.
Il étoit employé dans un très-grand emploi ;
Mais on le rechercha de par Monſieur le Roi.
Il avoit un biau train, quelques Farmiers vinrent.
Ah ! les méchans bourriaux ! les Farmiers le forcirent
A compter. Ils diſiont, que Monſieur avoit pris
Plus d'argent qu'il ne faut, & qu'il n'étoit permis.
Enfin, tout ci, tout ça, ces gens, pour ſon ſalaire,
Voulions, ſe diſoient-ils, lui faire pardre terre.
Ceti-ci prit la mouche, il leur plantit tout là ;
Et de-ci les valets, & les cheviaux de-là ;
Et Monſieur, bien fâché d'une telle avanie,
S'en venit dans les champs vivre en mélancoulie.

ARISTE.

Le fait eſt ſeulement, que, laſſé du fracas,
Le ſéjour du village a pour moi plus d'appas.

Me. JACQUES, *appercevant Toinette à une fenêtre.*

Ah ! le friand minois que je vois qui regarde!

TOINETTE, *à la fenêtre.*

Eh ! qui font ces gens-là ?

Me. JACQUES.

L'aimable camarade !

Biau-pere, c'eſt l'enfant dont vous voulez parler.

CRISPIN.

Il eſt vrai, c'eſt ma fille, & je vais l'appeller ;
Ma fille, deſcendez. (*Il fait ſigne à Toinette.*)

Me. JACQUES.

Morgué ? qu'elle eſt gentille !

SCENE VI.

ARISTE, Me. JACQUES, CRISPIN, TOINETTE.

CRISPIN, *allant au-devant de Toinette, & lui diſant bas :*

Fais ton rôle, entends-tu? je te nomme ma fille ;
Et cet homme eſt Ariſte : approchez-vous de nous,
Ma fille, & ſaluez votre futur époux.

Me. JACQUES.

Jarnigué ! la friponne ! elle auroit ma tendreſſe.

ARISTE.

Je ſerois trop heureux, Monſieur, je le confeſſe:
Madame a des appas dont on eſt ſi charmé,
Qu'en la voyant, d'abord on ſe ſent enflammé.

TOINETTE.

Eſt-il vrai? trouvez-vous que je ſois bien aimable?
On ne voit, me dit-on, rien de plus agréable.
En gros je ſuis parfaite, & charmante en détail;
Mes yeux ſont tout de feu, mes lévres de corail;
Le nez le plus friand, la taille la plus fine:
Mais mon eſprit encor vaut bien mieux que ma mine.
Gageons que votre cœur ne tient pas d'un filet?
Fripon, vous ſoupirez, avouez-le tout net;
Il eſt tout interdit.

CRISPIN.

Tu réponds à merveilles;
Courage ſur ce ton.

Me. JACQUES.

Ça ravit mes oreilles.

ARISTE.

Que veut dire ceci? veut-elle badiner?
Cet air & ſes diſcours ont droit de m'étonner.

TOINETTE.

Je vois que le pauvre homme a perdu la parole.
S'il devenoit muet, papa, je deviens folle.
Parlez donc, cher amant, petit mari futur:
Sied-t-il bien aux amans, d'avoir le cœur ſi dur?
Allez, petit ingrat, vous méritez ma haine;
Je ferai déſormais la fiere & l'inhumaine.

ARISTE.

Je n'y comprends plus rien.

TOINETTE.

TOINETTE.

Tourne vers moi les yeux,
Et vois combien les miens ſont tendres, amoureux.
Ah ! que pour toi déja j'ai conçu de tendreſſe !
O trop heureux mortel de m'avoir pour Maitreſſe !

ARISTE.

Dans quel égarement.....

TOINETTE.

Vous ne me dites mot !
Je vous croyois poli, mais vous n'êtes qu'un ſot.
Moi, devenir ſa femme ! ah ! ah ! quelle figure !
Marier un objet, chef-d'œuvre de nature,
Fi donc ! avec un ſinge auſſi vilain que lui !

ARISTE, *bas.*

La Guenon !

TOINETTE.

Cher papa, non, j'en mourrois d'ennui.
Je ſuis, vous le ſçavez, ſujette à la migraine ;
L'aſpect de ce magot la rendroit quotidienne ;
Que je le hais déja ! je ne le puis ſouffrir.
S'il devient mon époux, ma vertu va finir :
Je ne réponds de rien.

ARISTE.

Quelle étrange folie !

CRISPIN.

Son humeur eſt contraire à la mélancolie.

ARISTE.

A l'autre !

CRISPIN.

Expliquez-vous, ne vous plaît-elle pas ?

ARISTE.

Sans ſon extravagance, elle auroit des appas ;
Retirons-nous d'ici, laiſſons ces imbécilles :
Ils auroient de l'argent à courir dans les Villes ;
Nous venons de bien loin pour ne voir que des fous.

Me. JACQUES.

Adieu, Biauté quinteuſe ; adieu donc, ſans courroux.
La peſte les étouffe.

CRISPIN.

Oh ! j'ai l'humeur mutine.
Point de bruit, s'il vous plaît, ou bien ſur votre échine
J'apoſtrophe un *ergo*, qu'on nomme *in barbara*.

Me. JACQUES.

Ah ! morgué ! le biau nid que j'avions trouvé là !

SCENE VII.

CRISPIN, TOINETTE.

CRISPIN.

Il eſt congédié.

TOINETTE.

Graces à mon adreſſe.

CRISPIN.

Je te trouve en effet digne de ma tendreſſe.

TOINETTE.

Eſt-il vrai, Sieur Criſpin ? ah ! vous vous ravalez.

CRISPIN.

Vous ne ſçavez donc pas tout ce que vous valez ?

TOINETTE.

C'eſt trop ſe prodiguer.

CRISPIN.

Je ne puis m'en défendre ;
Les grands hommes ſouvent ſe plaiſent à deſcendre.

TOINETTE.

Démocrite paroît, adieu, ſonge au projet.

CRISPIN.

Ne t'embarraſſe pas : va, je ſçais mon ſujet :
Je vais me dire Ariſte & trouver Démocrite,
Et je ſçaurai chaſſer les autres dans la ſuite ;
Mais prends garde, l'un d'eux pourroit bien arriver ;
Je ne m'écarte point, viens vîte me trouver.

TOINETTE.

Ils ne viendront qu'au ſoir rendre viſite au pere.

CRISPIN.

Je pourrai donc les voir & terminer l'affaire.

SCENE VIII.

DÉMOCRITE, TOINETTE.

DÉMOCRITE.

Toinette !

TOINETTE.

Eh ! bien, Monſieur ?

DÉMOCRITE.

Puiſque c'eſt aujourd'hui
Qu'Ariſte doit venir, ayez ſoin que, pour lui,
L'on prépare un régal ; ma fille eſt prévenue.

TOINETTE.

Je ſçais fort bien, Monſieur, qu'elle attend ſa venue ;
Mais pour être ſa femme, il eſt un peu trop vieux.

DÉMOCRITE.

Il a plus de raiſon.

TOINETTE.

En ſera-t-elle mieux ?
La raiſon, à ſon âge, eſt, ma foi, bagatelle,
Et la raiſon n'eſt pas le charme d'une Belle.

DÉMOCRITE.

Mais elle doit ſuffire.

TOINETTE.

Oui, pour de vieux époux ;
Mais les jeunes, Monſieur, n'en ſont pas ſi jaloux.
Un peu moins de raiſon, plus de galanterie :
Et voilà ce qui fait le plaiſir de la vie.

DÉMOCRITE.

C'en eſt fait, taiſez-vous, je lui laiſſe le choix ;
Qu'elle prenne celui qui lui plaira des trois.

TOINETTE.

Mais . . . .

DÉMOCRITE.

Mais retirez-vous, & gardez le ſilence.
Parbleu ! c'eſt bien à vous à taxer ma prudence !

SCENE IX.

DÉMOCRITE *ſeul.*

EN effet, eſt-il rien de plus avantageux ?
Quoi ! je préférerois pour je ne ſçais quels feux,
Un jeune homme ſans bien à trois partis ſortables !
Que faire, ſans le bien, de figures aimables ?
S'il gagnoit ſon procès, cet amant ſi chéri,
En ce cas, il pourroit devenir ſon mari ;
Mais vuider des procès, c'eſt une mer à boire.

SCENE X.

DÉMOCRITE, LE CHEVALIER *de la Minardiniere.*

LE CHEVALIER.

CEſt ici.

DÉMOCRITE, *ne voyant pas le Chevalier.*

C'eſt moi ſeul enfin que j'en veux croire.

LE CHEVALIER.

Le Seigneur Démocrite eſt-il pas logé là ?

DÉMOCRITE.

Voulez-vous lui parler ?

LE CHEVALIER.

Oui, Monſieur.

DÉMOCRITE.

Le voilà.

LE CHEVALIER.

La rencontre eſt heureuſe, & ma joye eſt extrême.
En arrivant d'abord, de vous trouver vous-même,
Philine eſt le ſujet qui m'amene vers vous,
Mon bonheur ſera grand, ſi je ſuis ſon époux;
Je ſuis le Chevalier de la Minardiniere.

DÉMOCRITE.

Ah! je comprends, Monſieur, & la choſe eſt fort claire.
Je ſuis inſtruit de tout, j'eſpérois de vous voir,
Comme on me l'avoit dit, aujourd'hui ſur le ſoir.

LE CHEVALIER.

Puis-je croire, Monſieur, que votre aimable fille
Voudra bien conſentir d'unir notre famille?

DÉMOCRITE.

Je ſuis perſuadé que vous lui plairez fort;
Si vous ne lui plaiſiez, elle auroit un grand tort:
Mais comme vous avez preſſé votre viſite,
Et qu'on n'eſpéroit pas que vous vinſſiez ſi vîte,
Elle eſt chez un parent, même aſſez loin d'ici;
Si vous vouliez, Monſieur, revenir aujourd'hui,
Vous vous verriez tous deux, & l'on prendroit meſure.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez ordonner, & c'eſt me faire injure,
Que de penſer, Monſieur, que je plaigne mes pas,

Et l'eſpoir qui me flatte a pour moi trop d'appas ;
Je reviens ſur le ſoir.

SCENE XI.

DÉMOCRITE *ſeul.*

JE fais avec prudence,
De ne l'avoir trompé par aucune aſſurance.
Il eſt bon de choiſir ; j'en dois voir encor deux,
Et ma fille, à ſon gré, choiſira l'un d'entre eux.
Ariſte & l'autre ici doivent bientôt ſe rendre,
Et j'aurai dans ce jour l'un des trois pour mon gendre.
Quelque mérite enfin qu'ait notre Chevalier,
Il faut attendre Ariſte & notre Financier ;
L'heure approche, & bientôt. . . .

SCENE XII.

DÉMOCRITE, CRISPIN.

CRISPIN, *contrefaiſant Ariſte.*

MOrbleu de Démocrite !
Je penſe qu'à mes yeux, ſa maiſon prend la fuite :
Depuis longtems ici que je la cherche en vain,
J'aurois, je gage, bu dix chopines de vin.

DÉMOCRITE.

Quel yvrogne ! Parlez, auriez-vous quelque affaire
Avec lui ?

CRISPIN.

Babillard, vous plaît-il de vous taire ?
Vous interroge-t-on ?

DÉMOCRITE.

Mais c'eſt moi qui le ſuis.

CRISPIN.

Ah ! ah ! je me reprends, ſi je me ſuis mépris.
Comment vous portez-vous ? Je me porte à merveille,
Et je ſuis toujours frais, grace au jus de la treille.

DÉMOCRITE.

Votre nom, s'il vous plaît ?

CRISPIN.

Et mon ſurnom auſſi.
Je ſuis Antoine Ariſte, arrivé d'aujourd'hui,
Exprès pour épouſer votre fille, je penſe ;
Car le doute eſt fondé deſſus l'expérience.

DÉMOCRITE.

Vous êtes goguenard : je ſuis pourtant charmé
De vous voir.

CRISPIN.

Dites-moi, pourrai-je en être aimé ?
Voyons-la.

DÉMOCRITE.

Je le veux : qu'on appelle ma fille.

CRISPIN.

Je me promets de faire une grande famille ;
J'aime fort à peupler.

SCENE XIII.

DÉMOCRITE, CRISPIN, PHILINE.

DÉMOCRITE.

LA voilà.

CRISPIN.

Je la vois.
Mon humeur lui plaira, j'en juge à ſon minois.

DÉMOCRITE.

Ma fille, c'eſt Ariſte.

CRISPIN.

O la belle fontange!
Il faut quitter cela, ma mignone, mon ange.

PHILINE.

Eh! pourquoi le quitter?

DÉMOCRITE.

Quelles ſont vos raiſons?

CRISPIN.

Oui, oui! parmi les bœufs, les vaches, les dindons,
Il vous fera beau voir de rubans toute ornée!
Dans huit jours, vous ſerez couleur de cheminée.
Tous mes biens ſont ruraux, il faut beaucoup de ſoin.
Tantôt c'eſt au grenier, pour deſcendre du foin,
Veiller ſur les valets, leur préparer la ſoupe,
Filer tantôt du lin, & tantôt de l'étoupe.

A faute de valets, ſouvent laver les plats,
Eplucher la ſalade, & refaire les draps;
Se lever avant jour, en jupe, en camiſolle,
Pour éveiller ſes gens, crier comme une folle.
Voilà, ma chere enfant, déſormais votre emploi,
Et de ce que je veux, faites vous une loi.

PHILINE.

Dieux! quel original! Je n'en veux point, mon pere.

DÉMOCRITE.

Ce ruſtique Bourgeois commence à me déplaire.

CRISPIN.

Ses ſouliers, pour les champs, ſont un peu trop mignons;
Dans une baſſe cour, des ſabots ſeront bons.

PHILINE.

Des ſabots!

DÉMOCRITE.

Des ſabots!

CRISPIN.

Oui, des ſabots, ma fille.
Sçachez qu'on en porta toujours dans ma famille,
Et j'ai même un couſin, à préſent Financier,
Qui, jadis, ſans reproche, étoit un ſabotier.
Croyez-moi, vous ſerez mille fois plus charmante,
Quand au lieu de damas, habillée en ſervante,
Et devenue enfin une groſſe dondon,
De ma maiſon des champs vous prendrez le timon.

DÉMOCRITE.

Le prenne qui voudra; mais je vous remercie.

Non, je n'en vis jamais de ſi ſot en ma vie.
Adieu, Sieur Campagnard, je vous donne un bon ſoir :
Pour ma fille, jamais n'eſpérez de l'avoir.
Laiſſons-le.

CRISPIN.

Dieu vous garde : Parbleu ! qu'elle choiſiſſe :
Qu'elle prenne un garçon Normand, Breton, ou Suiſſe,
Et que m'importe à moi ?

SCENE XIV.

CRISPIN *ſeul.*

Pour la ſubtilité,
Je penſe qu'ici bas, mon pareil n'eſt pas né.
Que d'adreſſe, morbleu ! De Paris juſqu'à Rome,
On ne trouveroit pas un auſſi galant homme ;
Oui, je ſuis, dans mon genre, un grand original ;
Les autres après moi, n'ont qu'un talent banal.
En fait d'eſprit, de ton, les anciens ont la gloire :
Qu'ils viennent avec moi diſputer la victoire,
Un modèle pareil va tous les effacer.
Il eſt vrai que de ſoi c'eſt un peu trop penſer :
Mais quoi ! je ne ments pas, & je me rends juſtice ;
Un peu de vanité n'eſt pas un ſi grand vice.
Ce n'eſt pourtant pas tout, reſte deux, & partant,

Il faut les écarter, le cas eſt important ;
Ces deux autres Meſſieurs n'ont point vu Démocrite,
Aucun d'eux n'eſt venu pour lui rendre viſite.
Toinette m'en aſſure, elle veille au logis,
Si quelqu'un arrivoit, elle en auroit avis.
Je connois nos rivaux, même par aventure :
A tous les deux jadis, je ſervis de Mercure ;
Je vais donc les trouver, & par de faux diſcours,
Pour jamais dans leurs cœurs, éteindre leurs amours.
J'ai déja prudemment prévenu certain drôle,
Qui d'un faux Financier jouera fort bien le rôle :
Mais le voilà qui vient notre vrai Financier ;
Courage, il faut ici faire un tour du métier.
Il arrive à propos.

SCENE XV.

CRISPIN, LE FINANCIER.

LE FINANCIER, *arrivant ſans voir Criſpin.*

OUi, voilà ſa demeure,
Sans doute je pourrai le trouver à cette heure.
Mais, eſt-ce toi, Criſpin ?

CRISPIN.

C'eſt votre ſerviteur.
Et quel hazard, Monſieur, ou plutôt quel bonheur
Fait qu'on vous trouve ici ?

LE FINANCIER.

J'y fais un mariage.

CRISPIN.

Vous mariez quelqu'un dans ce petit Village?

LE FINANCIER.

Connois-tu Démocrite?

CRISPIN.

Eh! je loge chez lui.

LE FINANCIER.

Quoi! tu loges chez lui? J'y viens moi-même auſſi.

CRISPIN.

Eh! qu'y faire?

LE FINANCIER.

J'y viens pour épouſer ſa fille.

CRISPIN.

Quoi! vous vous alliez avec cette famille?

LE FINANCIER.

Eh! ne fais-je pas bien?

CRISPIN.

Je ſuis de la maiſon;
Et je ne puis parler.

LE FINANCIER.

Tu me donne ſoupçon;
De grace, explique-toi.

CRISPIN.

Je n'ôſe vous rien dire.

LE FINANCIER.

Quoi! tu me cacherois?

CRISPIN.

Je n'aime point à nuire.

SCENE XVII.

LE FINANCIER, TOINETTE, DÉMOCRITE.

LE FINANCIER *frappe.*

TOINETTE, *à la porte.*

QUe voulez-vous, Monſieur ?

LE FINANCIER.

Le Seigneur Démocrite Eſt-il là ? je venois pour lui rendre viſite.

TOINETTE.

Non.

DÉMOCRITE, *à une fenêtre.*

Qui frappe là-bas ? A qui donc en veut-on ?

LE FINANCIER *répond.*

Le Seigneur Démocrite eſt-il en ſa maiſon ?

DÉMOCRITE.

J'y ſuis, & je deſcends.

LE FINANCIER.

Vous vous trompiez, la Belle.

TOINETTE.

D'accord. (*& à part.*) C'eſt bien en vain que je fais ſentinelle :
Tout ceci va fort mal : les deſſeins de Criſpin, Autant qu'on peut juger, n'auront pas bonne fin.
Je ne m'en mêle plus.

SCENE XVIII.

LE FINANCIER, DÉMOCRITE.

LE FINANCIER.

J'Etois dans l'eſpérance
De pouvoir avec vous contracter alliance ;
Un accident, Monſieur, m'oblige de partir,
J'ai cru de mon devoir de vous en avertir.

DÉMOCRITE.

Vous êtes donc Monſieur de la Bourſiniere ?
Et quel malheur, Monſieur, quelle ſubite affaire
Peut en ſi peu de tems cauſer votre départ ?
A cet éloignement, ma fille a-t-elle part ?

LE FINANCIER.

Non, Monſieur.

DÉMOCRITE.

Permettez pourtant que je ſoupçonne ;
Et dans l'étonnement qu'un tel départ me donne,
J'entrevois que peut-être ici quelque jaloux
Pourroit en ce moment, vous éloigner de nous.
Vous ne répondez rien, avouez-moi la choſe,
D'un changement ſi grand apprenez-moi la cauſe ;
J'y ſuis intéreſſé ; car ſi des envieux
Vous avoient fait, Monſieur, des rapports odieux,

Je ne vous retiens pas, mais daignez m'en inſtruire.

Il faut vous détromper.

LE FINANCIER.

Que pourrois-je vous dire ?

DÉMOCRITE.

Non, non; il n'eſt plus tems de vouloir le céler,
Je vois trop ce que c'eſt, & vous pouvez parler.

LE FINANCIER.

N'avez-vous pas chez vous un valet que l'on nomme
Criſpin ?

DÉMOCRITE.

Moi, de ce nom je ne connois perſonne.

LE FINANCIER.

Le fourbe! il m'a trompé!

DÉMOCRITE.

Eh ! bien donc, ce Criſpin ?

LE FINANCIER.

Il s'eſt dit de chez vous.

DÉMOCRITE.

Il ment; c'eſt un coquin.

LE FINANCIER.

Un mal affreux, dit-il, attaquoit votre fille;
Il en a dit autant de toute la famille.

DÉMOCRITE.

D'un rapport ſi mauvais je ne puis me fâcher.

LE FINANCIER.

Mais il faut le punir, & je vais le chercher.

DÉMOCRITE.

Allez, je vous attends.

LE FINANCIER.

Au reſte, je vous prie,
Que je ne ſouffre point de cette calomnie.

DÉMOCRITE.

J'ai le cœur mieux placé.

SCENE XIX.

DÉMOCRITE, FRONTIN *arrive contrefaiſant le Financier.*

DÉMOCRITE *ſans le voir.*

Quelle méchanceté !
Qui peut être l'auteur de cette fauſſeté ?

FRONTIN, *contrefaiſant le Financier.*

Le rôle que Criſpin ici me donne à faire,
N'eſt pas des plus aiſés, & veut bien du myſtère.

DÉMOCRITE, *ſans le voir.*

Souvent ſans le ſçavoir, on a des ennemis
Cachés ſous le beau nom de nos meilleurs amis.

FRONTIN.

Connoiſſez-vous ici le Seigneur Démocrite ?
Exprès je ſuis venu pour lui rendre viſite.

DÉMOCRITE.

C'eſt moi.

FRONTIN.

J'en ſuis ravi : ce que j'ai de crédit
Eſt à votre ſervice.

DÉMOCRITE.

Eh ! mais, dans quel eſprit
Me l'offrez-vous, à moi ? Votre nom, que je ſçache,
M'eſt inconnu : qu'importe ? On diroit qu'il ſe fâche.
Eſt-on Turc avec ceux que l'on ne connoît pas ?
Je ne ſuis pas de ceux qui font tant de fracas.

FRONTIN.

En buvant tous les deux, nous ſçaurons qui nous ſommes.

DÉMOCRITE, *bas.*

Il eſt, je l'avouerai, de ridicules hommes.

FRONTIN.

Je ſuis de vos amis, je vous dirai mon nom.

DÉMOCRITE.

Il ne s'agit ici, de nom, ni de ſurnom.

FRONTIN.

Vous êtes aujourd'hui d'une humeur chagrinante ;
Mon amitié pourtant n'eſt pas indifférente.

DÉMOCRITE.

Finiſſons, s'il vous plaît.

FRONTIN.

Je le veux ; dites-moi, comment va votre enfant ? Elle eſt belle, ma foi.

Je veux dès aujourd'hui lui donner ſérénade.

DÉMOCRITE.

Qu'elle ſe porte bien, ou qu'elle ſoit malade,
Que vous importe à vous ?

FRONTIN.

Je la connois fort bien ;
Elle eſt riche, papa, mais vous n'en dites rien :
Il ne tiendra qu'à vous de terminer l'affaire.

DÉMOCRITE.

Je n'entends rien, Monſieur, à tout ce beau myſtère.

FRONTIN.

Vous le dites.

DÉMOCRITE.

J'en jure.

FRONTIN.

Ah ! point de jurement.
Je ne vous en crois pas même à votre ſerment.
Démocrite, entre nous, pas tant de modeſtie.
Venons au fait.

DÉMOCRITE.

Monſieur, avez vous fait partie
De vous moquer de moi ?

FRONTIN.

Morbleu ! point de détours ;
Faites venir ici l'objet de mes amours.
La friponne, je crois quelle en ſera bien aiſe,
Et vous l'êtes auſſi, papa, ne vous déplaiſe ;
J'en ſuis ravi de même, & nous ſerons tous trois

En même tems, ici, plus contents que des Rois.
Sçavez-vous qui je ſuis ?

DÉMOCRITE.

Il ne m'importe guère.

FRONTIN.

Ah ! ſi vous le ſçaviez, vous diriez le contraire.

DÉMOCRITE.

Moi ?

FRONTIN.

Je gage que ſi : je ſuis, pour abréger . . .

DÉMOCRITE.

Je n'y prends nulle part, & ne veux point gager.

FRONTIN.

C'eſt qu'il a peur de perdre.

DÉMOCRITE.

Eh ! bien, ſoit ; je me laſſe
De ce galimatias, expliquez-vous de grace.

FRONTIN.

Je ſuis le Financier qui devois ſur le ſoir,
Pour ce que vous ſçavez, vous parler & vous voir.

DÉMOCRITE, *étonné.*

Quelle eſt donc cette énigme ?

FRONTIN.

Un peu de patience,
J'adoucirai bien-tôt votre aigre révérence ;
J'ai mille francs, & plus, de revenu par jour.
Dites, avec cela peut-on faire l'amour ?
Grand nombre de chevaux, de laquais, équipages ;

Quand je me marierai, ma femme aura des pages.
Voyez-vous cet habit ? il eſt bien ſomptueux,
Un autre, avec cela, feroit le glorieux:
Fi, c'eſt un guenillon que je porte en campagne,
Vous croiriez ma maiſon un pays de cocagne.
Voulez-vous voir mon train : il eſt fort prés d'ici.

DÉMOCRITE.

Je m'y perds.

FRONTIN.

Ma livrée eſt magnifique auſſi.
Papa, ſçavez-vous bien qu'un excès de tendreſſe
Va rendre votre enfant de tant de biens maitreſſe ?
Vous avez, m'a-t-on dit, en rente vingt-mille francs,
Partagez-nous en dix, & nous ſerons contens.
Après cela, mourez, pour nous laiſſer le reſte.
Dites, en vérité, puis-je être plus modeſte ?

DÉMOCRITE.

Non, je n'y connois rien. Monſieur le Financier,
Ou, qui que vous ſoyez, il faudroit vous lier;
Je ne puis démêler, ſi c'eſt la fourberie,
Ou ſi ce n'eſt enfin que pure frénéſie
Qui vous conduit ici : mais n'y revenez plus.

FRONTIN.

Adieu ; je mangerai tout ſeul mes revenus :
Vinſſiez-vous à préſent prier pour votre fille,
J'abandonne à jamais votre ingrate famille.

Frontin ſort en riant.

SCENE XX.

DÉMOCRITE *ſeul.*

JE ne puis débrouiller tout ce galimatias ;
Et tout ceci me met dans un grand embarras.

SCENE XXI.

DÉMOCRITE, CRISPIN *contrefaiſant le Financier.*

CRISPIN.

N'Eſt-ce pas vous, Monſieur, qu'on nomme Démocrite ?

DÉMOCRITE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes, dit-on, un homme de mérite,
Et j'eſpére, Monſieur, de votre probité,
Que vous écouterez mon infélicité :
Mais puis-je dans ces lieux me découvrir ſans crainte ?

DÉMOCRITE.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

O Ciel ! ſois touché de ma plainte.
Vous

Vous me voyez, Monſieur, réduit au déſeſpoir,
Cauſé par un ingrat, qui m'a ſçu décevoir.

DÉMOCRITE.

Dans un malheur ſi grand, pourrois-je quelque chose ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, vous allez en apprendre la cauſe ;
Mais la force me manque, & dans un tel récit,
Mon cœur reſpire à peine, & ma douleur s'aigrit.

DÉMOCRITE.

Calmez les mouvemens dont votre ame agitée...

CRISPIN.

Hélas ! par les ſanglots, ma voix eſt arrêtée ;
Mais enfin, il eſt tems d'avouer mon malheur,
Daigne le juſte Ciel terminer ma douleur.
J'aime depuis long-tems un Chevalier parjure,
Qui ſçut de ſes ſermens déguiſer l'impoſture ;
Le cruel ! j'eus pitié de tous ſes feints tourmens,
Hélas ! de ſon bonheur, je hâtai les momens ;
Je l'épouſai, Monſieur ; mais notre mariage,
A l'inſçu des parens, ſe fit dans un Village ;
Et croyant avoir mis ma conſcience en repos,
Je me livrai, Monſieur, pour comble de tous maux :
Il différa toujours de m'avouer pour femme,
Je répandis des pleurs, pour attendrir ſon ame.
Hélas ! épargnez-moi ce triſte ſouvenir,
Et ne remédions qu'aux maux de l'avenir.
Cet ingrat Chevalier épouſe votre fille !

DÉMOCRITE.

Quoi ! c'eſt celui qui veut entrer dans ma famille ?

CRISPIN.

Lui-même ; vous voyez la noire trahiſon.

DÉMOCRITE.

C'eſt action eſt noire.

CRISPIN.

Hélas ! c'eſt un fripon.
Cet ingrat m'a ſéduite ; Eh ! Monſieur, quel dommage
De tromper lâchement une fille à mon âge !

DÉMOCRITE.

Il vient bien à propos, nous pourrons lui parler.

CRISPIN, *veut s'en aller.*

Non, non, je vais ſortir.

DÉMOCRITE.

Pourquoi vous en aller ?

CRISPIN.

Ah ! c'eſt un furieux.

DÉMOCRITE.

Tenez-vous donc derriere ;
Il ne vous verra pas.

CRISPIN.

J'ai peur.

DÉMOCRITE.

Laiſſez-moi faire.

SCENE XXII.

DÉMOCRITE, LE CHEVALIER, ET CRISPIN,

Qui pendant cette Scene fait tous les ſignes d'un homme qui veut s'en aller.

LE CHEVALIER.

QUoique j'eus réſolu de ne plus vous revoir ;
Et que je dûs partir de ces lieux dès ce ſoir,
J'ai cru devoir encor rétracter ma parole,
Réſolu de ne point épouſer une folle.
Je ſuis fâché, Monſieur, de vous parler ſi franc ;
Mais vous méritez bien un pareil compliment ;
Puiſque vous me trompiez, ſans un avis fidèle ;
Votre fille eſt fort riche, elle eſt jeune, elle eſt belle ;
Mais les fréquens accès qui troublent ſon eſprit,
Ne ſont pas de mon goût.

DÉMOCRITE.

Eh ! qui vous l'a donc dit
Qu'elle eût de ces accès ?

LE CHEVALIER.

J'ai promis de me taire.
Celui de qui je tiens cet avis ſalutaire,
Je le connois fort bien, & vous le connoiſſez ;
Cet homme eſt de chez vous, c'eſt vous en dire aſſez.

DÉMOCRITE.

Cet homme a déja fait une autre menterie ;
C'eſt un nommé Criſpin, inſigne en fourberie ;
Je n'en ſçais que le nom, il n'eſt point de chez moi ;
Mais vous, n'avez-vous point engagé votre foi ?
Vous êtes interdit ! que prétendez-vous faire ?
Vous marier deux fois ?

LE CHEVALIER.

Quel eſt donc ce myſtère ?

DÉMOCRITE.

Vous devriez rougir d'une telle action :
C'eſt du Ciel s'attirer la malédiction.
Et ne ſçavez-vous pas que la poligamie
Eſt cas pendable ici, qu'elle coûte la vie.

LE CHEVALIER.

Moi, je ſuis marié ! qui vous fait ce rapport ?

DÉMOCRITE.

Oui ; voilà mon auteur, regardez ſi j'ai tort.

LE CHEVALIER.

Eh bien !

DÉMOCRITE.

C'eſt votre femme.

LE CHEVALIER.

Ah ! le plaiſant viſage,
Le ragoûtant objet, que j'avois en partage !
Mais je crois la connoître. Ah ! parbleu ! c'eſt Criſpin ;
Lui-même.

DÉMOCRITE, *étonné.*

Ce fripon ! cet inſigne coquin !

LE CHEVALIER.

Malheureux ! tu m'as dit que Philine étoit folle.
Réponds donc ?

CRISPIN.

Ah ! Monſieur ! j'ai perdu la parole.

DÉMOCRITE.

Arrêtons ce maraud.

CRISPIN.

Oui, je ſuis un fripon ;
Ayez pitié de moi.

LE CHEVALIER.

Mille coups de bâton,
Fourbe, vont te payer.

SCENE XXIII.

LE FINANCIER *arrive.*
DÉMOCRITE, CRISPIN,
LE CHEVALIER.

LE FINANCIER.

MA peine eſt inutile,
Je crois que notre fourbe a regagné la ville,
Je n'ai pu le trouver.

DÉMOCRITE.

Regardez ce minois ;
Le reconnoiſſez-vous ?

LE FINANCIER.

Eh ! c'eſt Criſpin, je crois ;

DÉMOCRITE.

C'eſt lui-même.

LE FINANCIER.

Voleur.

CRISPIN, *en tremblant.*

Ah ! je ſuis prêt à rendre
L'argent que j'ai reçu..... vous me l'avez fait prendre.

DÉMOCRITE, *au Financier.*

Qui m'auroit envoyé tantôt certain fripon ;
Il s'eſt dit Financier, & prenoit votre nom.

LE FINANCIER.

Le mien ?

DÉMOCRITE.

Oui, le coquin ne diſoit que ſottiſes.

LE FINANCIER, *à Criſpin.*

N'étoit-ce pas de toi qu'il les avoit appriſes ?
Parle.

CRISPIN.

Vous l'avez dit : oui, j'ai fait tout le mal ;
Mais à mon crime, hélas ! mon regret eſt égal.

LE FINANCIER.

Ah ! Monſieur l'hypocrite.

SCENE XXIV.

LE CHEVALIER, LE FINANCIER, DÉMOCRITE, CRISPIN, ARISTE, *Suivi de Me. Jacques.*

ARISTE.

IL faut nous en inſtruire.

Me. JACQUES.

Pargué ! ces biaux Meſſieurs pourront bien nous le dire.

ARISTE.

Démocrite, Meſſieurs, eſt-il connu de vous ?

Me. JACQUES.

C'eſt que j'en ſçavons un qui s'eſt moqué de nous; Velà, Monſieur, Ariſte.

DÉMOCRITE, *avec précipitation.*

Ariſte !

Me. JACQUES.

Oui, lui-même.

DÉMOCRITE.

Mais cela ne ſe peut, ma ſurpriſe eſt extrême.

ARISTE.

C'eſt cependant mon nom.

Me. JACQUES.

J'étions venus tantôt
Pour le voir; mais j'avons trouvé queuque maraud;

Qui diſoit comme ça, qu'il étoit Démocrite :
Mais le drôle a bian mal payé notre viſite ;
Il avoit avec lui queuque friponne itou,
Qui tournoit ſon eſprit tout ſans deſſus deſſou :
Alle faiſoit la folle, & ſe diſoit la fille
De ce biau Démocrite ; elle étoit bien habile.
Enfin, ils ont tant fait, qu'Ariſte que velà,
Qui venoit pour les voir, les a tous plantés là.
Or, j'avons vu tantôt paſſer ce méchant drôle,
J'ons tous deux, en ce tems, lâché queuque parole.
Montrant ce Démocrite; Eh ! bon, ce n'eſt pas li,
A dit un payſan de ce village-ci :
Dame, ça nous a fait ſoupçonner queuque choſe.
Monſieur, je ſons trompés, j'en avons une doſe,
Ai-je dit, moi. Pargué ! pour être plus certain,
Je venons en tout ça ſçavoir encor la fin.

ARISTE.

La choſe eſt comme il dit.

DÉMOCRITE.

C'eſt encor ton ouvrage,
Dis, coquin ?

CRISPIN.

Il eſt vrai.

Me. JACQUES.

Quel eſt donc ce viſage ?
C'eſt notre homme !

DÉMOCRITE, *à Ariſte.*

C'eſt lui ; mais le fourbe a plus fait,
Il m'a trompé de même & vous a contrefait.

CRISPIN.

Hélas !

DÉMOCRITE.

Vous étiez trois qui demandiez ma fille,
Et qui vouliez, Meſſieurs, entrer dans ma famille.
Ma fille aimoit déja, elle avoit fait ſon choix,
Et refuſoit toujours d'épouſer l'un des trois.
Je vous ménageai tous, dans la douce eſpérance,
Avec un de vous trois, d'entrer en alliance;
J'ignore les raiſons qui pouſſent ce coquin.

CRISPIN.

Je vais tout avouer; je m'appelle Criſpin:
Ecoutez-moi ſans bruit, quatre mots font l'affaire.

DÉMOCRITE *frappé.*

(*Un Laquais paroît qui fait venir Philine.*)

Qu'on appelle ma fille, à tout ce beau myſtère
A-t-elle quelque part?

CRISPIN.

Vous allez le ſçavoir.
Ces trois Meſſieurs devoient vous parler ſur le ſoir,
Et l'un des trois alloit devenir votre gendre;
Cléandre au déſeſpoir vouloit aller ſe pendre:
Il aime votre fille, il en eſt fort aimé;
Or étant ſon valet, dans cette extrêmité,
Je m'offris ſur le champ de détourner l'orage,
Et Toinette, avec moi, joua ſon perſonnage.
De tout ce qui s'eſt fait enfin je ſuis l'auteur;
Mais je me repens bien d'être né trop bon cœur,
Sans cela....

DÉMOCRITE.

Franc coquin! (*& puis à ſa fille qui entre.*)
Vous voilà donc, ma fille?

En fait de tours d'eſprit, vous êtes fort habile:
Mais votre habileté ne ſervira de rien :
Vous n'épouſerez point un jeune homme ſans bien,
Déterminez-vous donc.

PHILINE.

Mettez-vous à ma place ;
Mon pere, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe.

DÉMOCRITE, *à Criſpin.*

Toi, ſors d'ici, maraud, & ne parois jamais.

CRISPIN, *s'en allant.*

Je puis dire avoir vu le bâton de bien près.
(*Il dit le vers ſuivant à Cléandre qui entre.*)
Vous venez à propos : quoi ! vous oſez paroître ?

SCENE XXV, & derniere.

DÉMOCRITE, PHILINE, TOINETTE, CRISPIN, LE CHEVALIER, LE FINANCIER, ARISTE, Me. JACQUES.

CLÉANDRE.

DE mon deſtin, Monſieur, je viens vous rendre maître :
Pardonnez aux effets d'un violent amour,
Et vous-même dictez notre Arrêt en ce jour.
Je ne ſuis, il eſt vrai, ſervi de ſtratagême :

Mais que ne fait-on pas pour avoir ce qu'on aime ?
On m'enlevoit l'objet de mes plus tendres feux,
Et, pour tous avouer, nous nous aimons tous deux.
Vous connoiſſez, Monſieur, mon ſort & ma famille,
Mon procès eſt gagné, j'adore votre fille :
Prononcez, & s'il faut embraſſer vos genoux....

ARISTE.

De vos liens, pour moi, je ne ſuis point jaloux.

LE CHEVALIER.

A vos deſirs auſſi je ſuis prêt à ſouſcrire.

LE FINANCIER.

Je me départs de tout, je ne puis pas plus dire.

PHILINE.

Ah ! mon pere, pardon : oui, & mon cœur eſt tout prêt.
Quel que ſoit votre arrêt, ordonnez, j'obéis.

CRISPIN.

Hélas ! que de douceur !

TOINETTE.

Monſieur, ſoyez ſenſible.

DÉMOCRITE.

C'en eſt fait, & mon cœur ceſſe d'être inflexible.
Levez-vous, finiſſez tous vos remercîmens,
Je ne ſépare plus de ſi tendres Amans.
Ces Meſſieurs reſteront pour la cérémonie :
Soyez contens tous deux, votre peine eſt finie.

CRISPIN, *à Toinette.*

Finis la mienne auſſi, marions-nous tous deux ;

Je ſuis preſſé, Toinette.

TOINETTE.

Es-tu bien amoureux ?

CRISPIN.

Ah ! l'on ne vit jamais pareille impatience,
Et l'amour, dans mon cœur, épuiſe ſa puiſſance.
Viens, ne retarde point l'inſtant de nos plaiſir :
Prends ce baiſer pour gage, objet de mes deſirs. :
Un ſeul ne ſuffit pas.

TOINETTE.

Quelle eſt donc ta folie ?
Que fais-tu ?

CRISPIN.

Je pelote, en attendant partie.

CLÉANDRE.

Puiſque vous vous aimez ; je veux vous marier.

CRISPIN.

Le veux-tu ?

TOINETTE.

J'y conſens.

CRISPIN.

Tu te fais bien prier.

FIN.

LE PETIT PHILOSOPHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

ET EN VERS LIBRES.

Par M. POINSINET le jeune.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 14 Juillet 1760.

Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque ſecat res.
Horace.

Le Prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,
Chez PRAULT petit Fils, Quai des Auguſtins, la deuxiéme Boutique après la rue Gilles-Cœur, à l'Immortalité.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Permiſſion.

AU LECTEUR.

LA plûpart des écrits Polêmiques intéreſſent bien moins par l'utilité de leur objet, que par la maniere plus ou moins agréable dont ils ſont traités. Le ſel de la ſatire qui les aſſaiſonne néceſſairement eſt le premier principe de leur ſuccès ; on les lit parce qu'on aime à rire, & voilà tout. La fameuſe querelle des Anciens & des Modernes n'affectait qu'un certain nombre de Lecteurs, car il eſt très-poſſible d'être bon Pere, bon Négociant, bon Cytoyen ſans avoir jamais entendu parler d'Heſiode ou d'Homere. La diſpute ſur la ſuperiorité des deux muſiques eſt du même genre. La queſtion ſi les Arts ont ſervi ou corrompu les mœurs, mérite une attention plus ſérieuſe, auſſi a-t-elle fait naitre un plus grand nombre de très-bons écrits. Enfin il eſt des ſujets de diſpute qui intéreſſent toute la nation, & même tous les hommes. Alors malgré l'amour de la pareſſe qui eſt preſque inſéparable de celui de la Poëſie ; malgré la certitude où l'on eſt que le ſeul fruit de cette

fureur Polémique eſt ſouvent de faire rire le Public au dépens des deux partis; ſoit amour du vrai, ſoit vanité, il eſt bien difficile de ſe refuſer à embraſſer une opinion. Ce ſentiment, que je crois général, me conduit pour la ſeconde fois dans une cariere très-périlleuſe, mais auſſi très-honorable. En 1756 je fis paroître un Poëme ſur l'Inoculation, lorſque cette methode divine fut introduite en France par les célebres Docteurs Tronchin & Hoſti, & combattue par la plus grande partie de la Faculté. Il s'agiſſait de la conſervation des hommes, & cette grande querelle intéreſſait toute l'humanité. Il s'agit aujourd'hui de leurs mœurs, & ce nouveau combat doit intéreſſer tous les honnêtes gens. Le ſuccès de la Comédie des *Philoſophes*, la coupe de cette même Comédie, des portraits peut-être trop reſſemblants, des Auteurs déſignés par leurs ouvrages, les conſéquences que M. P. ſemble vouloir tirer de leurs ſyſtêmes & qu'il hazarde de mettre en action. Tant de hardieſſes réunies avoient étonné la Nation. On a d'abord applaudi ſans réfléchir, parce qu'on eſt méchant : enſuite on a réfléchi, s'eſt en ſecret reproché d'avoir applaudi, qu'il faut finir par être juſte. Rien de louable cependant que le but moral de Comédie. Elle tend à éclairer les mes ſur de dangereux principes, à com-

batre de bizarres ſyſtêmes, à diſſiper le preſtige de la fauſſe Philoſophie; mais quelques perſonnes ſe ſont plaint que le Poëte s'était moins conduit en Peintre des mœurs qu'en Délateur des vices, & ce reproche bien ou mal fondé, a fait croire à pluſieurs Gens de Lettres que l'on pourrait eſſayer ſur ce même ſujet une Comédie dont la premiere loi ſerait l'obſervation du précepte d'Horace *ſublato jure nocendi.*

Tel reſpect que doivent inſpirer les grands ouvrages, on ne peut nier que dans nombre d'écrits modernes, il ne ſe ſoit gliſſé des maximes également contraires aux loix, aux mœurs, & aux uſages, qui cependant ont ſéduit quelques eſprits, & produit des proſélites. Il eſt tel Philoſophe qui non-content de conſacrer ſa plume & ſes lumieres à défendre les paradoxes les plus ſinguliers, a lui-même affiché dans ſa conduite cette ſingularité qui le ſoumet aux droits de la Comédie. En ſuppoſant un jeune homme ennivré de tous ces nouveaux principes, qui n'agit & ne parle qu'en conſéquence des bizares ſyſtêmes dont ſa tête eſt échauffée, ce qui ſervirait à établir ces mêmes ſyſtêmes & à les rapeler à la mémoire du ſpectateur; enſuite en lui oppoſant un pere tendre, une mere qui n'a que l'eſprit d'aimer ſa famille, un ami ſage, une maitreſſe naïve;

j'ai cru parvenir à mon objet qui eſt de combatre telles ou telles propoſitions de la nouvelle Philoſophie. Voilà l'unique but de la petite Comédie que l'on va lire. Je me ſuis inſtruit en la compoſant, auſſi éloigné de vouloir outrager des Sçavants que la nation doit conſiderer, que d'admirer abſolument tout ce qu'ils ont écrit. J'ai lû ſoigneuſement leurs principaux ouvrages, & ſi l'évenement de cette fermentation littéraire m'a déterminé à n'y ſaiſir d'abord que ce qui a été généralement déſaprouvé, je conſacrerai une autre fois ma plume à rendre hommage à leur mérite, bien perſuadé cependant qu'ils n'auront jamais beſoin d'un auſſi faible apologiſte.

LE PETIT PHILOSOPHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

ACTEURS.

M^R. SIMONEAU, *Bailli*, — M. Chanville.

MARTINE, *ſa Femme*, — Mlle. Deſglands.

DAMON, *leur Fils*, — M. le Jeune.

COLETTE, *Filleule de Martine*, — Me. Favart.

VALERE, — M. Rochard.

VALENTIN, *Valet de Damon*, — M. Deheſſe.

DEUX PHILOSOPHES.

DEUX VALETS *muets.*

TROUPE DE PHILOSOPHES.

Troupe de Payſans & de Payſannes.

La Scene eſt dans un Village près Paris.

LE PETIT PHILOSOPHE,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Jardin d'un côté & de l'autre, la Maiſon de. M. Simoneau.

SCENE PREMIERE.

SIMONEAU, DEUX VALETS, *enſuite* MARTINE.

SIMONEAU.

Ça, mes enfants, vîte, prenez courage;
Du haut en bas nétoyez la maiſon,
Surtout ayez grand ſoin que le premier étage
Soit diſpoſé de la bonne façon.

MARTINE, *à part.*

Oui, vous ferez vraiment un bel ouvrage.

SIMONEAU.

Pour le ſouper, que l'on n'épargne rien,
Baſſe-cour, colombier, garenne, métairie,
Faites par tout main baſſe.

MARTINE, *à part.*

Ah! j'enrage ma vie,
S'il pouvait en un jour dépenſer tout ſon bien.

(*Les Valets ſortent.*)

Il en ferait, je penſe, la folie.

SIMONEAU.

St, St, je veux encor ... mais non, j'avertirai.

(*Ils reviennent.*)

Ce que j'ai déja dit, ſuffit pour vous inſtruire;
Comme on obéira, je récompenſerai.
(*A Martine.*
Que faites-vous donc là?

MARTINE.

Moi, rien; je vous admire;
Quand vous aurez fini, je parlerai.
(*Aux Valets.*)
Vous avez entendu ce qu'il vient de vous dire,
Si vous obéiſſez, moi je vous chaſſerai.

(*Ils ſortent.*)

SIMONEAU.

Toujours contrarier?

MARTINE.

C'eſt vraiment grand dommage,
Ne faut-il pas ſe taire?

SIMONEAU.

Oui, devant ſon mari,
Je ſuis le vôtre, une fois.

MARTINE.

Dont j'enrage;
Mais je ſuis votre femme en revanche.

SIMONEAU.

Hélas ! oui.

MARTINE.

Et je prétends gouverner mon ménage.

SIMONEAU.

Vous prétendez maîtriſer un Bailli ?
Moi dont la volonté fait loi dans le Village.

MARTINE.

Et voilà ce qui fait votre mal & le mien ;
Vous veillez trop ſoir & matin
Sur les fautes d'autrui, penſez plutôt aux votres,
En achetant le droit de gouverner les autres ;
On perd ſouvent le goût de ſe gouverner bien.

SIMONEAU.

Allons, ſi l'on en croit votre langue maudite,
Je ne ſerai qu'un fou, qu'un ignorant,
Ma tête cependant peut paſſer pour inſtruite ;
Au Collége toujours j'avais le premier rang,
Depuis j'ai lû, relû.

MARTINE.

Taiſez-vous, un Sçavant
N'eſt ſouvent qu'un ſot en conduite.

SIMONEAU.

Mais que condamnez-vous, après tout.

MARTINE.

Ce fracas,
Pourquoi ce beau feſtin, répondez, je vous prie ?

SIMONEAU.

Ah ! que tu vas bientôt te radoucir ma mie ;
Notre cher fils ... il vient, nous l'allons voir.

MARTINE.

Hélas ;
Vous venez de changer en chagrin ma colere ;
L'indigne enfant, tenez, qu'on ne m'en parle pas,
Sa conduite me déſeſpere.

SIMONEAU.

Quel tort a-t-il ?

MARTINE.

L'ingrat pendant ſix ans
Ne pas écrire une fois à ſa mere ?

SIMONEAU.

Ces égards là ſont bons pour les petits enfants ;
Vraiment, il avait bien d'autres choſes à faire !
Il ne fréquente plus que des hommes ſçavants,
Des gens que tout Paris applaudit & révere,
Que l'on voit toujours chez les Grands.

MARTINE.

Tout cela ne m'importe guere,
Et je les crois de dangereuſes gens,
S'ils ont gâté ſon caractere
Juſqu'à lui faire oublier ſes parents.

SIMONEAU.

Fi, c'eſt te dis-je une miſere.
Ah ! depuis qu'il s'eſt fait compagnon Bel-Eſprit ;
Si tu ſçavais le bien qu'on m'en écrit,
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, comme on le conſidere !
Tien, tout cela, Martine, à tel point me ravit,
Que quelquefois j'ai peine à me croire ſon Pere.
Avec ces gros Meſſieurs, il vit comme leur frere.
Ils font un Livre ... mais ... un Livre ... enfin, ſuffit ...
Un Livre où l'on dira ... tout ce que l'on a dit ;
Un Livre ſi ſçavant....

MARTINE.

Nargue de la ſcience ;
Je voudrais qu'il eut moins d'eſprit,
Et qu'il montra plus de reconnoiſſance.
Pendant quatorze mois c'eſt moi qui l'ai nourri ;
(*Elle pleure.*)
Et j'en reçois vraiment la récompenſe.
Sans tous mes ſoins, parlez, n'auroit-il pas péri
Dans ſa derniere maladie ?
Combien de nuits pour lui m'a-t-il fallu paſſer ?

Tenez, je vous le dis, je n'y veux plus penſer.

SIMONEAU.

Et là, par amitié, conſole-toi ma mie,
Tous ces petits chagrins vont s'effacer.
D'une fameuſe Lotterie
Je ſuis certain qu'il a gagné le premier lot.
Vingt mille francs, Martine, eſt-ce un joli magot?

MARTINE.

Il a gagné cela? Ciel! que j'en ſuis ravie,
Tout ingrat qu'il eſt, c'eſt mon ſang,
Je voudrais le voir riche au dépens de ma vie.

SIMONEAU.

Avec cet argent là nous tiendrons notre rang;
Nous pourrons marier Agathe notre fille;
C'eſt mon portrait, elle eſt toute gentille,
Il pourrait bien auſſi prendre un parti,
Je lui voudrais donner ta filleule Colette,
Le fils du Sénéchal depuis un tems la guette,
Valere eſt un garçon ſage, poſé, poli,
Qui ſurement lui conviendrait auſſi;
Mais je veux pour mon fils conſerver la poulette.

MARTINE.

Vous en aurez le démenti,
Bien ſurement Colette épouſera Valere;
Il m'eſt permis d'avoir comme vous mon projet,
Damon ne viendra point.

SIMONEAU.

Je ſuis sûr de mon fait.

MARTINE.

Comment le ſçavez-vous, & qui vous l'a pû dire?

SIMONEAU.

Lui-même hier il me l'a fait écrire.

MARTINE.

Et par qui donc?

SIMONEAU.

Par ſon Valet.

MARTINE.

Quoi ! c'eſt par un Valet qu'il écrit à ſon pere ?

SIMONEAU.

Sans doute, qu'il avait alors quelqu'embaras :
Les gens ſçavants....

MARTINE.

Adieu... Je ne pourrais me taire...
Je ſors, il peut venir, je ne le verrai pas.

SCÈNE II.

MARTINE, SIMONEAU, COLETTE.

COLETTE.

J'Accours vous annoncer une grande nouvelle ;
Que vous ſerez joyeux !

MARTINE.

Comment.

SIMONEAU.

Que nous veut-elle ?

COLETTE.

Celui que nous avons attendu ſi longtems,
Que nous déſirons tous.

MARTINE.

Eh bien ?

COLETTE.

Il eſt céans.

SIMONEAU.

Qui ?

COLETTE.

Votre fils.

MARTINE.

Mon fils !

SIMONEAU.

Nous dis-tu vrai, Colette ?

COLETTE.

Sans doute. Adieu, je vais chercher les violons;
Raſſembler promptement les filles, les garçons,
Nous lui préparerons une petite fête,
Nous danſerons juſqu'à ce ſoir,
Vous me le permettez ?

SIMONEAU.

Tu m'en deviens plus chere ;
C'eſt pour mon fils. Allons le recevoir.

(*Colette ſort.*)

Martine y viendras-tu ?

MARTINE.

Ne ſuis-je pas ſa mere ?
Mais le voici.

SCENE III.

DAMON, SIMONEAU, MARTINE.

MARTINE.

(*Simoneau & Martine ſautent au col de Damon & l'embraſſent.*)

VIEN vîte, embraſſons-nous.

SIMONEAU.

Mon fils....

MARTINE.

Mon cher enfant ...

SIMONEAU.

Que ce moment eſt doux !

MARTINE.

Baiſe-nous donc bien fort.

DAMON, *ſe débaraſſant.*

Ah Ciel ! que d'accolades !
Et de grace, moderez-vous,
Epargnez-moi ces vives embraſſades,
On nous prendrait tous les trois pour des foux.
Votre amitié pour moi, me pénétre, m'enflâme ;
Mais un beau ſentiment doit être concentré :
Comme il prend naiſſance dans l'ame,
Par la raiſon il veut être épuré.
Dès qu'il éclate trop, il devient populaire,
Et ces tranſports ſi vifs, ces longs embraſſements
Sont bons pour amuſer l'imbécile vulgaire,
Qui n'eſt heureux qu'autant qu'il fait jouir ſes ſens.

SIMONEAU.

Que d'eſprit, que d'eſprit !

MARTINE.

Les beaux raiſonnements,
Pour nous prouver qu'après quatre ou cinq ans
On a tort d'embraſſer ſa mere.

DAMON.

Je l'avais bien prévu qu'il faudrait tous les deux
Vous refondre au creuſet de la Philoſophie,
Vous apprendre à briſer le joug impérieux
De ces vils préjugés, par qui l'ame aſſervie,
S'énerve & n'oſe prendre un vol audacieux.

SIMONEAU.

Oui, tu m'inſtruiras, je te prie.

MARTINE.

Je ſuis trop vieille moi, j'ai fait mon tems ;
C'eſt à mon tour de régenter les autres.

DAMON, *d'un air diſtrait.*

Avez-vous en ce lieu beaucoup d'appartements.

SIMONEAU.

Hélas ! mon cher enfant, nous n'avons que les nôtres.

Tu ſçais ce que contient mon pauvre coffre-fort ;
Mais j'ai fait de mon mieux, ma chambre eſt bien jolie,
Je l'ai faite apprêter pour toi.

DAMON.

Vous avez tort.

MARTINE, *à part.*

Le beau remerciment.

SIMONEAU.

Comment donc ?

DAMON.

C'eſt folie ;
Se déranger, c'eſt trahir le bon ſens,
S'il fallait éberger neveux, fils & parents,
De ſa propre maiſon l'on deviendrait Concierge ;
Quant à moi j'euſſe été bien plus commodément
En me logeant dans la premiere auberge.
Vous vous gênez, pour prix de votre attention,
Il faudra bien qu'à mon tour je me gêne,
Tout cela nuit : & puis en fuyant cette peine,
Je ſerais diſpenſé de l'obligation.

MARTINE, *à part.*

Ah ciel ! le vilain caractere,
Mon fils peut ſe trouver ailleurs mieux que chez moi ;
Il préfere une auberge à la maiſon d'un Pere ?

DAMON, *à Simoneau.*

Vous laiſſez-vous toujours gouverner par ma mere ?
J'aimerais qu'un mari fut le maître chez ſoi.

SIMONEAU.

C'eſt une digne femme.

DAMON, *à ſon Pere.*

Oui, petite cervelle ;
Qui ne ſçait rien de rien, qui croit aux Revenants,
Qui craint qu'un Berger n'enſorcelle,
(*Haut.*)
Ce qui m'a fait ici chercher des logements ;
C'eſt que j'attends ce ſoir quelques confreres.

SIMONEAU.

Des Philoſophes ?

DAMON.

Oui, des Sages, des Sçavants.
Nous y devons traiter d'importantes matieres,
Pour éclairer un peu ces gens de qualité
Dont l'éducation eſt ſouvent très-commune.
Nous leur devons dans peu, donner notre Traité
Des Parallaxes de la Lune.

SIMONEAU.

Que cela ſea beau !

DAMON.

C'eſt un coup de fortune.

MARTINE.

Et ces gens-là viendront.

DAMON.

Ce ſoir.

MARTINE.

Où fuirons-nous.
Ah ! je vois bien qu'il faut déſerter le village ;
J'aimerais mieux quitter amis, parents, ménage,
Que de vivre un moment avec de pareils foux.

SCENE IV.

SIMONEAU, DAMON.

SIMONEAU.

NOus appaiſerons ſa colere ;
Elle aura bien d'abord quelque peine à ſe faire
A des raiſonnements ſi grands, ſi merveilleux.

DAMON.

N'importe, il faut laiſſer quelques ſots ſur la terre

Les Sçavants n'en brillent que mieux.
Quant à ceux que j'attends, le Seigneur du Village,
Va se faire un plaisir de les loger chez lui.

SIMONEAU.

Mais ne l'iras-tu point saluer aujourd'hui ?
Il sera bien charmé de te revoir, je gage ;
C'est un vieux Militaire, un homme de courage ;
Sa naissance, son rang, tout le fait respecter ;
Il faut le courtiser.

DAMON.

Oui, j'entends ce langage ;
Ne faudra-t-il pas même à ses pieds me jetter ?
S'il veut me voir, qu'il vienne.

SIMONEAU.

Es-tu fou ?

DAMON.

Soyez sage.
Appréciés mon être, ouvrez sur moi les yeux,
J'humilierais l'orgueil de la Philosophie
Jusqu'à flatter d'un grand l'esprit capricieux.
Parce qu'il fut vaillant, qu'il est prudent & vieux,
Il faut que ma raison par lui soit avilie ;
Un Sage ne connoît ni Coutume, ni Loi,
Ni dignité, ni rang, ni préséance.
Si je croyois qu'un être eut quelques droits sur moi,
Je détesterais ma naissance.
Les hommes sont égaux malgré leur vanité ;
Leur rendre des devoirs, c'est flatter leur manie ;
La politesse même est une indignité
Qui déshonore un homme de génie. *

SIMONEAU.

Tu m'enchantes, je cede à l'admiration ;
Mais, si l'on t'en croyait, en cherchant à détruire
Toute subordination,

* *Discours sur l'égalité des conditions.*

Tu renverſerais un empire ;
On s'égare ſouvent par le raiſonnement.

DAMON.

Tant pis pour ceux à qui mon ſyſtême peut nuire ;
Il m'eſt utile à moi, je vis, je ſuis content.

SIMONEAU.

Tu dois l'être du moins, car je ſçais que n'agueres,
Certain lot de vingt mille francs...

DAMON.

Qui vous a donc ſi bien inſtruit de mes affaires ?

SIMONEAU.

Va, quoique ſéparez, ſois ſur qu'en tous les tems,
Tes nouvelles me ſeront cheres,
Un bon pere aime à voir proſperer ſes enfants,
Ce gain m'a ſuggeré des moyens ſalutaires
De nous arranger tous ; & tu ſeras d'accord....

DAMON.

Vous comptez la-deſſus ?

SIMONEAU.

Oui.

DAMON.

Mais vous avez tort.

SIMONEAU.

Pourquoi.

DAMON.

J'ai placé tout en rentes viageres.

SIMONEAU.

Juſte ciel, quoi ! ta ſœur, quoi ! mes pauvres neveux...
C'eſt avoir l'ame un peu bien dure,
Même après ton trépas tu ne veux qu'aucun d'eux
Puiſſe bénir en paix, toi, tes ſoins généreux ?
Ah ! ce trait là, Damon, outrage la nature.

DAMON.

La raiſon l'a dicté.

SIMONEAU.

Non, la mienne en murmure.

DAMON.

Réfléchiſſons ; qu'importe à mon individu ,
Que fait à mon bonheur cette foule inportune ;
Ce troupeau de parents dont nul ne m'eſt connu ?
J'irai diminuer pour eux mon revenu ,
Et pour les obliger , étrangler ma fortune ;
Qu'ils faſſent comme moi , qu'ils ſe donnent des ſoins.

SIMONEAU.

Mais tu me connais , moi , tu ſçais tous mes beſoins.
Ne ſuis-je pas ſurchargé de famille ,
Ne dépenſai-je pas pour élever ma fille ?
Ma chere Agathe... Ah ! c'eſt un tréſor que ta ſœur ;
Je me plais à former ſon eſprit & ſon cœur.
J'exerce avec ſoin ſa mémoire ,
Je veux de ſon Pays , qu'elle apprenne l'hiſtoire ;
Elle écrit joliment ; elle deſſine un peu ,
S'acquitte bien des travaux du ménage ,
Chante , danſe , & de tout , elle ſe fait un jeu.

DAMON.

Ferme , applaudiſſez-vous d'un ſi brillant ouvrage ?
Eh ! vous gatez ſon cœur au lieu de le former ;
Je frémis de courroux lorſque j'entends nommer
Ces prétendus beaux-Arts dont vous vantez l'uſage.
C'eſt donc l'hiſtoire qu'elle lit ?
De chimériques faits vous lui meublez l'eſprit.

SIMONEAU.

Mais il eſt certains faits très-utiles à croire ,
Et ſi l'on révoquait en doute toute hiſtoire ,
A la fin.

DAMON,

Elle danſe ; après quatre ans d'efforts ,
Elle ſçait à ſes bras donner un tour qui flatte ,
Se mouvoir en meſure & comme par reſſorts ,
Talent qui la ravale au rang de l'Automate.

SIMONEAU.

Moi , quand je vois danſer , mon ame ſe dilate ,

J'aime le rigaudon.

DAMON.

Je vous dirai bien plus ;
Si vos raiſonnements aigriſſent ma critique,
Je tiens que le Deſſein, la Danſe & la Muſique
Devraient par la Police être bien deffendus,
Qu'ils ſont plus dangereux, que tel écrit qu'on blâme ;
Que ſans nourrir l'eſprit, ils ont gâté les cœurs,
Que tout art méchanique énerve, engourdit l'ame,
Et qu'enfin les talents ont corrompu les mœurs. *

SIMONEAU.

Si dans tes jeunes ans, j'avais cru ton ſyſtême ;
Tu ne brillerais pas par l'éducation.

DAMON.

J'en ſerais plus heureux.

SIMONEAU.

Ma ſurpriſe eſt extrême !

DAMON.

J'en verrais moins d'abus.

SIMONEAU.

Je ſens qu'il a raiſon.
Grace à tes bons avis, je renais, je m'éclaire,
Ah ! qu'à bien peu de frais je vais me contenter.

DAMON.

Je veux vous rendre heureux, vous réformer, mon Pere.

SIMONEAU.

Va, je ſerai toujours docile à t'écouter ;
C'eſt tout gain, ma raiſon n'était que rêverie.
Ah ! la belle Philoſophie !
Je te quitte un moment pour bientôt revenir,
Il me reſte à juger une aſſez grave affaire ;
Mais je dépêcherai cela, laiſſe-moi faire,
Je me meurs de t'entretenir.

(*Il ſort.*)

* *Diſcours de l'Académie de Dijon.*

SCENE V.

DAMON, *seul.*

AH! ne vous gênez pas... A la fin je respire:
J'ai très bien fait de déserter Paris,
Je sçais qu'on nous prépare une vive Satire
Qui pourrait bien sur nous fixer longtems les ris;
Et le profond respect qu'on doit aux grands esprits
N'empêche pas que l'on ne les déchire;
Peut-être on nous plaindra .... ce seroit là le pire;
L'offensante pitié tient de près au mépris.
Du Censeur indiscret qui voudrait bien nous nuire;
Nous pourrons décrier le cœur & les écrits;
Mais on rira de nous, car le peuple aime à rire.

SCENE VI.

DAMON, VALERE.

VALERE.

GRACE au Ciel, Damon, vous voici!
A tous vos bons amis votre présence est chere,
Et si je n'avais craint de gêner votre pere,
Depuis une heure, au moins, vous me verriez ici.

DAMON.

Je vous suis obligé; mais de grace, Valere,
Vous m'aimez donc beaucoup? J'en suis tout étonné.
Et pourquoi?

VALERE.

La raiſon en eſt aſſez facile.

DAMON.

Pas tant que vous croyez, car tout examiné
Je ne vois pas à quoi je puis vous être utile.

VALERE.

De quelle indignité ſoupçonnez-vous mon cœur ?

DAMON.

Je le croyais ſenſé, j'avais grand tort, je gage.

VALERE.

Quoi ! je ne montrerais une ſi vive ardeur ? ...

DAMON.

Que pour votre intérêt ; c'eſt ſe conduire en ſage.

VALERE.

Je ne méritais pas, Damon, un tel outrage ;
Ainſi donc près de vous, on ne peut être admis
Qu'autant qu'à vos deſſeins on devient néceſſaire.
Un ſentiment plus pur vous paraît populaire,
Et ce n'eſt que pour ſoi qu'on aime ſes amis.

DAMON.

C'eſt du moins, ce qu'on devrait faire ;
Et ce qu'on fait.

VALERE.

Comment ?

DAMON.

Qui, le trait eſt réel ;
L'agréable nous plaît ; mais qu'aime-t'on ? l'utile.
L'homme n'a qu'un but, qu'un mobile
C'eſt ſon intérêt perſonnel.

VALERE.

Ciel que me dites-vous ! & quelle ame inſenſée
De ce ſyſteme affreux ſoutient l'iniquité ?
Si j'oſais juſques-là haïr l'humanité,
Je rougirais de ma penſée.

DAMON.

Le Sage doit prôner la vérité ;

Puiſque

Puiſque nous y voilà, ſouffrez que je m'explique :
Qu'eſt-ce que l'Amitié, tout bien examiné ?
Un être vraiment fantaſtique,
Par l'indolence imaginé :
Un ſentiment Métaphiſique,
Le recours d'un eſprit borné
Qui fait l'aveu public, de ſa faibleſſe extrême,
Qui ne peut ſe ſuffire, & qui cherche un appui,
Qui voudrait trouver en autrui,
La force & la vertu qu'il n'a pas en ſoi-même.

VALERE.

Je ne puis le celer, je demeure étonné,
De voir avec quel art par la Philoſophie
Tout ce qui fait le charme de la vie
Eſt en ridicule tourné :
Non, Damon, l'amitié n'eſt point une manie,
N'eſt point un feu qui naît & meurt dans un moment ;
C'eſt le fruit du diſcernement ;
Ses liens enchanteurs ne ſont jamais des chaînes,
Sans flatter nos erreurs, elle ſert nos déſirs.
L'Amour ne rend heureux qu'après de longues peines
L'Amitié n'a que des plaiſirs.

DAMON.

Ce n'eſt pas ce que je vous nie,
J'approfondis la cauſe, & vous vantez l'effet,
Vous allez convenir...

VALERE.

Damon, changeons d'objet,
Puiſqu'il vous contredit, mon diſcours vous ennuie ;
Des gens dignes de foi, m'écrivent de Paris,
Que vos Dogmes nouveaux, votre Philoſophie,
Vous font un peuple d'ennemis ;
Que même on doit donner certaine Comédie...

DAMON.

Oui, nous ſçavons cela.

VALERE.

Craignez-vous le ſuccès ?

DAMON.

La Piece tombera, Monſieur, la choſe eſt claire.

VALERE.

Et pourquoi donc ?

DAMON,

Elle eſt de *l'Auteur de Zarès.* *

VALERE.

Je ne connoiſſais pas encor votre adverſaire,
Et pourquoi contre vous a-t'il fixé ſes traits,
Eſt-ce vraiment l'amour de la Patrie ?

DAMON.

Point du tout ; c'eſt la jalouſie,
S'il eut été par nous à nos travaux admis,
Sa bile, croyez-moi, ſe ſerait moins aigrie ;
Vous le veriez de nos plus chers amis.

VALERE.

Je le crois, volontiers.

DAMON.

Le deſſein qui l'occupe
N'eſt pas de critiquer, mais de nous outrager,
C'eſt ſa querelle à lui, qu'il s'amuſe à vanger,
Et le Public n'en ſera pas la dupe.
Dans ſes écrits lui-même il trace ſon Portrait ;
On voit que ſes pinceaux ſont conduits par l'envie ;
Ce n'eſt pas la Philoſophie ;
Mais les Philoſophes qu'il hait.

VALERE.

Mais s'il écrit toujours.

DAMON.

Mais ſe fera-t'il lire ?
Si parce qu'on a vû nous jugeons ſes talents,

* *Tragédie de M. Paliſſot, donnée en 1753 ; elle n'a eu que trois Repréſentations.*

Un ſeul mois verra naître & tomber ſon Empire,
Il pourra quelques jours ſervir aux agréments
De ces ſocietés que flatte la Satire.
Mais le grand nombre de ces gens
Qu'il amuſera, nous admire;
Nos écrits plus nombreux, plus ſolides, plus grands,
Ne ſont point des travaux qu'un bon mot peut détruire.
Non, on s'ennuira de médire,
Tous ſes efforts deviendront impuiſſants;
On n'aime pas toujours à rire,
Et l'on veut s'inſtruire en tous tems.
Au reſte je ſçaurai le ſuccès de l'ouvrage;
(*On entend un bruit de chant & de danſe*)
Et ce ſoir mon Valet... Mais pourquoi tout ce bruit,
Ces inſtruments, cet importun tapage?

VALERE.

Ce ſont les filles du village
Que Colette en ces lieux conduit;
Je me retire, adieu; cette entrevue
N'a pas beſoin de mes yeux pour témoins. (*Il ſort.*)

DAMON.

Je me ſerais fort bien paſſé de tous ſes ſoins,
La Muſique m'ennuie, & la Danſe me tue.

SCENE VII.

DAMON, COLETTE, *ſuivie des Filles & Garçons du Village qui chantent & danſent.*

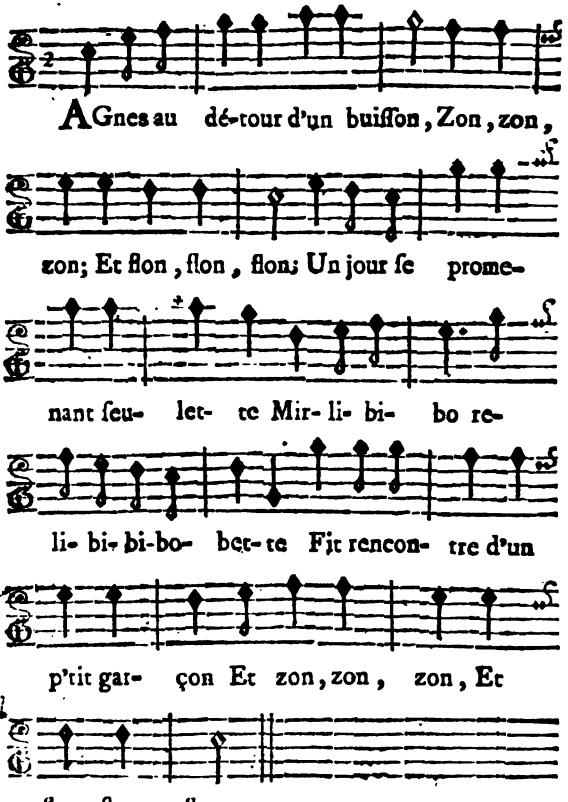
CHŒUR.

(*Damond prend un Livre & s'aſſied.*)

AMUSEZ-VOUS, gens du village,
Venez tous danſer aux chanſons;

Amuſons-nous ſous cette ombrage ;
Mais n'allons pas ſans les garçons.
(*On danſe.*)

RONDE, chantée par Colette.



(*Le Chœur reprend le refrain en danſant.*)

Qui faiſait joujou ſur l'herbette ;
Il reſſemblait à Cupidon.

Car il en avoit l'arbalête ;
Et les aîles d'un Papillon.

Dès qu'il apperçut la fillette ;
Il lui dit d'un p'tit air fripon :

D'un Amant il faut faire emplette ;
Car les maris n'ont qu'du ſoupçon ;

Mais l'Amant au jeu d'amourette,
S'y prend bien d'une autre façon.

Taiſez-vous, lui dit la pauvrette,
Vous n'êtes qu'un p'tit poliçon.

DAMON, *impatient, ſe leve.*

Ah ! parbleu, leur plaiſir enfin m'impatiente ;
Lorſque tous les beſoins ſe ſoulevent contre eux ;
Par ces chants, ces tranſports, cette gaieté bruiante,
Ne jurerait-on pas que ces gens ſont heureux ?

COLETTE.

Vous me paraiſſez en colere,
Vous vous ennuyez de nos jeux,
Je n'avais cherché qu'à vous plaire ;
Mais je les vais bientôt faire finir.

(*Le Ballet ſe retire.*)

DAMON.

Tant mieux,
La charmante Colette eſt & douce & naïve,
Son œil fripon trahit pourtant plus d'un déſir,
Et ſa légereté, cette gaieté ſi vive
N'effarouche pas le plaiſir.

COLETTE.

J'en ſuis fort aiſe moi ; car quoiqu'il m'en arrive,
J'éprouve à vous revoir un vrai contentement ;
Je ſçais bien que j'ai tort d'oſer vous en inſtruire ;
Mais je ſens bien auſſi qu'on tait malaiſément
Ce qu'on a du plaiſir à dire.

DAMON.

Eh ! pourquoi le cacher, ſi c'eſt la vérité ;
Quoi ! Colette, dans ce Village
Enſeigne-t-on la fauſſeté ?

COLETTE.

Non pas ; mais on apprend comme une fille ſage
Ne doit jamais laiſſer parler ſon cœur,
Il faut obéir à l'uſage.

DAMON.

Eh ! quoi, par tout je ne verrai qu'erreur ;
Colette, vous m'aimez ; pour prix de votre flâme
Je veux vous détromper de ces contes d'enfants,
De tous ces beaux ſermons que prêchent les Parents,
Qui prétendent former votre ame,
En vous brouillant avec vos ſens.
Croyez-moi, leurs diſcours, c'eſt ignorance pure,
Votre cœur parle, il faut écouter ſon deſir ;
Pour vous apprendre à juger du plaiſir,
Je veux vous ramener à l'état de nature.

COLETTE.

Oh ! je veux reſpecter mes parents, pour cela
Je ne vous croirai point, moi j'aime ma marreine,
Et tenez, je m'en vais ; car je ſerais en peine
Si quelqu'un lui diſait que je demeure, là
Tête à tête avec vous, c'eſt bleſſer la décence.

DAMON.

Ah ! que je plains votre innocence,
Vous avez donc ſur tout de la prévention ;
Mais la décence n'eſt qu'un être chimérique

Adopté par la politique,
La vertu même eſt de convention ;
Tel acte en ce pays fait gémir la Sageſſe,
Révolte ſi l'on veut toute la nation
Qui ſur les bords du Nil eſt une politeſſe,
Un devoir de Religion.
Lorſqu'il s'agit de paſſion,
Allez, ſe contenter n'eſt point une faibleſſe ;
Et le cœur a toujours raiſon.

COLETTE.

Mes parents ont pris ſoin de moi dès mon enfance ;
S'ils me font des ſermons, ce n'eſt que pour mon bien,
Ils ont par-deſſus moi l'âge & l'expérience,
Leur intérêt n'eſt autre que le mien,
Je leur dois du reſpect & de l'obéiſſance.

DAMON.

Vous dis-je qu'il faut rire au nez de ſes parents ?
On les peut écouter ſans croire à leurs chimeres ;
A votre âge on doit fuir ces préjugés vulgaires,
S'il ne fallait jamais ſermoner ſes enfants :
Ordonner les repas ou quereller les gens,
A quoi nous ſerviraient nos meres ?

COLETTE.

Tenez, contre la mienne on a tort de crier,
Je ſuis tout à la fois ſon amie & ſa fille ;
Demain elle nous doit tous les deux marier.

DAMON.

Et vous y conſentez ?

COLETTE.

J'aime trop ma famille
Pour oſer la contrarier.

DAMON.

Ah ! cela n'eſt pas fait.

COLETTE.

D'ailleurs du mariage
Mon cœur charmé, ſe fait à tout moment
Une ſi douce idée, une ſi belle image.

DAMON.

Vous changez bientôt de ſentiment.
Quoi ! vous pouvez vouloir des témoins, des Notaires,
Des ſignatures, des Contracts,
Ah ! que d'accablantes affaires !
Pour être heureux, faut-il tant d'embarras ?
Peut-on ſans être fou, jurer d'être fidele.
Lorſqu'il n'eſt pas en ſoi de tenir ſon ſerment ;
N'eſt-ce qu'en s'accablant d'une chaîne cruelle
Qu'on peut trouver quelque contentement ?
Dans les premiers jours de la terre
Si l'on n'avait ſuivi que cet arrangement ;
Le monde ſe ſerait peuplé bien lentement,
Encor ne le ſerait-il guere.

COLETTE.

Vous ne voulez donc pas m'épouſer.

DAMON.

Non vraiment.

COLETTE.

Vous m'inſultez.

DAMON.

Je veux vous priver d'une entrave,
Et pour le plaiſir d'un moment,
Je n'eus jamais deſſein moi, de me rendre eſclave.

COLETTE.

On m'a dit qu'autrefois vous penſiez autrement ;
Que nous unir était votre plus chere envie.

DAMON.

J'ai bien changé ! depuis que la Philoſophie
A de ſes vérités frappé mon jugement ;

Toute chaîne aujourd'hui me parait un tourment.

COLETTE.

Eh bien moi, ſi je puis me déclarer ſans feinte,
Tout ce qui vous déplait fait mes plus chers plaiſirs;
La ſeule liberté peut fixer vos deſirs :
Du mariage moi je chéris la contrainte.
Sa chaîne, ſes devoirs ſont pour moi pleins d'attraits;
Qu'il eſt doux d'obéir à l'objet que l'on aime !
Vivre avec ſon époux, ne le quitter jamais,
Prévenir avec ſoin ſes plus légers ſouhaits,
Répondre à ſon amour, par un amour extrême,
Ne trouver de félicité
Qu'autant qu'il eſt heureux lui-même.
Un tel bonheur, je crois, vaut bien la liberté.
Et ſoyez ſur d'ailleurs qu'une femme ſincere,
Par cette liberté ſe laiſſe peu charmer ;
Elle ſçait trop qu'il eſt bien dangereux de plaire
A ceux qu'on ne doit pas aimer.

DAMON.

Comment donc, vous traitez à fonds cette matiere :
Quand avec tant d'eſprit on défend une erreur,
Les yeux bientôt s'ouvrent à la lumiere.
Oui, croyez-m'en, il eſt une maniere
De contenter plutôt ſon cœur.
Sous les loix du plaiſir, ſans liens elle engage,
La nature l'approuve, & les premiers humains
Coulaient en paix les jours les plus ſereins
Sans connaître le mariage.

COLETTE.

Vous m'outragez, finiſſez ce langage,
Je ne dois plus jamais vous écouter ;
Je vous aurais aimé, je vais vous déteſter.
Vous voulez me tromper, me perdre, me ſéduire,
Dans mon cœur ingénu vous cherchez à détruire
Les ſentiments qu'on m'a fait adopter,
Et de mes chers Parents que je dois reſpecter,

Vous m'engagez à mépriſer l'empire
Dans le village entier, méchant je m'en vais dire
Les odieux conſeils que vous m'oſez dicter.

DAMON.

Mais, Colette, écoutez; pourquoi vous irriter?
[*A part.*]
On eſt bien malheureux d'être obligé de vivre
Avec des gens qu'un mot ſuffit pour révolter....
Haut]
De grace demeurez, où je ſçaurai vous ſuivre.

SCENE VIII.

DAMON, SIMONEAU, COLETTE.

SIMONEAU.

QUA'VEZ-VOUS, mes enfants, vous querellez tous deux.

COLETTE.

C'eſt Monſieur.

SIMONEAU.

Quoi! mon Fils.

DAMON.

Oui, c'eſt Mademoiſelle.

SIMONEAU.

Toi, Colette?

COLETTE.

Il m'inſulte.

SIMONEAU.

Il a tort.

DAMON.

Moi je veux
Vaincre ſes préjugés, réformer ſa cervelle.

SIMONEAU.

Il eut fallut dabord la diſpoſer.

COLETTE.

Ah! ſi je vous diſais à quel point il m'outrage.

SIMONEAU.

Comment diable il voudrait... Je te croyais plus ſage.

COLETTE.

Il me refuſe....

SIMONEAU.

Eh! quoi?

COLETTE.

De m'épouſer.

DAMON.

C'eſt-là le mot; voilà d'où provient ſa colere.

COLETTE.

Sans doute.

SIMONEAU.

Elle a raiſon.

DAMON.

Vous l'approuvez?

SIMONEAU.

Très-bien;
C'eſt mon avis, c'eſt celui de ta mere.

DAMON.

J'en ſuis fâché; mais ce n'eſt pas le mien.

COLETTE.

Vous l'entendez ce méchant.

SIMONEAU.

Là, Colette,
Ne pleure pas.

COLETTE.

Non, ſi j'ai du chagrin
Ce n'eſt pas que je le regrette,
Car je ne l'aime point, point du tout; mais enfin
Je ne ſuis après tout ni laide ni coquette,
D'autres qui le valaient ont recherché ma main;

Pour ſon refus, je ne fus jamais faite,
Et de ſa part le trait eſt bien vilain.

SIMONEAU.

Conſole-toi, tu vois quel chagrin l'a tranſporte;
Je te croyais moins dur, moi je n'y puis tenir
Cher bijou.... ma tendreſſe eſt pour elle ſi forte
Que je voudrais ma foi que ta mere fut morte
Pour pouvoir librement avec elle m'unir.
Damon, épouſe-là pour me faire plaiſir.

DAMON.

Je voudrais d'un grand cœur vous obliger, mon Pere;
Mais par malheur j'ai pris mon parti la-deſſus

COLETTE.

Grondez-le donc bien fort, Ah! ſi j'étais ſa mere.

SIMONEAU

Tu vois que ce parti tous deux nous déſeſpere,
Le Mariage enfin Damon...

DAMON.

C'eſt un abus:
Oui, qui déroge aux droits de la nature humaine
Ce que l'on ſçait doit-il être tant répeté;
Raiſonnons, l'homme eſt il né pour la liberté?

SIMONEAU.

Sans doute.

DAMON.

Eh bien, l'hymen n'eſt-t-il pas une chaîne?

SIMONEAU.

J'en conviendrai.

DAMON.

J'aurais un cortege d'enfant-
Dont les pleurs ou les jeux m'excederaient ſans ceſſe;
Il me faudroit dérober des moments
Aux ſpéculations qu'exige la ſageſſe
Pour cultiver leurs jeunes ans.

SIMONEAU.

ces enfans un jour ſerviraient la Patrie.

DAMON.

De ce grand mot vuide de ſens,
A tous propos, ma tête eſt étourdie.
Ma Patrie eſt aux lieux où je me trouve bien;
C'eſt du monde Ideal que je ſuis Citoyen;
A celui-ci l'intérêt ſeul me lie:
Et vous qui me preſſez, répondez, je vous prie;
Le chimérique honneur d'être utile à l'État
Vaut-il les agrements d'une paiſible vie,
Et les douceurs du célibat?

SIMONEAU.

Mais, non; c'eſt un parti que je ne ſçaurais ſuivre,
Je trouve que l'on gagne à ſervir ſon pays;
Qui n'eſt bon que pour ſoi n'eſt pas digne de vivre.
Le Proverbe le dit, & c'eſt bien mon avis,
Certaine providence, active, réguliere,
Sur les honnêtes-gens fixe toujours les yeux,
Quand on eſt bon mari, bon citoyen, bon pere
Je ne vois point qu'on ſoit bien malheureux,
Et dans le mariage on trouve...

DAMON.

Erreur extrême;
Dans le ſort d'un mari, je ne vois que tourments,
Quels chagrins n'a-t'il pas de ſa femme, s'il l'aime;
Chagrins d'autant plus vifs qu'il ſont plus offenſants,
Et vous le ſçavez par vous-même.

SIMONEAU.

Oh! tiens, ne touchons point, croi-moi, ces cordes-là,
S'il te plaît changeons de matiere;
Retire toi, Colette.

COLETTE.

Oui, je vais voir ſa mere,
Le traitre s'en repentira.
Allez, allez, laiſſez-moi faire,
Je ſçais tout mon crédit ſur l'eſprit de Valere
Et je vais voir s'il me refuſera.

SCENE IX.

DAMON, SIMONEAU.

DAMON.

SA colere eſt unique & tient de la folie.

SIMONEAU.

C'eſt une bonne enfant qui n'a pas comme toi
De diſpoſitions à la Philoſophie ;
Sa cervelle eſt encor bien faible.

DAMON.

Ah ! je le croi.

SIMONEAU.

Tu ne devines pas ce que j'ai fait pour toi ;
Tu vas voir arriver des ouvrages ſublimes,
Une collection de livres à mon choix,
Les Arrêts des Sénats, les guerres des grands Rois ;

DAMON.

Moi je parcourerais ces archives de crimes ?
Tenez, venons au fait, avez-vous, *Celſius* ?
Lucrece, *Spinoſa*, *Teliamed*, ou *Baile*
Le livre de *Baldus*, *Sextus Empiricus*,
Hobbés ?

SIMONEAU.

Je n'ai jamais connu cette ſequele.

DAMON.

Vous n'avez même pas les Lettres de *Craſſus* !
Allons vous n'avez rien.

SIMONEAU.

J'ai l'Hiſtoire, la Fable ;

DAMON.

Vous n'avez rien.

SIMONEAU.

Ecoute donc un peu.

DAMON.

Vous n'avez rien.

SIMONEAU.

Beaux-Arts, Politique, Morale.

DAMON.

Et tout cela vous dis-je eſt déteſtable,
Inepte, abſurde & digne enfin du feu.
Si vous voulez parler d'un Livre inimitable,
C'eſt le mien... Mais que vois-je... Ah c'eſt toi, Valentin!

SCENE X.

DAMON, SIMONEAU, VALENTIN.

DAMON.

TU reviens.

VALENTIN.

De Paris. Souffrez que je reſpire:
Je me meurs.

DAMON.

Je vais donc apprendre le Deſtin.

VALENTIN.

Oh! oui, Monſieur, j'ai bien des choſes à vous dire:
Ouf, ouf.

DAMON.

Satisfais vîte à mon empreſſement.

VALENTIN.

Oui, Monſieur ... la maiſon eſt bien, plus... j'examine...

DAMON.

Parle donc.

VALENTIN.

Je reviens à vous dans un moment.

DAMON.

Mais où diable vas-tu ?

VALENTIN.

Moi, je vais prudemment
Rendre visite à la cuisine.

DAMON.

Tu m'impatientes enfin.
Je vais.

SIMONEAU.

Contre un Valet tu te mets en colere.
Les hommes sont égaux selon toi.

DAMON.

Le faquin.
Viendras-tu ?

VALENTIN.

Mon récit éxige du myſtere.
Vous avez-là quelqu'un.

DAMON.

Eh ! parle ; c'eſt mon Pere.

VALENTIN.

Il eſt vrai que je puis vous le faire en Latin,
Monſieur ne l'entend pas.

DAMON.

Le chien me déſeſpere ;
Il faudra me porter à quelque extrémité.

VALENTIN.

C'en eſt fait, les rieurs ont changé de côté ;
Nous ſommes menacés de rudes cataſtrophes,
Et le parti le mieux accrédité,
N'eſt plus celui des Philoſophes.

DAMON.

La Piece a réuſſi ! qu'entens-je ! ah ! malheureux.

VALENTIN.

Si vous aviez pû voir quel bachanal affreux,
Tapage, les cris, les plaintes, les querelles,
On pouvait entrer ſans livrer un combat.
Avez-vous bien, Monſieur, que les Pieces nouvelles

Sont à préſent des affaires d'éclat,
Tandis que dans la rue à travers les bourades,
Des Caffés de Paris, les obſcurs citadins
S'entredonnaient poliment des gourmades,
Et bravement ſe faiſaient prendre aux crins.
De toutes nouveautés cette foule idolâtre,
Ces opulents oiſifs, qu'on appelle amateurs,
Eſcaladaient les Loges, le Théâtre;
Les femmes même oſaient partager leurs fureurs;
Compromettaient l'orgueil de leur toilette,
Et ſemblaient oublier en ces grandes rumeurs,
Que ſe laiſſer pouſſer ſans mourir de vapeurs,
C'eſt déroger à l'étiquete.

DAMON.

As-tu bientôt fini cette narration?
Pour des gens tel que nous, quelle confuſion.
La Piece a réuſſi.... Quoi? Malgré notre brigue...
Mais dis-moi donc comment.

VALENTIN.

Soyez moins courouce.

DAMON.

L'Intrigue, quelle eſt-elle?

VALENTIN.

Attendez, quoi? L'Intrigue,
Le nœud?

DAMON.

Oui, juſtement.

VALENTIN.

L'Auteur s'en eſt paſſé.

DAMON.

Comment, & l'intérêt?

VALENTIN.

Ah! c'eſt une autre affaire.
L'Auteur s'en eſt paſſé.

DAMON.

Mais tu te mocque.

VALENTIN.

Non.
Apparemment qu'il n'en avoit que faire ;
Cela dépend du goût.

DAMON.

Et l'Expoſition...?

VALENTIN.

L'Auteur s'en eſt paſſé ; c'eſt un homme bizarre.

DAMON.

Enfin le dénouement ?

VALENTIN.

Ah ! je tiens celui-la ?
Je vous jure qu'il eſt d'une eſpece aſſez rare.
Le dénouement ? Tenez, regardez, le voilà.
(Il ſe met à quatre pattes.)

DAMON.

Que diable fais-tu donc ; quelle indigne faillie ?

VALENTIN.

Je fais le Dénouement.

DAMON.

C'eſt cela ?

VALENTIN.

Juſtement.
Ce trait éxecuté par un Acteur charmant,
De tout Paris fait la folie.

DAMON.

Oh ! je n'y puis tenir, ce Drame je vous prie
Reſſemble-t-il à rien, montre-t'il quelque goût.

VALENTIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, cela reſſemble à tout ;
J'ai conſulté quelques têtes prudentes
Qui m'on dit qu'en effet rien n'eſt moins excellent,
Que c'eſt le plan de nos femmes ſçavantes,
Et la conduite du méchant.

DAMON.

Valentin, tu m'impatientes.

VALENTIN.

Je ſoutiens qu'on n'y voit aucune invention ;
Que l'Auteur montre trop ſa fureur de médire ;
Que tout s'y paſſe en converſation,
Point d'intérêt, pas la moindre action ;
Et cependant le total en fait rire.

DAMON, *pénétré.*

Nous ſommes donc bien détestés...
Le Public rougira de ces abſurdités.

VALENTIN.

Si je vous parlais vrai, Monſieur, ſur ces matieres,
Vous vous irriteriez ; je ſuis votre valet.
Je crois que ce n'eſt pas ſon ouvrage qui plaît ;
Mais c'eſt vous qui ne plaiſez guéres.
(*Il ſort.*)

DAMON.

Eh ! va-t'en, malheureux.

SIMONEAU.

Conſole-toi, mon fils.
Tout Paris reviendra de cette frenéſie ;
Pour moi je ſuis charmé de ta Philoſophie.
Comment donc, ſans état, ſans parents, ſans patrie,
On eſt heureux. Oh ! Ciel ! ma plus preſſante envie
Ce ſerait d'être à vos conſeils admis.

DAMON.

Ah ! vous y parviendrez, je vous le certifie ;
Vous avez la ferveur qu'il faut.

SIMONEAU.

Je t'en ſupplie.

DAMON.

Nos Sçavants vont venir, je vous préſenterai,
Mais quelqu'un ſort, je crois, ah ! c'eſt encor ma mere.

SCENE XI.

DAMON, SIMONEAU, MARTINE.

MARTINE.

OUI, oui, c'eſt moi; je viens répandre ma colere
Tout à mon aiſe, & puis je m'en irai.
Quoique vous en diſiez, ce ſoir je marirai.
Ma chere Colette à Valere;
Elle aura tout mon bien, vous vous mordrez les doigts
Monſieur le Philoſophe avec votre ſageſſe.

SIMONEAU.

Martine écoute-donc; c'eſt ton fils une fois;
Voudrais-tu le traiter avec tant de rudeſſe.

DAMON. (*à part.*)

Mon Dieu laiſſez-la faire. Ah! je m'y ſuis mal pris.

SIMONEAU.

Nous ſçavons bien qu'il a ſa rente viagere;
Mais perdrais-tu ſi-tôt tes ſentiments de mere?

MARTINE.

N'a-t'il pas perdu ceux d'un fils?
Vous qui le deffendez, vous traîte-t'il en pere?
Le Seigneur du village eſt outré contre lui
Par ſon entêtement, il perd ſon ſeul appui;
Ses propos même ont indigné Valere,
Colette pleure encore, à cette pauvre enfant,
Son cœur dur a plus fait de peine en un inſtant;
Qu'elle n'en aura de ſa vie.

DAMON

De grace épargnez-moi cette criaillerie,
Je dis ce que je penſe & ſi je vous déplais,
J'aurai bientôt quitté...

SIMONEAU.

Non, reſte je te prie.

DAMON.

Non, Monſieur.

SIMONEAU.

Si tu pars, avec toi, je m'en vais.

MARTINE.

Vous pourriez adopter juſques-là ſa manie ?

SIMONEAU.

Surement, & j'en fais mon plaiſir le plus doux ;
Mon cœur eſt tout rempli de la Philoſophie.
Quel plaiſir, je ſerai débaraſſé de vous ;
Je n'entendrai parler de femme ni de fille.
Ni de Parents, ni de famille.

MARTINE.

Allez, vous raiſonnez comme le Roi des Foux.

SIMONEAU.

Je veux m'aſſocier à ces eſprits ſublimes,
Qui feront taire un jour tous les mauvais propos.

DAMON.

Et que peut-on enfin nous reprocher pour crimes ;
Si ce n'eſt de penſer autrement que les ſots.

MARTINE.

J'étouffe de chagrin autant que de colere ;
Ingrat, après m'avoir montré ton mauvais cœur,
Il ne te manquait plus pour combler ma douleur ;
Que de faire tourner la cervelle à ton pere.

SCENE XII.

DAMON, SIMONEAU, PLUSIEURS PHILOSOPHES.

DAMON.

AH! je vois nos Sçavants; venez, Meſſieurs, venez.

PREMIER PHILOSOPHE.

Bon jour mon cher Damon. Tu ſçais notre aventure.

DAMON.

Mais vous men paraiſſez beaucoup trop conſternés;
Nous réparerons cette injure.

SIMONEAU.

Oui, Meſſieurs.

DAMON.

Approchez. Pour vous en conſoler
Je vous préſente ici ce nouveau Proſélite.

SECOND PHILOSOPHE.

C'eſt Monſieur.

DAMON.

Oui, c'eſt lui.

PREMIER PHILOSOPHE.

Pour ſentir ſon mérite;
Il ſuffit ſeulement de l'entendre parler.

SECOND PHILOSOPHE.

Damon nous le préſente; on connaît ſes lumieres.

DAMON.

C'eſt mon Pere.

PREMIER PHILOSOPHE.

Ce mot décide ſes talents.

SECOND PHILOSOPHE.

Il a droit de prétendre aux ſuccès les plus grands.

PREMIER PHILOSOPHE.

Monſieur, a-t-il traité quelques graves matieres.

SIMONEAU.

Meſſieurs, je ſuis novice, & ma ſeule ferveur...

DAMON.

Non, ſon eſprit encor n'a pas franchi ſes bornes.

SIMONEAU.

J'ai compoſé jadis.

SECOND PHILOSOPHE.

Ouvrez-nous votre cœur.

SIMONEAU.

J'ai fait certain diſcours ſur les Bêtes à Cornes.

PREMIER PHILOSOPHE.

Cela doit être beau.

SECOND PHILOSOPHE.

Magnifique.

DAMON.

Saillant.

SIMONEAU.

Meſſieurs...

PREMIER PHILOSOPHE.

Moi, je voudrais un début plus brillant.
Auriez-vous compoſé quelqu'Eſſai Dinamique,
Quelque petit Traité Méthaphiſique.

DAMON.

Meſſieurs, ne jugeons point ſur un commencement.
Il eſt plein de reſpect pour la Philoſophie.

SECOND PHILOSOPHE.

Cela ſeul nous ſuffit.

PREMIER PHILOSOPHE.

On peut dès ce moment
A nos plus hauts ſecrets élever ſon génie.

SECOND PHILOSOPHE.

Vous ſçavez que d'abord on prête le ſerment.

SIMONEAU.

Je jurerai, s'il le faut, ſur ma vie.

DAMON.

Commençons la cérémonie.

(*Les Philoſophes s'aſſoyent en cercle après s'être fait de grandes révérences. Simoneau ſe met au milieu ſur un ſiege plus bas : les Philoſophes lui font prêter ſerment ſur un* in-folio, *en obſervant de ſe ſaluer très-reſpectueuſement à chaque ſerment.*)

DAMON *chante alternativement avec un Philoſophe.*

PREMIER COUPLET.

Jurez-vous de croire qu'un Sçavant
Doit mépriſer les ſots uſages ;
Contrarier tout ſentiment,
Et n'admirer que ſes ouvrages.

SIMONEAU.

J'en fais ſerment. (*bis.*)

II.

Jurez de toujours outrager
Les talents de votre patrie,
De ne voir que chez l'Etranger
Et des vertus & du génie.

SIMONEAU.

J'en fais ſerment.

III.

Jurez d'affecter pour les Grands
Une indifference parfaite ;
Mais de ſçavoir aux bons moments
Leur faire en ſecret la courbette.

SIMONEAU.

J'en fais ſerment.

IV.

Jurez que ſur nos ſentiments
Vous reglerez votre conduite ;

Nayez

N'ayez ni Pays ni Parens,
Vivez en vrai cosmopolite.

SIMONEAU.

J'en fais serment.

V.

Jurez de haïr fortement
Tout talent qui veut trop paraître;
Mais de chérir bien tendrement
Les Grands Hommes qui pourront naître.

SIMONEAU.

J'en fait serment.

V. I.

Jurez d'écrire obscurement,
D'être abstrait, diffus, amphatique;
Étonnez le peuple ignorant
Par l'orgueil d'un ton prophétique.

SIMONEAU.

J'en fais serment.

SCENE XIII. *& derniere.*

Les Acteurs précédents sont interrompus par MARTINE, COLETTE, VALERE *& tout le Village qui les suit en chantant & dansant.*

CHŒUR.

ALLONS gai, réjouissons-nous;
Unissons Valere & Colette;
Que de cette union parfaite
Naissent les plaisirs les plus doux.

DAMON.

Comment, nous interrompre?

VALERE.

Excuſez notre audace
Notre deſſein, Meſſieurs, eſt de nous divertir.
Dans ce qui fait notre plaiſir,
Il n'eſt rien qui vous ſatisfaſſe.

MARTINE.

Moi ; je tranche le mot ; il faut quitter la place,
Je ſuis dans ma maiſon, je viens vous en bannir.

VALERE.

Vous dédaignez les coutûmes, l'uſage.
Le ſeul nom de lien révolte vos eſprits.

COLETTE.

Nous autres, nous aimons beaucoup le mariage.

VALERE.

Pour moi, j'ai le malheur de croire aux vrais amis.

PREMIER PHILOSOPHE.

Mais, écoutez.

MARTINE.

Treve de verbiage.
Nous ne voulons de vous ni de vos beaux avis.

COLETTE.

Vous avez rendu fou le Bailli du village,
Et nous craignons quelque choſe de pis.

DAMON, *à ſon Pere.*

Ah ! ſortons de ces lieux. Serez-vous du voyage ?

SIMONEAU.

Oui, ſans doute, les fuir n'eſt-ce pas triompher ?
A vos conſeils j'abandonne mon ame,
Je quitte mon état, ma maiſon & ma femme,
Mais ſans regret. Adieu je vais Philoſopher.

(Il ſort avec les Philoſophes.)

COLETTE.

Vous ne l'arrêtez point ?

MARTINE.

Et que pourrais-je y faire ;
Laiſſons-le à ſon erreur donner quelques inſtants,

Il s'en répentira lui-même.

VALERE.

Oui, je l'eſpere ;
Il a le cœur trop bon pour les ſuivre longtems.

MARTINE.

Vous, Colette, épouſez Valere ;
Aimez-vous.

VALERE.

Elle ſçait combien elle m'eſt chere.

COLETTE.

Moi, quand vous parlez, j'obéis.
Ah ! que je vais haïr les grands Eſprits !
S'ils diſent tous qu'il faut ne pas croire ſa mere ;
Fuir ſes ſuperieurs, négliger ſes parents,
Eſt-ce ainſi qu'a Paris penſent tous les Sçavants ?
Ah ! j'aime mieux ici vivre ſous la chaumiere,
Y reſpecter, ce qu'il faut qu'on révere,
Et m'en tenir au vieux bon ſens.

Fin de la Comédie.

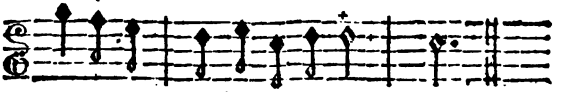
DIVERTISSEMENT.

Air *chanté par* VALERE.

Que la conſtance & l'allegreſſe
Soient l'ornement de nos beaux jours ;
Du plaiſir, l'aîle enchantereſſe
Ranimera le feu de nos amours ;
Nous ménagerons ſon yvreſſe,
Colette en nous voyant toujours,
Nous nous déſirerons ſans ceſſe.

Air *chanté par* COLETTE.

Oui, tu regnes ſur mon cœur,
Rien n'eteindra mon ardeur ;



II.

Pour chaque âge il eſt une erreur,
Tous les jeux ſéduiſent l'enfance ;
Les paſſions troublent le cœur,
Longtemps après l'adoleſcence.
Quand l'homme cede au poids des ans ;
Il ſe déplaît, languit, murmure ;
Il ſerait heureux en tout tems
S'il ne ſuivait que la Nature.

III.

A Paris, l'eſprit, la raiſon,
La beauté, tout n'eſt qu'artifice ;
L'amour n'eſt qu'une trahiſon ;
Le ſentiment n'eſt qu'un caprice.
Au Village l'on plaît ſans fard,
Et le cœur y fuit l'impoſture ;
Un Amant n'y connoît point l'art ;
Mais il ſéduit par la Nature.

IV.

Le Philoſophe n'aplaudit
Qu'aux écarts d'un ſtile emphatique ;
Le Poëte court après l'eſprit,
L'Orateur après la critique.
Pour vous aſſurer des lecteurs,
Il eſt une route plus ſûre ;
Croyez-moi Meſſieurs les Auteurs,
Tenez vous-en à la Nature.

V.

A la ville où tout n'eſt qu'erreur,
Un faux Savant par ſon ſyſtème
Veut faire trouver un bonheur
Qu'il n'a jamais ſenti lui-même ;
Pour nous, ſans nuls raffinements
Notre morale eſt ſimple & pure.
Nous vivons heureux & contents ;
C'eſt que nous ſuivons la Nature.

VI.

L'on ne veut plus que plaire aux yeux
A préſent dans la Tragédie ;
A l'Opera le merveilleux
Va ſouvent juſqu'à la folie.
Ici nous ne cherchons jamais
Que la plus naive peinture.
Votre bonté fait nos ſuccès,
Et notre guide eſt la Nature.

La Muſique des Ariettes ainſi que du Vaudeville eſt de M. Deſbroſſes.

FIN.

APPROBATION.

Lû & approuvé ce deux Septembre 1760.
CRÉBILLON.

Vû l'Approbation. Permis d'imprimer, à la charge d'enregiſtrement à la Chambre Syndicale, ce 3 Septembre, 1760. DE SARTINE.

Regiſtré la préſente Permiſſion ſur le Regiſtre des Permiſſions de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 4071, conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 5 Sept. 1760. G. SAUGRIN, Syndic.

LA PETITE IPHIGÉNIE, PARODIE D'IPHIGÉNIE *EN TAURIDE.*

Favart, Charles Simon

LA PETITE IPHIGÉNIE, PARODIE D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, en Juillet 1757.

Le prix est de 24 sols.

A PARIS,

Chez la Veuve DELORMEL, & Fils, Imprimeur-Libraire de l'Académie Royale de Musique, rue du Foin, à l'Image Ste. Genevieve.

M. DCC. LVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ACTEURS.

IPHIGÉNIE,	Mde. Favart.
ISMENIE,	Mlle. Suzette.
EUMENIE,	Mlle Aſtrodi.
ORESTE,	M. Rochard.
PILADÉ,	M. Deheſſe.
THOAS,	M. Chanville.
UN ESCLAVE,	M. Sticotti.
ARBAS,	M. Deſbroſſes.
PRÊTRESSES.	

La Scene ſe paſſe dans le Temple de Diane.

LA PETITE IPHIGÉNIE, PARODIE D'IPHIGÉNIE *EN TAURIDE.*

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, *ſeule.*

UN ſonge cauſe en moi de ſiniſtres penſées,
Je n'ai rêvé la nuit que de glaces caſſées ;
Ce terrible accident, qui m'afflige beaucoup,
Me menace aujourd'hui de quelque mauvais coup.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

IPHIGÉNIE.

Est-ce toi que je vois! ô ma chere Iſmenie!
Viens-tu pour conſoler la triſte Iphigénie.

ISMENIE.

Ce jour pour vous, Madame, eſt un jour ſolemnel,
Le Roi vient de trouver un malheureux mortel,
Sans mouvement, ſans force, étendu ſur le ſable,
Thoas prend de ſes jours un ſoin inconcevable
Il cherche à ranimer cet homme languiſſant,
Par les bonnes façons d'un cœur reconnoiſſant,
Pour le mettre en état qu'on lui coupe la gorge.

IPHIGÉNIE.

Jouet infortuné des terreurs qu'il ſe forge,
Il ne cherche qu'à voir couler le ſang humain,
Et moi je ſuis contrainte à lui prêter ma main.

ISMENIE.

Il falloit ſuppoſer dans l'emploi qu'on vous donne,
Que vous n'aviez encor ſacrifié perſonne.
Peut-on être touché du ſort d'une beauté.
Qui plonge dans les cœurs ſon bras enſanglanté?

On auroit pû ſauver cette image effrayante,
Vous en auriez été bien plus intéreſſante.

IPHIGÉNIE.

Diane, devois-tu me tranſporter ainſi,
Pous me faire jouer un pareil rôle ici !
Je n'ai pas un cœur fait pour dépeupler le monde.
Un ſonge met le comble à ma douleur profonde.

ISMENIE.

Mettez-le donc en chant ſi vous le racontez ;
Vos rêves ſont plus beaux lorſque vous les chantez.

IPHIGÉNIE.

Tu ſçauras le dernier en liſant les menſonges
Dans le Dictionaire à l'uſage des ſonges.
Eclairs, mugiſſemens, ſpectres, pâles flambeaux,
Gémiſſemens, terreur, lieux funebres, tombeaux.
Horreur, bruit ſouterrein, la terre qui s'entr'ouvre.
Un fantôme ſortant de l'enfer qu'on découvre,
Abîme, accens plaintifs, poignards, flambeaux ſanglans,
Ombre, crime, remords, effroi, genoux tremblans,
Autel, temple, cyprès, coupable encens, idole,
Ou pere, ou mere, ou ſœur, ou frere qu'on immole ;
Voilà quel eſt mon ſonge, & tu reconnois-là,
L'hiſtoire de tous ceux que l'on a faits déja.

SCENE III.

EUMENE, IPHIGÉNIE, ISMENIE, THOAS.

EUMENE.

MAdame, dans ces lieux le Tyran va paroître.
Il ſent une frayeur dont il n'eſt pas le maître,
N'eſt pas hardi qui veut; le croiriez-vous? Il craint
Cet étranger mourant qui ne doit qu'être plaint,
Et vient comme un devoir preſſer le ſacrifice.

IPHIGÉNIE.

Grands Dieux! ſi cette loi vous ſemble une injuſtice,
Faites-moi triompher du farouche Thoas;
Que ce tyran ſenſible à mes foibles appas
Ne faſſe plus du meurtre un auguſte myſtère
Et puiſſe en me voyant deſirer le contraire.
Inſpirez-moi ces tours & ces mots careſſans
Qui ſéduiſent l'eſprit & captivent les ſens,
Repandéz dans mes yeux cette mélancolie
Qui ne bleſſe les cœurs que pour donner la vie,
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne ſervent déſormais qu'au bonheur des humains.

ISMENIE.

Thoas vient, vous pourrez parler des Dieux enſemble.

SCENE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

THOAS.

SI je viens vous trouver, c'eſt parce que je tremble, Madame,

IPHIGÉNIE.

C'eſt un mal où vous êtes ſujet.

THOAS.

Ou dormant ou veillant quelque ſiniſtre objet,
A mon cœur effrayé vient donner des ſecouſſes;
Je crois à chaque inſtant voir l'enfer à mes trouſſes;
J'entends que dans ma cave on roule des tonneaux;
Lorſque je ſuis couché, l'on tire mes rideaux;
Des fantômes hideux croyant faire merveilles;
Viennent dès que je dors, me crier aux oreilles.
Vous qui ſçavez parler à tout ce monde-là,
Il faut abſolument faire ceſſer cela.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, ces eſprits ſont les mortels qu'on immole.

THOAS.

Qu'ils ſe plaignent plus bas, leur concert me déſole;
Mais il faut immoler le nouvel Etranger.

IPHIGÉNIE.

D'un ſi funeſte emploi daignez me dégager.

THOAS.

Je me connois, Madame, en phyſionomie,
Ce n'eſt qu'un garnement, de fort mauvaiſe vie;
Cet homme-là m'effraye, & mon cœur allarmé
Se glace en le voyant.

IPHIGÉNIE.

Il eſt donc bien armé?

THOAS.

Non, il eſt garotté, mais il n'aime qu'à mordre,
On voit dans ſes diſcours un eſprit en déſordre,
Je le crois querelleur, il fait à tous momens
Aux hommes comme aux Dieux de vilains complimens.
J'ai remarqué ſur-tout qu'au fort de ſa colere,
Bien ſouvent il s'écrie: Hélas! ma chere mere!
On dit que des démons, ſans ceſſe autour de lui
L'entourent de ſerpens pour le rendre poli.
J'ai cru, pour diſſiper ſa noire extravagance,
Devoir lui demander ſon nom & ſa naiſſance;
Il garde le ſecret.

IPHIGÉNIE.

Je penſe qu'il fait bien:
Pour le faire mourir ſon nom ne ſert à rien.
Eſt-il jeune?

THOAS.

Oui vraiment.

IPHIGÉNIE.

Sa mort me déſeſpere.
O ciel ! eſt-ce donc là ce que j'en devrois faire ;

THOAS.

Ah ! je me laſſe enfin d'être tant combattu ,
Adorer & frapper , voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Par ces Vers convainquans vous m'avez décidée
Oui , par la cruauté ma piété guidée ,
Va trouver déſormais ce ſacrifice beau ,
Et l'on va ſur l'autel apporter le couteau.

THOAS.

Un changement ſi prompt marque peu de ſcrupule.

IPIGÉNIE.

Pouvez-vous à ma voix ne pas être crédule ?

THOAS.

Je ſuis né défiant , cependant vous verrez
Si j'empêcherai rien de ce que vous ferez.
Vous pourrez me tromper ſans avoir de l'adreſſe ,
Je ne reparoîtrai que pour finir la Pièce.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

ISMENIE.

Vous avez carte blanche, il faut en profiter.

IPHIGÉNIE.

Je ne sais pas d'où vient il se fait détester,
Ce Tiran est au fond une bonne personne ;
Lorsqu'il fait le méchant, c'est un air qu'il se donne.

EUMENE.

Mais vous avez promis d'exercer votre emploi.
Et vous allez enfin agir de bonne foi,
Dans votre ministere il faut de la droiture.

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon cœur suit toujours la voix de la nature.

ISMENIE.

Moi, c'est ce que je fais, c'est ma Divinité.
Ses Loix furent toujours les Dieux de la Beauté.

IPHIGÉNIE.

J'entends quelqu'un hurler, Prêtresse de Diane,
Je dois avec prudence éviter tout profane ;
Les hommes sont pour nous des dangers trop certains,
Je reviendrons pourtant leur délier les mains.

SCÈNE VI.

ORESTE *seul.*

JE deviens furieux ! deſtin, quand je te nomme,
Tu ne fais qu'un coquin ſouvent d'un honnête homme.
Mon exemple en fournit une affreuſe leçon :
Je ſuis un miſérable, & ſuis né bon garçon,
Je ſuis doux & ſouvent je me mets en colère ;
J'adore mes parens, & j'ai tué ma mère,
Je cours les champs, portant en mon cœur le remord,
Et je rencontre un chien enragé qui me mord,
Je le deviens moi-même, & répands l'épouvante ;
Pilade, d'une humeur ſenſible & prévenante,
Veut bien m'aimer malgré ce petit défaut-là ;
Mais le deſtin maudit n'approuve pas cela.
Par l'ordre d'Apollon je viens ſur ce rivage,
Je cours toutes les mers pour avoir une image,
Et je perds mon ami d'abord en arrivant.
Mon infortune, ô Ciel ! t'amuſe trop ſouvent ;
Mais ces carreaux ſont teints & cette colonade !
Je me connois au ſang, c'eſt celui de Pilade ;
Les Dieux ſans doute ont cru qu'avec de l'amitié ;
Le malheur ne pouvoit m'accabler qu'à moitié.

SCENE VII.

PILADE, ORESTE.

PILADE.

REtrouve ton ami.

ORESTE.

Je ne t'attendois guères.

PILADE.

Ton étoile & les Dieux m'ont taillé des croupières,
Je ſuis tombé dans l'eau, cela me porte au cœur,
L'amitié s'affadit avec cette liqueur.

ORESTE.

Je te revois Pilade, & ma joye eſt ſi tendre,
Qu'à l'inſtant mon accès de rage va me prendre.

PILADE.

Sauve qui peut.

ORESTE.

Je vois tout l'enfer ſous mes pas.

PILADE.

La belle vue !

ORESTE.

O Ciel ! je ſens entre mes bras,

Un ſerpent vénimeux qui me pique & me glace.
Quelle femme, Grands Dieux, me fait donc la grimace !

PILADE.

Tu lui rends bien.

ORESTE.

Un ſpectre eſt là pour l'appuyer,
C'eſt Egiſte, oui c'eſt lui qui lui ſert d'Ecuyer ;
Mais quel objet hideux m'embarraſſe & m'arrête !
Il gémit. . . Ah qu'il a de cornes à la tête !
Que vois-je ! c'eſt mon pere !

PILADE.

Il n'eſt donc pas changé ?

ORESTE.

Dans quel nouveau revers me trouvai-je plongé!
O déſeſpoir ! Je ſuis accablé par Pilade,
Il me ſuit.

PILADE.

Au contraire, & je ſuis camarade.

ORESTE.

Je n'avois qu'un ami, qu'un ſeul, je l'ai perdu.

PILADE.

Je ſuis ici.

ORESTE.

Viens donc.

PILADE.

Je crains d'être mordu.

ORESTE.

Ainſi tout l'Univers craint & fuit ma préſence.
Ma fureur s'en accroît.

PILADE.

La Prêtreſſe s'avance;
Ceſſez d'être en colere, on vient vous égorger.

ORESTE.

Tu m'avertis à tems, & je vais m'arranger.

SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PILADE, PRETRESSES.

IPHIGÉNIE.

Votre ſang va bientôt couler pour la Déeſſe,
Je viens vous immoler ; mais avec politeſſe.
Ici les étrangers dans mes mains ſont remis,
Et c'eſt moi qui leur fais les honneurs du pays.
Prêtreſſes, à l'inſtant je veux qu'on les déchaîne,
Je dois agir ainſi pour que rien ne les gêne.

PILADE.

J'ai de l'eſprit, Madame, & je vous entens bien.

IPHIGÉNIE.

Nous pouvons à préſent commencer l'entretien :
Votre ſort m'intéreſſe, & je ſuis affligée
De vous faire mourir ; mais j'y ſuis obligée.
Mon cœur eſt la victime, & mon bras l'inſtrument.

PILADE.

Hom ! cet inſtrument là ne me plaît nullement.

IPHIGÉNIE.

Laiſſez-moi donc parler à votre camarade,
Il eſt triſte.

PILADE.

Il a tort.

IPHIGÉNIE.

Qu'a-t-il ?

PILADE.

Il eſt . . . malade.
D'eſprit.

IPHIGÉNIE *à Oreſte.*

Puis-je ſçavoir ? . . .

PILADE.

Vous ſçaurez qu'aujourd'hui. . .

IPHIGÉNIE.

Vous avez la fureur de répondre pour lui ;
C'eſt lui que j'interroge.

ORESTE.

Eh maugrebleu, Madame,
Tuez-nous ſans rien dire.

IPHIGÉNIE.

Il a glacé mon ame.
Cet enfant-là paroît aſſez mal élevé.
A ce pauvre garçon qu'eſt-il donc arrivé ?

PILADE.

Madame, s'il n'a pas la réplique gentille,
C'eſt qu'il a maintenant des chagrins de famille.

Tous le monde n'eſt pas en place comme vous.

IPHIGÉNIE.

Oui, j'exerce un emploi bien amuſant, bien doux.

ORESTE.

Vous nous faites languir, quel ſujet vous arrête ?

IPHIGÉNIE.

Cela viendra, Seigneur. Mais ſoyez plus honnête ;
Vous êtes tous deux Grecs, ſi j'en crois vos habits ?

PILADE.

Oui.

IPHIGÉNIE.

Venez m'embraſſer, c'eſt auſſi mon pays.

PILADE.

Ah ! quel plaiſir !

IPHIGÉNIE.

Allons, contez-moi des hiſtoires.
Agamemnon jouit du fruit de ſes Victoires.

ORESTE.

Il ne vit plus.

IPHIGÉNIE.

De quoi le pauvre homme eſt-il mort ?

ORESTE.

Il ſe portoit fort-bien.

IPHIGÉNIE.

Ah ! vous m'étonnez fort.

ORESTE.

Un cruel aſſaſſin. . . . .

IPHIGÉNIE.

Quelle main ſanguinaire
A fait ce mauvais coup ?

ORESTE.

Son Épouſe adultere.

PILADE.

On peut lorſqu'on eſt belle avoir quelques amans ;
Mais tuer les maris, ils ſont ſi bonnes gens.

IPHIGÉNIE.

Ciel, Clitemneſtre ! Oreſte a-t-il bien pris la choſe ?

PILADE.

Vous deviez ſur ce nom avoir la bouche cloſe.

IPHIGÉNIE.

On voyoit dans ſon air étant encor enfant,
Qu'un jour il pourroit être un fort mauvais plaiſant.

ORESTE.

Il eſt l'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Eh qu'a-t-il donc pû faire ?

PILADE.

Madame, il en agit fort mal avec sa mere.

IPHIGÉNIE.

Fi, ce garçon doit faire une mauvaise fin.
Que cherche-t-il ?

ORESTE.

La mort qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, *à part.*

O ciel ! qu'entends-je ! Oreste est privé de la vie ;
Mon unique ressource, hélas ! m'est donc ravie ?
Remettons-nous : il faut reprendre mon discours :
haut.
Electre, que fait-elle ?

ORESTE.

Elle pleure toujours.

PILADE.

Cela compose au moins une aimable famille,
Bien gaie.

IPHIGÉNIE, *à part à une Prêtresse.*

O desespoir ! approchez-vous, ma fille ?
Menez ces Etrangers dans l'endroit préparé
Où celui qu'on immole est toujours bien paré.

PILADE.

En voyant ces soins-là ma tristesse est complette,
Je vais faire aujourd'hui ma derniere toilette.

SCÈNE IX.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

O Ciel ! Oreſte eſt mort !

ISMENIE.

Ce n'étoit qu'un vaurien.

IPHIGÉNIE.

Il ſeroit devenu peut-être homme de bien.
Hélas ! en ce moment que mon malheur te touche ;
Mais, as tu remarqué ce grec dur & farouche ?
Pour cet infortuné qui brave le trépas,
J'éprouve un ſentiment que je ne connois pas :
Quoiqu'il ait l'air d'un fou, cet homme ſçait me plaire.

ISMÉNIE.

Il me paroît avoir un joli caractère.

IPHIGÉNIE.

Sauvons celui que j'aime.

ISMENIE.

On peut le hazarder.

IPHIGENIE.

Mais enfin l'autre eſt homme.

ISMENIE.

Il faut donc le garder.

IPHIGÉNIE.

Non, qu'ils partent tous deux ; mais il faut du myſtere.

ISMENIE.

Pour bien mener cela, fiez-vous à mon pere
Mon pere roturier, ſans rang, ſans dignité,
Les enveloppera dans ſon obſcurité.

IPHIGÉNIE.

Ton pere eſt ennuyeux, je crains qu'il ne paroiſſe.

ISMENIE.

On ne le verra pas, j'en parlerai ſans ceſſe,
Et cependant jamais on ne ſçaura ſon nom.

IPHIGÉNIE.

Va donc trouver Thoas, & dis lui pour raiſon
Que ces deux Etrangers ont l'ame trop profane
Pour avoir l'honneur d'être immolés à Diane,
Et que je juge avant de les ſacrifier,
Qu'il faut avoir grand ſoin de les purifier.

EUMENE.

C'eſt une menterie.

IPHIGÉNIE.

Oui ; mais c'eſt une adreſſe,
Un privilége acquis qu'approuve la ſageſſe,
Et ce motif m'excuſe en cette extrêmité :
Qui ſert les malheureux ſert la Divinité.

SCENE X.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE.

PILADE.

Suivant de ces climats les funeſtes maximes,
Vous aviez commandé qu'on parât les victimes,
Et nous reparoiſſons ainſi que nous étions,
Libres de nous ſauver, ſi nous le ſouhaitions.

IPHIGÉNIE.

Venez à cet autel de meurtre & de vengeance,
Venez y concevoir un rayon d'eſpérance.
Mes bienfaiſantes mains épargnant votre ſang,
Ne vous plongeront pas un couteau dans le flanc.
Vous irez tous les deux revoir votre Patrie.

PILADE.

Madame, en vérité, vous êtes bien polie.

SCÈNE XI.

ISMENIE, *Acteurs précédens.*

ISMENIE.

MAdame je voudrois vous parler en ſecret.

IPHIGÉNIE.

Eloignez-vous.

Oreſte & Pilade ſe retirent au fond du Théâtre.

ISMENIE.

Je viens vous dire avec regret
Qu'à les ſauver tous deux il ne faut pas prétendre.
Thoas aime le ſang, il veut en voir repandre;
Il faut que de ces Grecs l'un périſſe en effet;
Mais ſi vous m'en croyez, délivrez le mieux fait.

IPHIGÉNIE *à Oreſte & à Pilade.*

Rapprochez-vous. Les Dieux ont fait tourner la chance,
Ils ſe ſont irrités de ma condeſcendance.
Un de vous deux mourra, le choix m'en eſt remis,
à Oreſte.
Et pour être ſauvé, c'eſt vous que je choiſis.

PILADE.

Miſericorde! ô meurtre!

IPHIGÉNIE, *à Pilade.*

Ah ! je vois votre joie,
Je vous laiſſe un inſtant, pour quelle ſe déploie.
Ma main avec douceur remplira mon devoir.
à Oreſte.
Vous, vous regagnerez votre pays ce ſoir,
Je vous en ſuis garant ; mais daignez me permettre.
D'aller écrire avant un petit mot de lettre.
Vous ſerez bien exact à la remettre, au moins.
à Pilade.
Enſuite, mon enfant, vous aurez tous mes ſoins.
Elle ſort.

SCÈNE XII.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

Ainſi, nous voilà donc aux petits ſoins enſemble.

ORESTE.

M'aimes-tu ?

PILADE.

Quand tu dis que tu m'aimes, je tremble,
La Prêtreſſe au contraire, au lieu de menacer,
En m'annonçant la mort, ſemble me careſſer.

ORESTE.

Parle donc, je te trouve un plaiſant perſonnage
De prétendre mourir.

PILADE.

Ce n'eſt pas mon uſage.

ORESTE.

Je t'ai toujours connu pour un ambitieux.
Eſt-ce ma faute à moi ? va, ne t'en prends qu'aux Dieux.
Pourquoi m'envierois-tu ma petite fortune.

ORESTE.

La vie eſt un fardeau dont le poids m'importune ;

Je demande la mort, c'eſt à moi qu'on la doit
Et tu veux aujourd'hui me faire un paſſe-droit.

PILADE.

A l'honneur qu'on me fait, ami, je ſuis ſenſible;
Mais je t'aime & voudrois, s'il étoit bien poſſible,
Tout-à-l'heure te voir à l'Autel attaché:
Va, je te cederois ma place à bon marché.

ORESTE.

Tu m'aimes! ah! j'en prends tous les Dieux pour arbitres;
Tu veux être immolé, parle, quels ſont tes titres?
As-tu dix fois par jour le tranſport au cerveau?
Tout l'univers pour toi devient-il un tombeau?
Des Spectres viennent-ils te tenir compagnie?
As-tu jamais roſſé perſonne dans ta vie?
Es-tu né comme Oreſte, inſenſé, forcené,
Et vois-tu ſur tes pas tout l'Enfer déchaîné.

PILADE.

On ne peut pas avoir tous les biens en ce monde.

ORESTE.

Eh, dis-moi donc ſur quoi ta vanité ſe fonde.

PILADE.

Pour me laiſſer mourir, j'embraſſe tes genoux.

ORESTE.

Et je me jette au tien pour un bonheur si doux.

PILADE.

Non, je ne le veux point.

ORESTE.

Un refus de la sorte
Agite tous mes sens, le courroux me transporte
Je m'en vais t'assommer.

PILADE.

Oh! ne badinons point,
Tu traites l'amitié toujours à coups de poing.

ORESTE.

Je veux aimer ainsi. Je vais à la Prêtresse
Déclarer qui je suis.

PILADE.

Ah! ton cerveau se blesse.

ORESTE.

Et si sa main balance, ô Terre! entrouvre-toi.
Et vous qui m'écoutez, ô Cieux! écrasez-moi.

PILADE.

Je sçais Œdipe. Aussi vos victimes sont prêtes,
O monts! écrasez-nous; Cieux! tombez sur nos têtes.

ORESTE.

Si tu reçois la mort, ſi je puis le ſouffrir,
Je dis qui m'a fait naître & qui j'ai fait mourir.

Enſemble.

PILADE.

L'amitié, l'amitié, voilà ce qui m'enyvre,
Je ne ſuis pas ſorti de mon pays pour vivre.

SCÈNE XIII.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PILADE.

IPHIGÉNIE.

PEut-on ſavoir pourquoi vous avez tant crié ?

ORESTE.

Madame, ce n'étoit qu'un débat d'amitié.

PILADE.

Il parloit doucement avec ſon camarade.

IPHIGÉNIE.

Ce commerce du moins ne me paroît pas fade.

ORESTE.

Pour parler franchement, je ſuis jaloux de lui,
Je vous le dis tout net, & s'il meurt aujourd'hui
Je ne me charge pas de rendre votre Lettre.

IPHIGÉNIE.

Dans vos fidèlles mains je venois la remettre :
Eh quoi, vouloir mourir ! Seigneur, que penſez-vous ?

PILADE.

Madame, il ſeroit mal de diſputer des goûts.

IPHIGÉNIE, *à Oreſte.*

Vous pouvez préferer une mort rigoureuſe,
Au ſoin de me ſervir & de me rendre heureuſe,
Vous n'êtes pas galant, & c'eſt me faire tort.

PILADE.

Il n'aime point le Sexe.

IPHIGÉNIE.

Il mérite la mort;
Je ne puis y penſer ſans en être ſaiſie.
à Pilade.
Mais ne ſentez-vous pas un peu de jalouſie.

PILADE.

Non.

IPHIGÉNIE, *à Oreſte.*

Pour payer l'honneur qu'il daigne vous céder,
Livrez-lui, s'il ſe peut, adieu, ſans le gronder.

ORESTE.

Adieu, mon cher Ami, pardonne mes reproches.

PILADE, *bas.*

Je n'aurai pas toujours mes deux mains dans mes poches.
Laiſſe-moi faire, va je te délivrerai.
à part. Je ne ſçais pas pourtant comme je m'y prendrai.

SCENE XIV.

IPHIGÉNIE, PILADE, L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

Pour sortir de ces lieux, il ne faut pas attendre ?
Electre est la personne à qui vous devez rendre
Ce Billet important.

PILADE.

Par quel hazard heureux
La connoissez-vous donc ?

IPHIGÉNIE.

Vous êtes curieux !
Esclave, prenez soin de conserver sa vie,
Vous savez les chemins, & je vous le confie.

PILADE.

Vous le verrez bien-tôt, c'est un garçon d'esprit,
Qui reviendra vous faire un bien joli récit.

SCENE XV.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

IPHIGÉNIE.

JE conçois pour ce Grec un malheureux préſage,
Et j'ai peur qu'il ne faſſe un bien mauvais voyage,
Je ne ſçaurai jamais quand il s'embarquera.

ISMENIE.

Sans être remarqué croyez qu'il partira.

IPHIGÉNIE.

Je crains qu'il ne s'égare, ou bien qu'on ne l'arrête.

ISMENIE.

Pourquoi ?

IPHIGÉNIE.

Son conducteur m'a l'air d'être un peu bête.
J'ai remis l'étranger en de mauvaiſes mains.

ISMENIE.

Faut-il donc tant d'eſprit pour ſçavoir les chemins.

IPHIGÉNIE.

Mais, je vais être inſtruite enfin ; je vois Eumene.
Eſt-il parti ?

SCENE XVI.

EUMENE, IPHIGÉNIE, ISMENIE.

EUMENE.

Vous m'en voyez en peine,
On l'attend au vaiſſeau, perſonne n'eſt venu.

IPHIGÉNIE.

Ah! je n'en doute point, mon projet eſt connu.

ISMENIE.

A de vaines frayeurs, pourquoi livrer votre ame,
Vous connoiſſez Thoas, raſſurez-vous, Madame,
Thoas eſt ſoupçonneux, & n'approfondit rien.

IPHIGÉNIE.

Il eſt vrai, mais on vient, ah, c'eſt l'Eſclave.

SCENE XVII.

L'ESCLAVE, IPHIGÉNIE, EUMENE, ISMENIE.

IPHIGÉNIE.

HE bien ?
Ce Grec dont je vous ai confié la conduite
N'a-t-il point rencontré d'obſtacles dans ſa fuite ?
Vogue-t-il ſur les eaux ? & le vent eſt-il bon ?

L'ESCLAVE.

Il eſt plus avancé, Madame, il eſt au fond.

IPHIGÉNIE.

Adieu, ma lettre.

L'ESCLAVE.

Un bruit & de chevaux & d'armes
Nous a fait ſans raiſon concevoir des allarmes,
Et quoique nous fuſſions tous deux hommes de cœur,
J'avouerai franchement que nous avons eu peur.
On devient imprudent en manquant de courage,
Nous nous ſommes cachés dans un antre ſauvage,
Où les flots en courroux viennent briſer leurs cours,
Qui, ſans doute, du Grec ont abſorbé les jours.

L'appellant vainement j'ai cru devoir conclure
Qu'il falloit regarder, malgré la nuit obſcure ;
Je n'ai rien apperçu, je me ſuis effrayé,
Ainſi vous voyez bien que notre homme eſt noyé.

IPHIGÉNIE.

Ah ! je n'en doute pas, la preuve en eſt trop clair,
Et les Dieux par ce trait m'annoncent leur colère.

ISMENIE.

Pour fuir la mort, Madame, un Grec prend bien des ſoins,
Et revient dans l'inſtant qu'on y penſe le moins.

EUMENE.

Voilà tout mon eſpoir, qu'il ſoit auſſi le vôtre.

IPHIGÉNIE.

Puiſque cet homme eſt mort, qu'on m'aille chercher l'autre.
On l'amene ; Sortez. Voici le beau morceau
Qui ſeroit plus touchant, s'il étoit plus nouveau.

SCÈNE XVIII.

ORESTE, IPHIGÉNIE.

ORESTE.

POur me percer le cœur, m'appellez-vous ? j'arrive.

IPHIGÉNIE, *chante.*

C'eſt au pied du Rocher qui défend cette rive.

ORESTE.

C'eſt l'Opera tout pur, & nous nous égarons.

IPHIGÉNIE.

Allez, allez, toujours, nous nous retrouverons.

ORESTE.

Oui, la Scène a trente ans plus que la Tragédie ;
On l'a toujours chantée, ainſi la Parodie,
Doit l'être tout de même.

IPHIGÉNIE.

Oui, c'eſt-là mon projet,
Et cela vaudra mieux pour le fond du ſujet.

AIR : La mort de mon cher Pere.

Mon petit miniſtère
Nous fera du chagrin,

Je crains de vous déplaire
En vous perçant le ſein.
Que ne ſuis-je maîtreſſe
Des climats où je ſuis !
Les gens de votre eſpèce
N'y ſeroient pas détruits.

ORESTE.

AIR : Contre un engagement.

D'un propos gracieux
Vous ferez le contraire.
Loin d'appaiſer les Dieux,
Redoutez leur colère :
A votre âge, ma chere,
Lorſqu'on veut bien agir
On ne doit jamais faire
Mourir que de plaiſir.

IPHIGÉNIE.

AIR : Un mouvement de curioſité.

De vous ſauver, j'aurois beaucoup d'envie,
Si ce bienfait pouvoit ſe pardonner,
Tuer un homme ! ah quel barbarie !
A cet emploi pourquoi me deſtiner ?
C'eſt mon devoir d'ôter ici la vie,
Il me ſeroit plus doux de la donner.

AIR : Adieu, donc Dame Françoiſe.

Et pourquoi, bonne Prêtreſſe,
Me traiter ſi rudement?
Avec ce regard charmant,
Auriez-vous l'ame traitreſſe?
Ah! dans un ſi doux moment
La Nature vous dément.
Eh! pourquoi, bonne Prêtreſſe,
Me traiter ſi rudement.

IPHIGÉNIE, tendrement.

AIR : Muſette du Ballet de la Fontaine de Jouvence.

C'eſt aſſez, je crains de vous entendre,
La pitié pourroit me ſurprendre,
Oui, je cours trop de danger.
Par égard pour une ame trop tendre,
Ah! permettez-moi de vous égorger.

ORESTE.

AIR : Je ſens un certain je ne ſçais quoi.

Vous m'en priez trop galament.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Que ſon ſort m'intéreſſe!

ORESTE.

Ez-moi donc par ſentiment.

IPHIGÉNIE.

Je plains votre jeuneſſe.

ORESTE.

En vous voyant, belle Prêtreſſe
Mon cœur ſe trouble malgré moi.

IPHIGÉNIE.

Je ſens un certain je ne ſçais qu'eſt-ce.

ORESTE.

Je ſens un certain je ne ſçais quoi.

IPHIGÉNIE.

AIR: Elle eſt morte la vache à panier.

Que dit-on chez vous d'Iphigénie?

ORESTE.

Ah! ſon ſort doit me faire trembler,
On l'a tuée en cérémonie,
Elle eſt morte, il n'en faut plus parler.
Je n'y puis ſonger
Sans m'affliger,
Sans me troubler;
Elle eſt morte la pauvre Iphigénie,
Elle eſt morte, il n'en faut plus parler.

IPHIGÉNIE.

AIR: Un jour ſur la Fougère.

Diane fut propice,
Et vint à ſon ſecours.

ORESTE.

On ſçait qu'un ſacrifice
A terminé ſes jours,
Mon ame déſolée
Gémit de ſon trépas,
La pauvre enfant fut immolée.

IPHIGÉNIE.

La pauvre enfant n'en mourut pas.

ORESTE.

AIR : Allons la voir à Saint Cloud.

Puiſqu'elle reſpire encore
Mon deſtin eſt moins funeſte.

IPHIGÉNIE.

D'où peut naître ce tranſport ?

ORESTE.

Ah ! quel plaiſir pour Oreſte.

IPHIGÉNIE.

Vous m'aviez dit qu'il étoit mort.

ORESTE.

Madame je n'avois pas tort,
Ce n'étoit qu'une adreſſe
Pour faire durer la Pièce.

IPHIGÉNIE.

AIR : Monsieur la Paliſſe eſt mort.

Il n'a pas fini ſon ſort ?
Ah ! que j'en ſerois ravie !

ORESTE.

La preuve qu'il n'eſt pas mort,
C'eſt qu'il eſt encore envie.

IPHIGÉNIE.

AIR : Chant de l'Opera.

Expliquez-vous,

ORESTE.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Achevez, je vous prie.

ORESTE.

Vous voyez mon trouble & mes pleurs.
Reconnoiſſez Oreſte à ſa folie,
Et plus encore à ſes malheurs.

ENSEMBLE.

IPHIGÉNIE.

Iphi. *Quoi ! je te revois mon frere,*
Mon frere, mon frere.

ORESTE.

Oreſ. *Quoi ! je te revois ma chère,*
Ma chere, ma chère,

ENSEMBLE.

Quel plaiſir pour moi !
Iphig. *Chere ſœur, c'eſt toi !*
Oreſt. *Mon frere, c'eſt toi !*
Le ſort ne m'eſt plus contraire.

ENSEMBLE.

AIR : Ah ! Madame Anroux.

Sautons-nous au cou.

ORESTE. IPHIGÉNIE.

Ah ! ſi je ſuis fou, *Je retrouve un fou*
A préſent c'eſt d'aiſe, *Mais je pâme d'aiſe.*

ENSEMBLE.

Sautons-nous au cou.

ORESTE. IPHIGÉNIE.

A préſent c'eſt d'aiſe, *Je me pâme d'aiſe,*
Que ton frere eſt fou. *Quoi que tu ſois fou.*

Je vais tout préparer pour nous ſauver tous deux.

IPHIGÉNIE *ſeule.*

ORESTE *ſort.*

Allez.

SCENE XIX.

IPHIGÉNIE *à* ORESTE.

Ça, reprenons le ton majeſtueux,
Mon frere eſt retrouvé, c'eſt toujours quelque choſe;
Je regrette à préſent l'autre Grec & pour cauſe;
Mais je vais avant peu me voir dans mon pays,
Je ſuis en âge encor d'y faire des amis.

SCENE XX.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

ISMENIE.

MAdame, attendez-vous au ſort le plus contraire,
Au coup le plus affreux rien ne peut vous ſouſtraire,
Vos deſſeins ſont connus du barbare Thoas,
Le malheureux Oreſte eſt dans les mains d'Arbas.

SCENE XXI.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, THOAS, *& Suite.*

THOAS.

AH! ah! Vous voila donc Prêtreſſe dégourdie,
Vraiment votre conduite eſt tout à fait jolie,
J'apprends en ce moment comme vous en uſez,
C'eſt aux dépens des Dieux que vous vous amuſez;
Au lieu de les tuer, vous retenez les hommes.

IPHIGÉNIE.

Hélas, dans mon pays, voilà comme nous ſommes;
La Nature eut toujours un grand pouvoir ſur moi.
Son agréable étude eſt mon unique emploi,
C'eſt la premiere Loi, c'eſt la ſeule peut-être,
C'eſt la ſeule du moins qui ſe faſſe connoître,
Elle eſt de tous les tems, elle eſt de tous les lieux;
Elle régle à la fois les hommes & les Dieux.

THOAS.

Une telle morale avec votre état jure,
Prêtreſſe, vous citez trop ſouvent la Nature.

IPHIGÉNIE.

On cite ce qu'on aime.

THOAS.

On m'a fort bien inſtruit,
Vous tramiez des complôts, vous en perdez le fruit.

IPHIGÉNIE.

Je n'ai jamais formé de complots ſur la vie,
La défiance marche avec la tyrannie;
Guéris-toi s'il ſe peut des ſoupçons que tu prends.
Je voulois ſeulement écrire à mes parens.

THOAS.

La choſe eſt toute ſimple; étoit-il néceſſaire
D'avoir tant de fineſſe & d'en faire un myſtère?
J'aurois, ſi vous m'euſſiez dit vos petits ſecrets,
Pris ſoin de vous donner un courier tout exprès;
Mais ſur ces Etrangers j'ai des droits légitimes;
Et vous devez tous deux les prendre pour victimes.

IPHIGÉNIE.

Monſieur, vous tenez là de fort mauvais propos.

THOAS.

Où ſont ces Etrangers? répondez en deux mots.

IPHIGÉNIE.

Tu devrois le ſçavoir, un vil tyran qui tremble
Devroit en eſpions être mieux, ce me ſemble.

Un

Un des deux dans ce temple eſt encor retenu,
L'autre eſt déja parti, ce fait là t'eſt connu.
Tu devrois l'empêcher ; mais chez-toi tu demeures,
Pourquoi faire ? dis moi :

THOAS.

J'ai dormi vingt-quatre heures.
Mais que cet Etranger paroiſſe ſans tarder.
Je le vois à mes yeux il faut le poignarder.

SCENE XXII.

ORESTE, *ſuivi des Prêtreſſes*,

Et les Acteurs précédens.

IPHIGENIE.

Qui? moi le poignarder! apprens qu'il eſt mon Frere.

THOAS.

Et quand cela ſeroit, il ne m'importe guere.
Obéiſſez, Madame, & qu'il ſaute le pas.

IPHIGÉNIE.

O Ciel, vous l'entendez & vous ne tonnez pas.

ORESTE.

Ton âme à mon aſpect, d'effroi n'eſt pas atteinte!
De mon ſang, ſur mon front, voit la Majeſté peinte;
Au nom d'Agamemnon, Tyran, baiſſe les yeux.

THOAS.

Oui, c'eſt un nom vraiment bien beau, bien précieux.
Qu'une race où le crime eſt une maladie.
La femme, le mari, le fils, tout s'expédie.
Moi, je vais te traiter de la même façon
Si j'avois l'honneur d'être de ta maiſon.

ORESTE.

Tu n'es qu'un plat Tyran dont la fureur oiſive,
Joint à l'emportement une action tardive ;
Tu menaces toujours ſans rien effectuer.
Dis, pourquoi reviens-tu ?

IPHIGÉNIE.

Pour ſe faire tuer.

THOAS.

Madame, doucement, cela vous plaît à dire,
Mais je veux avant moi que l'Etranger expire,
Que la religion conduiſe votre main,
Armez-vous du couteau, plongez-le dans ſon ſein.

ORESTE.

Pareſſeux, ne peux-tu faire cela toi-même ?

THOAS.

Cela compromettroit la puiſſance ſuprême.
Pour ſervir mon courroux, Gardes, obéiſſez.

IPHIGÉNIE.

Qu'allez-vous faire, ô ciel ! profanes, frémiſſez.
Quoi ! l'on a donc ici d'aſſez vilaines âmes
Pour y faire périr les hommes par les femmes !
Et moi je ſouffrirois un pareil contre-ſens.
Non, vous m'en puniriez, Dieux juſtes, Dieux puiſſans.

Qu'oſes-tu commander dans ton aveugle rage ?
L'excès de mon malheur me rend tout mon courage.
Prêtreſſes, avec ſoin gardez ce garçon-là,
Dans votre ſolitude il vous désennuira,
Et mes attentions ſeront bien reconnues.
Si quelque frere un jour peut vous tomber des nues,
Vous me le céderez, l'arrangement eſt doux,
Je le prendrai pour moi ; prenez le mien pour vous.

THOAS.

Mais qui peut faire ici cet affreux tintammare ?

SCENE XXIII.

ARBAS, *les Acteurs précédens.*

ARBAS.

Sauvez-vous, s'il se peut, Seigneur, de la bagarre,
Ce Palais est rempli de farouches Soldats.

THOAS.

D'où diables sortent-ils?

ARBAS.

Je ne le comprends pas.

THOAS.

Avant de reprimer cette révolte impie,
Moi même à l'Etranger je vais ôter la vie.

SCÈNE XXIV.

PILADE, *sa suite & les susdits.*

PILADE.

JE viens à point nommé punir tes cruautés,
Reconnois un Héros ; meurs Tyran.

THOAS.

Arrêtés
Parce que je suis bon, faut-il que l'on me tue :
Tenez, arrangeons-nous, emportez la statue,
Laissez-moi vivre en paix ; partez, tout est d'accord :
Ensanglanter la Scène, oh ! c'est un peu trop fort.

ORESTE.

Mais à mes noirs transports je ne suis plus en proie
Je me trouve moins fou, ma tête se nétoie ;
Ma sœur, je vais cesser d'être un objet d'effroi
Et les diables je pense ont pris congé de moi.

PILADE.

Comment ! c'est la ta sœur ?

ORESTE.

Oui, c'est Iphigénie.

PILADE.

Tant mieux pour moi ; vraiment, peſte qu'elle eſt jolie !
Elle part avec nous.

IPHIGÉNIE.

Rendons graces aux Dieux ;
La Loi de la Nature eſt donc la Loi des Cieux.

(AU PUBLIC.)

Meſſieurs, loin de vouloir, dans cette cette Parodie,
Lancer des traits méchans contre la Tragédie,
Nous reſpectons l'Auteur dont le brillant pinceau
A placé l'amitié dans un cadre ſi beau,
Qui malgré ſes ſuccès, échappant à l'ivreſſe,
Pour les mieux mériter, a corrigé ſa Pièce ;
Et qui comme un prodige, offre à tous ſes rivaux
Un Auteur triomphant qui connut ſes défauts.
Les larmes du Public conſacrent ſa victoire,
L'Actrice inimitable en partage la gloire.
Trop heureux le Théâtre, où l'Auteur & l'Acteur,
Par des talens égaux charment le Spectateur.
D'un mérite ſi rare admirateurs modeſte,
En les parodiant, nous ramaſſons leurs reſtes.

Fin de la Pièce.

TRIO.

ORESTE, IPHIGÉNIE.

EMbarquons-nous,
Jouissons tous,
D'un sort plus tranquile,
Bien nous en prend
Que le Tyran
Soit bon & facile,
Tout sert nos vœux.
A vivre heureux,
Tout enfin nous exhorte;
Faisons gaiment
Le dénouement.
Le plaisir me transporte.

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Hélas! mon cher,
Que j'ai souffert
Dans ce lieu funeste,
J'ai, malgré moi
Fait un emploi,
Que mon cœur déteste,

THOAS.

PRince des fous,
Embarquez-vous
Laissez-moi tranquile;
Dans vos propos,
Dans vos complots,
Je suis inutile.
Tout sert vos vœux
Soyez heureux
Mais que d'ici l'on sorte;
Faites gaiment
Le dénoument;
Que le Diable vous emporte.

THOAS, *seul.*

Prince des fous,
Embarquez-vous
Adieu, triste Oreste,
Dans ces climats,
Laissez Thoas.
Il faut qu'il y reste.

Mais dès ce jour,
Envers l'Amour
J'expierai mon crime ;
Loin de ces lieux,
J'aimerois mieux
Moi-même être victime.

Si j'étois mort,
Pourrois-je encor
Régner en Thauride ;
Je dois céans,
Régner long-tems,
Et l'hiſtoire en décide.

On reprend le Trio.

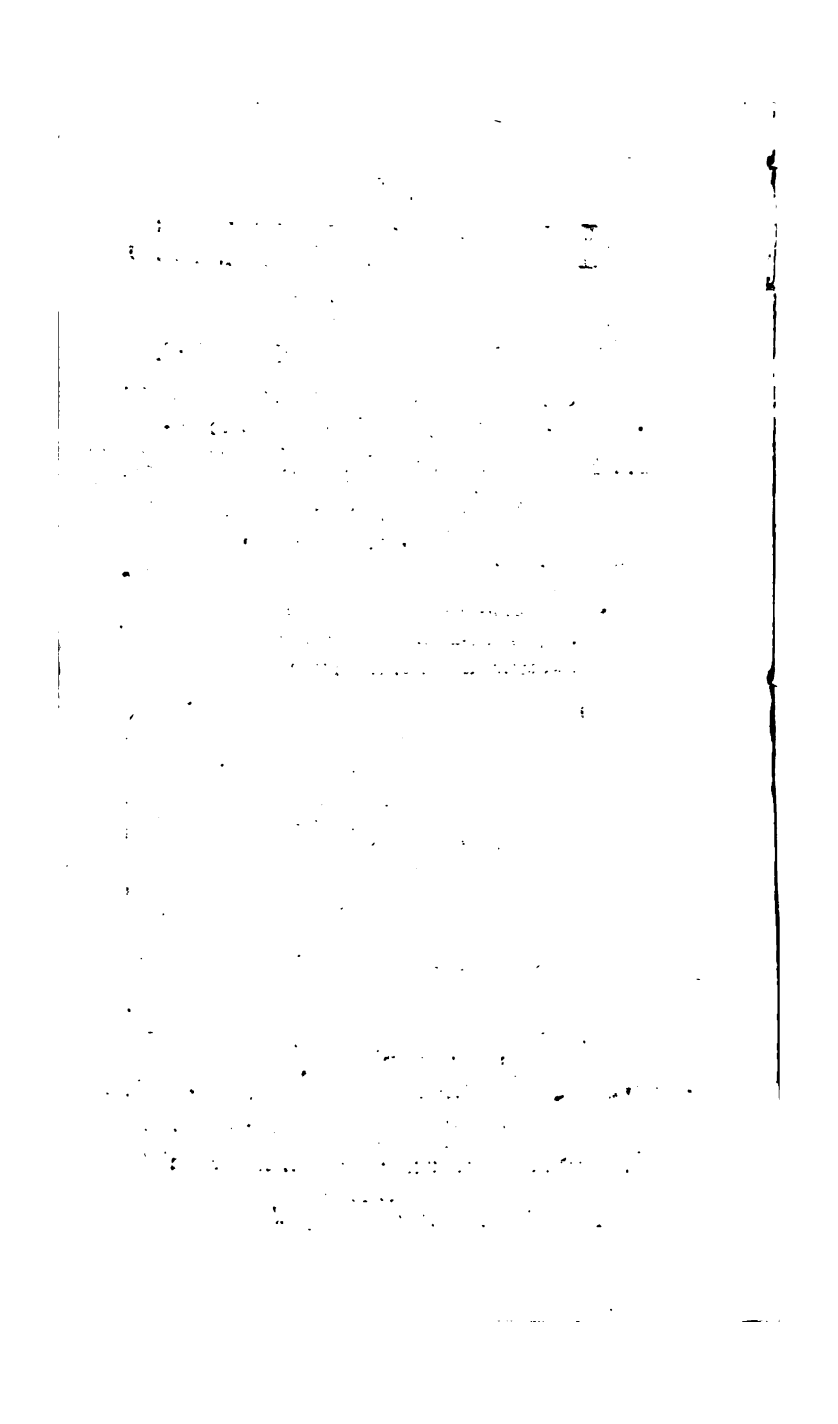
APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, la Parodie d'*Iphigénie*, & je crois que l'on peut en permettre l'Impreſſion, à Paris ce 19 Décembre 1757.

CREBILLON.

Frontispice du Tome Second.

l'Intérêt Personnel.... Act. 2. Sc. 2e



LES PHILOSOPHES,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS.

Représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 2 Mai 1760.

Par M. PALISSOT DE MONTENOY,
de plusieurs Academies.

Non nos, odium, regnique cupido,
Compulit ad bellum.

Ov. Métamorphos. liv. 7

Le prix est de trente sols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

DAMIS.

Mais encor?

MARTON.

Mais encor, vous êtes Officier;
Notre projet n'eſt pas de nous méſallier.
Nous voulons un Mari taillé d'une autre étoffe;
En un mot, nous prenons un Mari Philoſophe.

DAMIS.

Que me dis-tu, Marton?

MARTON.

Je vous étonne fort;
Mais ne ſavez-vous pas que les abſens ont tort?
Trois mois ont operé bien des Métamorphoſes:
Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choſes.
Vous pourrez reparaître alors avec ſuccès;
Mais juſques-là, néant. En dépit du procès
Qui devait ſe finir par votre Mariage,
Sans appel aujourd'hui la pomme eſt pour le ſage.

DAMIS.

Le moyen que l'on change ainſi dans un moment!

MARTON.

Toute Femme eſt, Monſieur, un animal changeant.
On pourrait calculer les jours de Cydaliſe
Par les différents goûts dont ſon ame eſt épriſe :
Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès,
D'autres fois ſérieuſe, & boudant par accès ;
Coquette, s'il en fut, en ſauvant le ſcandale,
Prude à nous étourdir de ſon aigre morale ;
Courant le Bal la nuit, & le jour les Sermons ;
Tantôt les Directeurs, & tantôt les Bouffons.
C'était-là le bon tems. Mais aujourd'hui que l'age
Fait place à d'autres mœurs, & veut un ton plus ſage,
Madame a depuis peu réformé ſa maiſon.
Nous n'extravaguons plus qu'à force de raiſon.
D'abord on a banni cette gaité groſſiere,
Délices des Traitans, aliment du Vulgaire ;
A nos ſoupés décens tout au plus on ſourit.
Si l'on s'ennuie, au moins c'eſt avec de l'Eſprit.

Quelquefois on admet, au lieu de Vaudevilles,
De ſavans Concerto, de grands airs difficiles ;
Car il faut bien encore un peu d'amuſement.
Mais notre fort, Monſieur, c'eſt le raiſonnement.
Quelque tems, dans le cercle, on parla Politique ;
Enfin tout diſparut ſous la Métaphyſique.

DAMIS.

Quelque chargé que ſoit ce bizarre tableau,
Je livre Cydaliſe aux traits de ton pinceau ;
Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Roſalie ?

MARTON.

Ce que nous faiſons tous, Monſieur; elle s'ennuie.

DAMIS.

Aux vœux de mon Rival ſon cœur s'eſt-il rendu ?

MARTON.

Non, ce cœur eſt à vous. L'Amour l'a défendu
Contre tous les projets d'un Rival téméraire ;
Mais votre ſort dépend de l'aveu d'une Mere,

Enſorcelée au point que je n'ai plus d'eſpoir.
Pardonnez-moi ce mot ; je vois comme il faut
voir.

DAMIS.

Elle fut mon Amie, & je me flatte encore...

MARTON.

Le Bel Eſprit, Monſieur, eſt tout ce qu'elle
adore.
C'eſt une maladie inconnue à vingt ans ;
Mais bien forte à cinquante. Encore avec le
tems,
On pourrait eſpérer un retour de ſageſſe,
S'il en était quelqu'un contre cette faibleſſe,
Quand à certains dégrés elle a fait des progrès.
Dans les commencemens, moi-même j'eſ-
pérais ;
Mais ſachez tous nos maux & ceux qui vont
les ſuivre.
Entre nous...

DAMIS.

Hé bien ? Quoi ?

MARTON.

Madame a fait un Livre.

DAMIS.

Bon !

MARTON.

Qui même à préſent s'imprime *incognitò*.

DAMIS.

Quelque brochure ?

MARTON.

Non : un volume *in*-quarto.

DAMIS.

Je lui conſeille fort de garder l'anonyme.
Mais, dans ces beaux Eſprits que Cydaliſe eſtime,
N'en eſt-il donc aucun aſſez droit, aſſez franc,
Pour lui montrer l'excès d'un travers auſſi grand ;
Pour la déſabuſer ?

MARTON.

Eux ! ils ſe moquent d'elle ;
Ils ont tous conſpiré de gâter ſa cervelle ;
Sur-tout votre Rival. Comme il connaît ſon goût,
Il ne ſe borne pas à l'applaudir en tout ;
Il la fait admirer par Meſſieurs ſes ſemblables,
[illegible]s Charlatans adroits, & Flatteurs agréables,
[illegible]de préſider dans ſa Société,
[illegible]rter leurs erreurs, & faiſant vanité

De dominer ici ſur un eſprit crédule,
Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

DAMIS.

Et ce ſont-là, dis-tu, des Philoſophes ?

MARTON.

Oui ;
Du plus grand air encor. Paris en eſt rempli.
Mais pour établir mieux leur crédit chez Madame,
Et pour mieux pénétrer juſqu'au fond de ſon ame,
Ils nomment aux emplois vacans dans la maiſon.
Leur choix, toujours guidé par la ſaine raiſon,
Quel qu'il ſoit, à Madame eſt toujours sûr de plaire.
Je ſoupçonne pourtant un certain Sécretaire,
Reçu par Cydaliſe à titre de Savant,
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intrigant,
De recéler un fourbe, & d'être ici pour cauſe ;
Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la choſe.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger ſi mal ?

MARTON.

Ou je me trompe fort, ou c'eſt votre Rival
Qui pour ſervir ſes feux ici l'impatroniſe.

DAMIS.

Quel homme eſt-ce?

MARTON.

Un fripon affectant la franchiſe,
Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pézenas,
Titré du nom pompeux de Monſieur Carondas,
Reconnu pour Savant, du moins ſur ſa parole,
Tout hériſſé de Grec & de termes d'Ecole,
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,
Et nous citant ſans ceſſe *Homere* ou *Lycophron.*

DAMIS, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce Monſieur Carondas eſt de mauvais augure;
Mais avec ton ſecours & celui de Criſpin.....

MARTON.

Quoi ! Criſpin eſt ici ?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon deſſein
Etait de vous unir ; tu le ſais, & j'eſpere
Que tu me ſerviras de ton mieux.

MARTON.

Laiſſez faire.
Criſpin eſt fort adroit ; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte ſur tes ſoins.

MARTON.

Oh ! Monſieur, comptez-y.
Je déclare la guerre à la Philoſophie.

DAMIS.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.
Mais... ne puis-je un moment ?...

MARTON.

Ah ! je vous vois venir.
Tenez, Monſieur ; l'Amour a sû vous prévenir.
On vient ; c'eſt Roſalie.

SCENE II.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

Après trois mois d'abſence,
Quand je reviens ici, guidé par l'eſpérance,
Réclamer une foi promiſe à mon ardeur,
On m'apprend qu'un rival, jaloux de mon bonheur,
Oſe me diſputer le ſeul bien où j'aſpire,
Qu'avec lui, contre moi, votre mere conſpire.
Ah! raſſurez du moins mon cœur déſeſperé.

ROSALIE.

Doutez-vous que le mien en ſoit moins pénétré?
Je vois avec douleur ce changement extrême,
Je ſouffre autant que vous; mais enfin je vous aime.

A ce titre du moins quelque eſpoir m'eſt permis.
Qui pourrait réſiſter à deux amans unis ?
Ma mere vous aimait. En vous voyant, peut-être,
Dans ſon cœur combattu, l'amitié va renaître.
Sur ce cœur autrefois j'avais plus de pouvoir,
Je le ſçais ! c'eſt à vous, Damis, de l'émouvoir ;
Allez, & pour combler le bonheur que j'eſpere,
Que je vous doive encor les bontés de ma mere.

MARTON.

Beaux ſentimens ! mais moi je ne m'y fierais pas.

ROSALIE.

Laiſſe-moi mon erreur.

MARTON.

Non : c'eſt par des combats
Qu'il faut à la raiſon ramener Cydaliſe.

DAMIS.

Encore eſt-il permis de tenter l'entrepriſe.

MARTON.

Oui ; c'eſt un beau moyen, des ſoupirs & des pleurs !
Oh ! la Philoſophie endurcit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurais pas cru ! mais pourtant, ſi ma mere
M'immolait ſans retour aux deſſeins de Valere,
Si ce projet enfin était bien averé,
Pourquoi juſqu'à préſent n'eſt-il pas déclaré ?
Qui peut la retenir ?

MARTON.

J'entrerais en colere.
Elle n'a pas encor fait venir le Notaire,
Il eſt vrai ; les témoins ne ſont pas invités,
D'accord ; il manque auſſi quelques formalités,
J'y conſens ; il ſe peut d'ailleurs que la journée
Ne ſoit pas fixément encor déterminée ;
J'en conviens. Cependant ne ſouffre-t-elle pas
L'hommage aſſez public qu'il rend à vos appas ?
N'en êtes-vous pas même à toute heure obſedée ?
Mais non ; je me trompais : ce n'était qu'une idée.

ROSALIE.

Hélas ! peux-tu, Marton, me désoler ainsi?

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Contes que tout ceci,
Propos en l'air.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Vision chimérique,
Absurde.

ROSALIE.

Mais, Marton....

MARTON.

Non, c'est terreur panique;
Illusion, vous dis-je.

ROSALIE.

En vérité, Márton,
Ce cruel badinage est bien peu de saison.

MARTON.

J'avais tort.

ROSALIE, *faiſant un mouvement pour ſortir.*
Tu pourſuis ? Hé bien ! je....

DAMIS, *l'arrêtant.*
Roſalie.

ROSALIE.
Non, Monſieur, c'en eſt trop.

DAMIS.
Demeurez, je vous prie.

MARTON.
Ah ! vous vous fâchez donc ? Vraiment, c'eſt très-bien fait.
Mais raiſonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,
Fallait-il vous tromper ? Je ſçais bien que le doute
Suſpend l'impreſſion des maux que l'on redoute,
Qu'il eſt très-naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours ſon fardeau plus léger.
Moi-même à vous flatter je ſerais la premiere.
J'aurais ſoin de fermer les yeux à la lumiere,
Sans l'intérêt preſſant qui me parle pour vous.
Pardonnez ; mais, ma foi, les amans ſont des foux.

Tranquilles ſans raiſon, déſeſpérés ſans cauſe,
Dans un juſte équilibre aucun ne ſe repoſe,
Et le ſang froid ſouvent les conſeille bien mieux,
Que cet Amour qu'on peint un bandeau ſur les yeux.

DAMIS.

Comment! Voilà, parbleu, de la Philoſophie!

MARTON.

On apprend à heurler, dit-on, de compagnie,
En fréquentant les loups. Le proverbe a raiſon.
C'eſt un mal répandu dans toute la maiſon,
Mais perdons un moment cette idée importune.
(*A Roſalie.*)
Çà, faiſons notre paix. Vous ſerez ſans rancune?
Vous me le promettez?

ROSALIE.

Oh! je te le promets.

MARTON.

Et moi d'être attentive à tous vos intérêts.
Vous, Monſieur, qui ſans ſoins & ſans trouble dans l'ame,
Paſſeriez votre vie à regarder Madame,

Il faut battre en retraite, & même promptement.
Songez qu'il eſt grand jour dans cet appartement,
Que nous pourrions ici riſquer quelque ſurpriſe,
Et qu'il faut vous montrer dabord à Cydaliſe,
Avant que de penſer à d'autres rendez-vous.

DAMIS.

Je cours m'y diſpoſer, dans un eſpoir ſi doux.
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.
Vous que j'adore, adieu, ma chere Roſalie.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

VOus, ſoyez ſans faibleſſe. Allons, point de langueur.
La fermeté, Madame, en impoſe au malheur.

ROSALIE.

Si tu pouvais ſentir combien je hais Valère!

MARTON.

Ami: Damis ſort d'ici. Mais c'eſt à votre mère

Qu'il importe ſurtout de parler avec feu.
Si vous aimez Damis, ce fut de ſon aveu;
Je le ſuppoſe au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les Filles
Ne font rien, comme on ſait, ſans l'avis des familles,
C'eſt la régle. Il faut donc déclarer ſans détour
Pour l'un tous vos mépris, pour l'autre votre amour.

ROSALIE.

Oh! oui.

MARTON.

Vous ſentez-vous cette fermeté d'ame?

ROSALIE.

Aſſurément, Marton.

MARTON, *malignement.*

Allons, j'entens Madame.

ROSALIE, *effrayée.*

Ah! Marton....

MARTON.

Comment donc! c'eſt très bien débuter.
Cela promet.

ROSALIE.

Auſſi, pourquoi m'épouvanter ?
L'Amour dans le beſoin me rendra du courage.

MARTON, *la contrefaiſant.*

L'Amour ! oui vous ferez tous deux de bel ouvrage.
Il y parait vraiment, à cet air d'embarras,
Qu'un mot dit au hazard...

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

MARTON.

Ce n'eſt point à l'Amour à vous tirer de peine,
Il eſt trop mal adroit. Penſez à votre haine ;
Voilà le ſentiment qui doit vous inſpirer,
Dont il eſt important de vous bien pénétrer.
Je ne ſais ſi l'amour, que d'ailleurs je révére,
Eſt de nos paſſions en effet la plus chere ;
Mais ce n'eſt que faibleſſe, & que timidité.
La haine n'eſt qu'ardeur & que vivacité.
L'un abbat, l'autre anime, & dans un cœur femelle,
Ma foi, je la croirais beaucoup plus naturelle.
Vous ne connaiſſez pas encor ce ſentiment.
Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui ſeulement.

Tenez, j'aime Criſpin, & je ſens pour Valère...
Mais, ce n'eſt plus un jeu, j'apperçois votre mere.

ROSALIE.

Tu me ſoutiendras ?

MARTON.

Oui.

SCENE IV.

CYDALISE, ROSALIE, MARTON.

CYDALISE.

RETIREZ-VOUS, Marton.
Prenez mes clés, allez renfermer mon *Platon*.
De ſon monde idéal j'ai la tête engourdie.
J'attendais à l'inſtant mon Encyclopédie;
Ce Livre ne doit plus quitter mon Cabinet.
A Roſalie.
Vous, demeurez; je veux vous parler en ſecret.
A Marton.
Laiſſez-nous.

MARTON, *à Rosalie.*

Allons, ferme, & montrez du courage.

CYDALISE.

Obéissez, Marton.

SCENE V.

CYDALISE, ROSALIE.

CYDALISE.

Vous êtes belle & sage,
Rosalie, & pour vous j'eus toujours des bontés.
Je vais connaître enfin si vous les méritez.
Je ne consulte point ce sentiment vulgaire,
Amour de préjugé, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du sang qui parle en nous,
Et qui n'est, dans le fond, qu'un mensonge assez doux,
Une faiblesse...

ROSALIE.

Hé quoi! la voix de la nature,
Quoi! cette impression si touchante & si pure,

Ce premier des devoirs, cet auguſte lien,
(Je définirai mal ce que je ſens ſi bien,)
N'importe, ſe peut-il que le cœur de ma mère
Méconnaiſſe aujourd'hui ce ſacré caractère?
Ah! rappellez pour moi vos ſentimens paſſés.
En les analyſant, vous les affaibliſſez.

CYDALISE.

J'ai cru, tout comme une autre, à ces vaines chimeres,
Dignes du gros bon-ſens qui conduiſait nos péres.
Crédule, heureuſe même en mon aveuglement,
Automate abuſé, je ſuivais le torrent.
Je commence à ſentir, à penſer, à connaître.
Si je vous aime enfin, c'eſt en qualité d'*Etre*:
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'aurait à mes bontés qu'un droit moins étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah! permettez, Madame,
Souffrez qu'à vos genoux votre fille réclame

Un droit plus légitime & des titres plus doux.
Pourquoi briſer les nœuds qui m'attachaient à vous ?
Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes larmes.

CYDALISE, *un peu émue.*

Ma fille !... Hé quoi ! pour vous l'erreur a tant de charmes !
Vous me faites pitié. Conſultez la Raiſon.
Ces puérilités ne ſont plus de ſaiſon.
Je reconnais vos droits ſur le cœur d'une mère ;
Mais je les annoblis, & ſi je vous ſuis chère,
Si j'ai ſur vous auſſi quelques droits à mon tour
J'en exclus le hazard, qui vous donna le jour.

ROSALIE.

Je ne puis ſoutenir ce funeſte langage.
Il fait à toutes deux un trop ſenſible outrage.
Qui ? Moi ! Le penſez-vous, que je puiſſe jamais
Oublier que ma vie eſt un de vos bienfaits ?
Non...

CYDALISE.

Le ſoin que j'ai pris de votre intelligence
riter, ſur-tout, votre reconnaiſſance ;

Voilà le digne objet où tendent tous mes vœux.
Vous apprendre à penſer, voilà ce que je veux.
Conçevez le bonheur d'étendre ſon génie,
D'ouvrir l'œil aux clartés de la Philoſophie,
De diſſiper la nuit où vos ſens ſont plongés,
D'affranchir votre eſprit du joug des préjugés!
Ce grand art d'exiſter, qui n'appartient qu'au ſage,
Dont je connais enfin le ſolide avantage,
Ce jour de la Raiſon, dont j'ai ſû m'éclairer,
Ma Fille, mon amour veut vous le procurer.

J'avais avec Damis conclu votre hyménée.
De legers intérêts m'avaient déterminée.
Des rapports de fortune, un procès à finir,
Je me ſouviens qu'alors tout ſemblait vous unir.
C'eſt ainſi que ſe font la plûpart des affaires;
Mais enfin, aujourd'hui je romps ces nœuds vulgaires.
Damis a du bon ſens, des vertus, de l'honneur,
Il a ce que le monde exige à la rigueur:

Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.
Je perdrais trop, Madame, à m'éclairer ainſi ;
J'oſe vous l'avouer. Daignez permettre auſſi
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
Vos premieres bontés que votre fille implore.

CYDALISE.

Non, Valere eſt l'Amant que j'ai choiſi pour vous,
Ma fille, & dès ce ſoir il ſera votre Epoux.
Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.
Quant à vos préjugés ſur la Philoſophie,
Contre eux, à mon exemple, il faut vous aguerir.
Le tems & la raiſon ſauront vous en guérir.
Vous êtes dans cet âge où l'on commence à vivre,
Tout fait ombrage alors ; mais vous lirez mon livre.
J'y traite en abrégé de l'Eſprit, du bon ſens,
Des paſſions, des Loix, & des Gouvernemens ;
De la vertu, des mœurs, du climat, des uſages,
Des peuples policés & des peuples ſauvages ;

Du désordre apparent, de l'ordre universel,
Du bonheur idéal & du bonheur réel.
J'examine avec soin les principes des choses,
L'enchaînement secret des effets & des causes.
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond,
Je veux l'intituler : *Les devoirs tels qu'ils sont*
Enfin, c'est en morale une Encyclopédie,
Et Valere l'appelle un Livre de génie.
Vous serez trop heureuse avec un tel Epoux.
Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour vous ;
Vous m'en remercîrez. Adieu, Mademoiselle,
Songez à m'obéir.

SCENE VI.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *sans voir Marton.*

QUELLE douleur mortelle !
Que résoudre? Que faire? Ah ! te voilà, Marton.

MARTON.

Oui, j'ai tout entendu. Mais quelle déraison !

Que faire !

ROSALIE.

Je n'ai plus qu'à mourir.

MARTON.

Badinage :
Mourir ! Vous vous moquez, & ce n'eſt plus
l'uſage.
On ne le ſouffre pas même dans les Romans.

ROSALIE.

Mais enfin....

MARTON.

Calmez-vous, & reprenez vos ſens.
Cette criſe, après tout, vous l'aviez attendue ?

ROSALIE.

Mon ame en ce moment n'en eſt pas moins
émue.

MARTON.

Préſumez vous ſi peu du ſuccès de mes ſoins ?

ROSALIE.

Ah ! Marton....

MARTON.

Commencez par vous affliger moins.
vœux ſont comblés, dites-moi, je vous
prie,
ce beau chagrin vous aura-t-il ſervie ?

ROSALIE.

Oui, si tu réussis ; mais qui m'en répondra ?

MARTON.

Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira,
Je vous aiderai même, & n'aurai rien à dire ;
Mais jusqu'à ce moment, qui vous défend de rire ?
A tout événement, c'est toujours fort bien fait,
Et quand tout irait mal, je crois qu'il le faudrait.
Du moins c'est mon humeur. Le chagrin m'incommode.
Je le crois inutile, & j'en suis l'antipode.
C'est à quoi dans la vie il faut le moins songer,
Et l'on a toujours tort, quand on veut s'affliger.
Mais allons concerter quelque heureuse faillie,
Venez, & nous verrons si la Philosophie,
Quelque soit son crédit, pourra dans ce grand jour
Tenir contre Marton, & Crispin, & l'Amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, M. CARONDAS.

VALERE.

FRontin.

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque mépriſe,
Je vous l'ai déjà dit, & devant Cydaliſe
Il vous arrivera de me nommer ainſi.
Frontin! pour un Savant le beau nom! ſongez-y,
Monſieur, il ne faudrait que cette étourderie
Pour donner du deſſous à la Philoſophie.

VALERE.

D'accord.

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs ſupprimer entre nous
[illegible]ns trop familiers, puiſqu'enfin, ſelon
vous,

Les hommes ſont égaux par le droit de nature,
Je ſuis, quoique Frontin, votre égal.

VALERE.

Je te jure
Que c'eſt mon ſentiment.

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.
J'avais toujours penſé que les Loix avaient tort;
Et même Cydaliſe, en un certain Chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré...

VALERE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle à qui dans un moment
On ferait adopter tout autre ſentiment;
Qui ne ſçait que des mots, & n'a rien dans la tête.

M. CARONDAS.

Mais entre nous, Monſieur, ſon Livre eſt-il ſi bête?

VALERE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le ſtile...

VALERE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CARONDAS.

Vous la flattez pourtant du plus brillant ſuccès.

VALERE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le Public ?

VALERE.

Nous ſavons lui preſcrire
Comment il faut penſer, parler, juger, écrire ;
Nous le déciderons aiſément.

M. CARONDAS.

D'accord ; mais
Il faut l'apprivoiſer, le flatter.

VALERE.

Non, jamais.
Il eſt, pour le gagner, des méthodes plus ſûres.

M. CARONDAS.

Le moyen ?

VALERE.

Par exemple, on lui dit des injures.
C'eſt un expédient par nos Sages trouvé ;
Ce ſecret eſt certain, nous l'avons éprouvé.
Peu, tu le verras toi-même avec ſurpriſe,

Nous porterons aux Cieux le nom de Cydaliſe;
Cinq ou ſix traits hardis, révoltans, ſcandaleux,
Produiront dans ſon Livre un effet merveilleux.
Il faut les ajouter.

M. CARONDAS.

Bon! la ruſe eſt nouvelle!
Et comment lui prouver que ces traits-là ſont d'elle.

VALERE.

Et le reſte en eſt-il? Dabord avec pudeur
Elle s'en défendra, puis s'en croira l'Auteur.

M. CARONDAS.

Je ne ſais; mais pour moi, je rougirais dans l'ame....

VALERE.

As-tu donc oublié que Cydaliſe eſt femme?
Crois-moi, ſuppoſe encore un piége plus groſſier,
L'amour propre eſt crédule, & l'on peut s'y fier.
Les femmes ſur ce point ſont même aſſez ſinceres.

M. CARONDAS.

Meſſieurs les beaux eſprits ne leur en doivent gueres.

Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou ſix traits
Nous devons nous attendre au plus heureux ſuccés ?

VALERE.

Sans doute, & cette idée, entre nous, n'eſt pas neuve.
Le Livre de *Cratès* n'en eſt-il pas la preuve ?
Jamais production ne prit un tel eſſor.
Chacun ſe l'arrachait, on ſe l'arrache encor:
Pour Livre dangereux partout on le renomme,
Et pourtant nous ſavons que *Cratès* eſt bon homme.

M. CARONDAS.

Il eſt vrai.

VALERE.

Cydaliſe aura plus de faveur.
On ne juge jamais ſon ſexe à la rigueur.
Quelques-uns de ces traits qu'on ſe dit à l'oreille,
Au Public hébété feront crier merveille !
Je veux que *Cratès* même en devienne jaloux,
Et rien n'eſt plus aiſé, nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Hé bien, quoique nourri, Monſieur, à votre école,
J'avais, tout bonnement, admiré ſur parole
Et l'ouvrage & l'Auteur. Car enfin, mot à mot
Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALÉRE.

Le ſot!

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à ſon Livre,
Si les Loix s'avifaient, Monſieur, de nous pourſuivre.

VALÉRE.

Elle aurait le plaiſir de s'entendre louer;
N'eſt-ce rien? Quitte après à tout déſavouer.
D'ailleurs l'amour du vrai va juſqu'à l'héroïſme.
Ces grands mots impoſans d'*erreur*, de *fanatiſme*,
De *perſécution*, viendraient à ſon ſecours.
C'eſt un reſſort uſé qui réuſſit toujours.
N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate
Opprimé, condamné par ſa Patrie ingrate?
Tous nos admirateurs parleraient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais, Monsieur, ce Socrate obéissait aux Loix.

VALERE.

Oui, la Philosophie encor dans son enfance
Des préjugés du moins conservait l'apparence;
Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis?

VALERE.

Excepté contre nous & contre nos amis.

M. CARONDAS.

Vive le bel Esprit & la Philosophie!
Rien n'est mieux inventé pour adoucir la vie.

VALERE.

Comment! sur des rochers on plaçait la Vertu?
Y grimpait qui pouvait. L'homme était méconnu.
Ce Roi des animaux, sans guide & sans bousole,
Sur l'Océan du monde errait au gré d'Eole;
Mais enfin nous savons quel est son vrai moteur.

L'homme eſt toujours conduit par l'attrait du bonheur,
C'eſt dans ſes paſſions qu'il en trouve la ſource.
Sans elles, le mobile arrêté dans ſa courſe
Languirait triſtement à la terre attaché.
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,
N'a pû ſe dérober à la Philoſophie,
Et la Morale enfin eſt ſoumiſe au génie.
Du globe où nous vivons Deſpote univerſel,
Il n'eſt qu'un ſeul reſſort, l'intérêt perſonnel;
A tous nos ſentimens, c'eſt lui ſeul qui préſide;
C'eſt lui qui dans nos choix nous éclaire & nous guide.
Libre de préjugés; mais docile à ſa voix,
Le Sauvage attentif le ſuit au fond des bois.
L'homme civiliſé reconnaît ſon empire;
Il commande en un mot à tout ce qui reſpire.

M. CARONDAS.

Quoi! Monſieur, l'intérêt doit ſeul être écouté?

VALERE.

La Nature en a fait une néceſſité.

M. CARONDAS.

J'avais quelque regret à tromper Cydaliſe;
Mais je vois clairement que la choſe eſt permiſe.

VALERE.

La Fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monsieur.

VALERE.

La franchise est la vertu d'un sot.

M. CARONDAS, *se disposant à le voler.*

Oui, Monsieur.... mais toujours je sens quelque scrupule
Qui voudrait m'arrêter.

VALERE.

Préjugé ridicule,
Dont il faut s'affranchir!

M. CARONDAS.

Quoi! véritablement?

VALERE.

Il s'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon?

VALERE.

Mais sans doute, en flattant Cydalise,
Tu remplis un devoir que l'usage autorise.
Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux gens?
Bien voir ses intérêts, c'est être de bon sens.

Le ſuperflu des ſots eſt notre patrimoine.
Ce que dit un Corſaire au Roi de Macédoine,
Eſt très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, *fouillant dans la poche de Valere.*

Oui, Monſieur.

VALERE.

Tous les biens,
Devraient être communs ; mais il eſt des moyens
De ſe venger du ſort. On peut avec adreſſe
Corriger ſon étoile, & c'eſt une faibleſſe
Que de ſe tourmenter d'un ſcrupule éternel.

VALERE s'appercevant que Carondas veut le voler.

Mais que fais-tu donc là ?

M. CARONDAS.

L'intérêt perſonnel....
Ce principe caché... Monſieur... qui nous inſpire,
Et qui commande enfin à tout ce qui reſpire...

VALERE.

Quoi ! traître, me voler !

M. CARONDAS.

Non. J'uſe de mon droit,
Tous les biens ſont communs.

VALERE.

Oui, mais ſois plus adroit.
Il eſt certains malheurs auxquels on ſe hazarde,
Lorſque l'on eſt ſurpris.

M. CARONDAS.

Monſieur, j'y prendrai garde.

VALERE.

Ceci, Monſieur Frontin, doit être une leçon;
Mais puiſqu'il ne faut plus vous nommer de ce nom,
Songez à me ſervir auprès de Cydaliſe.
Juſqu'ici, tout va bien; ſa Fille m'eſt promiſe.
Vous ſavez là-deſſus quels ſont mes ſentimens,
Ainſi continuez de flatter ſes talens.
Vos termes de Collége ont produit des merveilles;
Il faut de plus en plus étourdir ſes oreilles,
De ce jargon ſavant qui vous a réuſſi.
Vous êtes ſans Fortune, & vous pouvez ici
Vous faire un petit ſort que j'aurai ſoin d'étendre,
Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en attendre.
Eu, ſoyez diſcret, je ſerai généreux.

SCENE II.

M. CARONDAS, *ſeul.*

MOn premier coup d'eſſai n'eſt pas des plus heureux.
Je ſuis encor trop loin d'atteindre mon modele,
Et c'eſt au ſecond rang que le Deſtin m'appelle.

SCENE III.

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, *ſans voir M. Carondas.*

ME voilà parvenue à m'en débarraſſer.
Que l'oiſiveté pèſe alors qu'on veut penſer !
Parmi tous ces fâcheux dont j'étais obſedée,
Je n'ai pas entrevû le germe d'une idée.
On ne peut à ce point outrager le bon ſens ;
Mais il faut tout ſouffrir de Meſſieurs ſes parens.
(*A M. Carondas.*)
Ah ! vous êtes ici. Bon ! prenez votre place.

Mon Livre va paraître, on attend la Préface,
Il faut y travailler. J'aurais voulu pourtant
Que nous eussions Valère.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'instant,
Et nous parlions de vous, Madame, avec ivresse.

CYDALISE.

Vous parliez de mon Livre?

M. CARONDAS.

Il en parle sans cesse.
C'est, dit-il, un Brevet pour l'Immortalité;
Vous allez éclipser la docte Antiquité.
Je n'ose avec le sien mesurer mon suffrage;
Mais l'admiration me prend à chaque page.

CYDALISE.

Vous en êtes content?

M. CARONDAS.

Mon esprit s'y confond.
Votre Livre est nourri d'un savoir si profond
Que vous me feriez croire au Démon de Socrate.

CYDALISE.

Vous vous y connaissez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte.

Mais apprenez-moi donc comment cela ſe fit?
Il faut que vous ſachiez tout ce qui s'eſt écrit.

CYDALISE.

Avec nombre de gens je me ſuis rencontrée,
Et c'eſt un pur hazard.

M. CARONDAS.

Vous êtiez inſpirée.
Quoi! vous n'avez pas lû le Savant *Voſſius*?

CYDALISE.

Non, jamais.

M. CARONDAS.

Caſaubon?

CYDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius?

CYDALISE.

Point du tout. Sont-ce-là les Livres d'une Femme?

M. CARONDAS.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez, Madame,
Quoi! rien de tout cela?

CYDALISE.

Non, rien, vous dis-je, rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des Loix mieux que *Tribonien*.

Oh ! pour *Tribonien*, convenez....

CYDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connaissez du moins *Thalès*, *Anaxagore* ?

CYDALISE.

Non.

M. CARONDAS.

Le Fils naturel ?

CYDALISE.

Pour celui-là, d'accord.
Ce sont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en Arbitre ;
Mais j'en aurais jugé, comme vous, sur le titre.

CYDALISE.

C'est aussi mon avis, & je crois qu'en effet
Un Ouvrage excellent s'annonce au moindre trait.
C'est un je ne sais quoi... dont notre ame est saisie....
Cela se sent.... enfin c'est l'attrait du Génie.

M. CARONDAS.

ns. C'est à peu près la vapeur d'un ragoût
éveille à la fois l'Odorat & le goût.

CYDALISE.

Oui; la comparaiſon eſt pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle eſt de *Lycophron*.

CYDALISE.

Ah! c'eſt une autre affaire.
Venons à ma Préface. Allons, je vais dicter.
(Après un ſilence & avec emphaſe.)
Ecrivez. *J'ai vécu* *. Non, c'eſt mal débuter.
Effacez, *j'ai vécu*. Mettez-vous à votre aiſe.
(Avec de l'aigreur.)
Ah! Monſieur Carondas, votre plume eſt mauvaiſe.
(Elle rêve.)
J'ai vécu ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterais.
J'ai vécu, dit beaucoup!

CYDALISE.

Non, Monſieur, je voudrais
Un début plus pompeux & plus Philoſophique.

M. CARONDAS.

Cette ſimplicité, Madame, eſt énergique.

CYDALISE, *rêvant.*

Non, non, je cherche un tour qui ſoit moins familier.

* Commencement du Livre intitulé: *Conſidérations ſur les Mœurs.*

(*Avec humeur.*)

On n'a jamais écrit ſur de pareil papier.
Effacez donc, Monſieur; votre encre eſt déteſtable. (*Elle rêve.*)
Je ne pourrai trouver un tour plus favorable!
(*Avec impatience.*)
Ah! Valere, après tout, devrait bien être ici.
Je ne me ſens jamais tant d'eſprit qu'avec lui.
(*Elle rêve.*)
Quoi! pas même une idée? Ah! je ſuis au ſupplice.

M. CARONDAS.

Madame, le génie a ſes jours de caprice,
Et ceci me rappelle un mot de Suidas,
Qui dit élégamment...

CYDALISE.

Hé! Monſieur Carondas,
Laiſſez les morts en paix. J'avais un trait ſublime, (*Elle rêve.*)
Qui m'échappe. Attendez... mais, oui; ce tour exprime...
(*Avec impatience.*)
Ecrivez. Non, la phraſe a trop d'obſcurité.
Je ne ſentis jamais cette ſtérilité.
Quel métier! finiſſons. C'en eſt fait, j'y renonce.

L'Imprimeur attendra, portez-lui ma réponſe.
Non, revenez. Enfin je l'ai trouvé : j'y ſuis.
Vite, écrivez, Monſieur : *Jeune homme, prends & lis* *.
Jeune homme prends & lis. Le tour eſt-il unique?
Qu'en penſez-vous, Monſieur?

M. CARONDAS.

Sublime, magnifique!
C'eſt le ton du Génie & de la Vérité.

CYDALISE.

J'oublie en le liſant tout ce qu'il m'a coûté.
Jeune homme prends & lis! il eſt inimitable,
Et Valere en ſera d'une joie incroyable.

M. CARONDAS.

D'un doux fremiſſement vous vous ſentez troubler.
Jeune homme, prends & lis. L'oracle va parler;
La Nature à tes yeux ici ſe manifeſte.
Non, rien n'eſt ſi ſublime, & pourtant ſi modeſte.

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton?

* C'eſt le début faſtueux du Livre intitulé : *l'Interprétation de la Nature.*

SCENE IV.

CYDALISE, MARTON, M. CARONDAS.

MARTON.

MADAME, c'eſt Damis,
Qui demande à vous voir.

CYDALISE.

Que ſon tems eſt mal pris !
J'allais finir ſans lui. L'importun perſonnnage!
On ne me permet pas d'achever un Ouvrage.

MARTON.

Valere achevera.

M. CARONDAS.

Qu'appellez-vous finir ?
L'Ouvrage eſt fait, Madame, à n'y plus revenir.
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CYDALISE.

Oui, vous avez raiſon. Faites-en vingt copies.
Ah ! je reſpire enfin, & j'ai ſû m'en tirer.
Jeune homme, prends & lis. Oui, Damis peut entrer.

SCENE V.

SCENE V.

DAMIS, CYDALISE.

CYDALISE.

VOus voilà de retour ?

DAMIS.

Oui, je reviens, Madame,
Pour me plaindre de vous & vous ouvrir mon ame,
Je n'apperçois que trop, & c'eſt avec douleur,
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur,
Et que votre amitié s'eſt enfin ralentie ;
Mais la mienne jamais ne s'étant démentie,
Souffrez que je rappelle à votre ſouvenir
Un eſpoir que le tems ne dut pas en bannir.
Vous ſavez à quel point votre fille m'eſt chere ;
C'eſt votre aveu, du moins c'eſt celui de ſon pere,
Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui,
Puiſqu'enfin près de vous j'ai beſoin d'un appui.

CYDALISE.

Le titre, je l'avoue, eſt aſſez légitime ;
Je conviens de mes torts, non pas que mon eſtime,
Ni que cette amitié qui m'attachait à vous,
Ne ſoient encor pour moi des ſentimens bien doux,
Et c'eſt ce que d'abord on aurait dû vous dire :

Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire,
J'ai ſuivi trop longtems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimais. L'âge a changé mes mœurs,
Aujourd'hui toute entière à la Philoſophie,
Libre des préjugés qui corrompaient ma vie,
N'exiſtant plus enfin que pour la vérité,
Je me ſuis fait, Damis, une ſociété,
Peu nombreuſe, il eſt vrai: je vis avec des Sages,
Et j'apprends à penſer en liſant leurs ouvrages:
J'ai choiſi l'un d'entr'eux pour ma fille, & ce ſoir,
Cette heureuſe union doit combler mon eſpoir,
C'eſt à vous de juger ſi, quoique votre amie,
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

DAMIS.

Non, pour votre bonheur je donnerais mes jours,
Et la même amitié m'inſpirera toujours.
Mais quels ſont donc ſi rares avantages
Attachés, dites-vous, au commerce des Sages.
Je ne prends point pour tels un tas de Charlatans,
Qu'on voit ſur des tréteaux ameuter les paſſans,
Qui mettent une enſeigne à leur Philoſophie:
De tous ces importans ma raiſon ſe défie.
De ce vain appareil le Vulgaire eſt ſéduit,
Moi, je ſuis de ces gens qui font peu cas du bruit,
Et je diſtingue fort l'ami de la ſageſſe,
Du pédant qui s'enroue à la prêcher ſans ceſſe.

CYDALISE.

Je ſçais tout le mépris que l'on doit aux pédans,
Et ne les confonds pas avec les vrais Savans.
Epargnez-vous, Monſieur, cette ſatyre amere,
Ceux que je peux nommer, *Théophraſte*, *Valere*,
Dortidius enfin, ſont tous aſſez connus.

DAMIS

Je ne connais entr'eux que ce *Dortidius*.
Quoi! Madame, il en eſt?

CYDALISE.

D'où vient cette ſurpriſe?

DAMIS.

Je l'ai connu, vous dis-je, excuſez ma franchiſe:
Apparemment qu'alors il cachait bien ſon jeu;
Mais ce n'était qu'un ſot, preſque de ſon aveu.
Quelqu'un me le fit voir, & malgré ſa grimace,
Et les plats complimens qu'il vous adreſſe en face,
Et le ſucre apprêté de ſes propos mielleux,
Ma foi, je n'y vis rien de ſi miraculeux.
Malgré ſon ton capable, & ſon air hipocrite,
Je ne fus point tenté de croire à ſon mérite,
Et je ne lui trouvai pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthouſiaſme impoſant pour les ſots.

CYDALISE.

Ce jugement fait tort à votre intelligence,
Et ce *Dortidius* fait honneur à la France;
Son nom chez les Savans fut toujours en crédit,

Et je ne ſçais pourquoi tout le monde en médit.
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
Dont je ſuis redevable au commerce des Sages,
Je dois vous en parler & leur en faire honneur.
Peut-être, après cela, leur tiendrez vous rigueur.
N'importe, il faut du moins apprendre à les connaître.
J'avais des préjugés qui dégradaient mon être;
Vainement ma raiſon voulait s'en dégager,
L'habitude bientôt venait m'y replonger.
Les plus vaines terreurs me déclaraient la guerre,
Je croyais aux eſprits, j'avais peur du tonnerre,
Je rougis devant vous de ces abſurdités,
Mais on nous berce enfin de ces frivolités,
Et leur impreſſion n'en eſt que plus durable.
Notre éducation, frivole, mépriſable,
Loin de nous eclairer ſur le vrai, ni le faux,
N'eſt que l'art dangereux de maſquer nos défauts.
Mes yeux ſe ſont ouverts, hélas! trop tard peut-être!
A ces hommes divins, je dois un nouvel être.
Le hazard préſidait à mes attachemens,
J'étais aux petits ſoins avec tous mes parens,
Et les dégrés entre eux réglaient les préférences.
Cet ordre s'étendait juſqu'à mes connoiſſances.
J'avais tous ces travers, beaucoup d'autres encor;
Enfin mes ſentimens ont pris un autre eſſor.
Mon eſprit épuré par la philoſophie

Vit l'Univers en grand, l'adopta pour Patrie,
Et mettant à profit ma ſenſibilité,
Je ne m'attendris plus que ſur l'humanité.

DAMIS.

Je ne ſçais, mais enfin duſſé-je vous déplaire,
Ce mot *d'humanité* ne m'en impoſe guére,
Et par tant de fripons je l'entens répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
C'eſt un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs ſentimens maſque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur aridité.
J'ai peu vû de ces gens qui le prônent ſans ceſſe,
Pour les infortunés avoir plus de tendreſſe,
Se montrer, au beſoin des amis, plus fervens,
Etre plus généreux, ou plus compatiſſans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Conſoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens;
Et pour en parler vrai, ma foi, je les ſoupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer perſonne.

CYDALISE.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

DAMIS.

On en abuſe trop, & j'en ſuis révolté.
C'eſt pour le cœur de l'homme un ſentiment trop
Vaſte,
Et j'ai vû quelquefois, par un plaiſant contraſte,
De ce ſyſtême outré les plus chauds partiſans,
Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

CYDALISE.

En vérité, Monſieur, les Sages ſont à plaindre,
Et vous êtes pour eux un adverſaire à craindre.
Le ſiécle & la Patrie ont beau s'en applaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et ſervir d'interprete & d'organe à l'envie.

DAMIS.

Hé! quel bien a produit cette Philoſophie?
Je ne découvre pas ces ſuccès éclatans.
Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la Secte,
Penſent avoir perdu leur qualité d'inſecte.
Se croyant une Cour & des admirateurs,
Pour le malheur des Arts, devenus protecteurs,
Ne ſe réveillant pas aux traits de la ſatyre,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit pourſuivis;
Louant, admirant tout dans les autres Pays,
Et ſe faiſant honneur d'avilir leur Patrie:
Sont-ce là les ſuccès ſur leſquels on s'écrie?

CYDALISE.

J'admire vos raiſons, elles ſont d'un grand poids;
Et vous me citez-là des exemples de choix,
Bien dignes en effet d'appuyer votre cauſe.
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque choſe?
Faudrait-il renoncer pour quelques importuns! ..

DAMIS.

Madame, ces abus deviennent trop communs.
J'en prévois pour les mœurs d'étranges cataſtrophes,
Et je ſuis allarmé de tant de Philoſophes.

CYDALISE.

Reſtez, Monſieur, reſtez dans votre opinion.
Il n'eſt point de remède à la prévention;
A penſer autrement vous auriez du ſcrupule,
Hé! que peut la raiſon ſur un eſprit crédule!

DAMIS.

On croit avoir tout dit, Madame, avec ce mot.
Crédule eſt devenu l'équivalent de *ſot*:
Aux yeux de bien des gens, du moins la choſe eſt claire.
Pour moi, que ces gens-là ne perſuadent guére,
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais,
J'ai mon avis, Madame, & ſi je leur déplais,
J'en gémis, mais ſur eux. Je crois ce qu'il faut croire,
J'oſe le déclarer, je le dois, j'en fais gloire.
Ces Meſſieurs peuvent rire, & ſans m'humilier:
Il faut bien leur laiſſer le droit de s'égayer.

Mais moi, j'oſe à mon tour les trouver ridicules,
Et ſouvent la bêtiſe a fait des incrédules.

CYDALISE.

Voilà parler en Sage, & je vous applaudis ;
C'eſt très-bien fait à vous que d'avoir un avis.
Mais, ſans nous égarer dans ces hautes matieres,
Je ſais ce que je dois aux talens, aux lumieres,
De ces hommes de bien que vous perſécutez.

DAMIS.

Ils vous ont donc appris de grandes vérités.
Je ne le croyais pas. Ils ont l'art de détruire,
Mais ils n'élevent rien, & ce n'eſt pas inſtruire.
Quel fruit attendez-vous de leurs vains argumens ?
Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
Vous irez ſur leurs pas de ſophiſme en ſophiſme,
Vous perdre dans la nuit d'un triſte pyrrhoniſme.
Ah ! renoncez, Madame, à ces perturbateurs ;
Ce ſont eux que l'on doit nommer perſécuteurs.
Abjurez une erreur qui vous eſt étrangère,
Et reprenez enfin votre vrai caractère.

CYDALISE.

Vous avez donc tout dit ? J'admire le bon ſens,
Et la ſolidité de vos raiſonnemens.
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille ;
Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma fille.
[illegible], Monſieur. (*Elle ſort.*)

DAMIS.

Ah ! Ciel ! Je ne ſçais où j'en ſuis !

SCENE VI.

DAMIS, CRISPIN.

CRISPIN.

HE ! bien, cette démarche a-t-elle eu d'heureux Fruits ?
Epousons nous, Monsieur ? Cydalise, sans doute....

DAMIS.

Je viens de lui parler, Crispin : mais qu'il m'en coûte !
Il me faut renoncer à cet hymen.

CRISPIN.

Comment ?

DAMIS.

Je suis congédié.

CRISPIN.

Quoi ! la.... formellement ?

DAMIS.

Oui, très formellement, Crispin.

CRISPIN.

Nous sçavons plaire, Monsieur, & nous serions éconduits par Valere !
N'est-il point de remede ?

DAMIS.

Oh ! je n'en vois aucun.

CRISPIN.

Bon! vous n'y pensez pas: moi, j'en vois cent pour un.
Il faut tout simplement enlever Rosalie.
C'est le plus court.

DAMISE.

Crispin, quel excès de folie!
Crois-tu qu'elle y consente, & la connais-tu bien,
Pour me parler ainsi?

CRISPIN.

Je goutais ce moyen;
Mais puisqu'il vous déplaît, il faut dans cette affaire
Recourir au plus sûr. J'irais trouver Valere,
Et je voudrais, morbleu, lui parler sur un ton,
A lui faire ce soir déserter la maison.

DAMIS.

Ce serait en effet le parti le plus sage;
Mais Cydalise.

CRISPIN.

Hé! bien?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage,
Et c'est précisément le moyen de l'aigrir,
Le secret de me perdre, à n'en plus revenir.

CRISPIN.

Allons, c'est donc à moi par une heureuse audace,
D'éclairer Cydalise, & de donner la chasse
A tous ces discoureurs qui lui gâtent l'esprit.
Prêtons-lui, à mon tour, j'aurai quelque crédit.

Et pour peu que Marton ſeconde l'entrepriſe,
A la raiſon bientôt vous la verrez ſoumiſe.

DAMIS, *avec joie d'abord.*

Ah! Criſpin.... mais comment s'en repoſer ſur toi?

CRISPIN, *avec emphaſe.*

Je veux qu'elle balance entre Valere & moi.
Vous ne connaiſſez pas encor tout mon mérite;
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

DAMIS.

Toi?

CRISPIN.

Moi-même, Monſieur; j'ai fait plus d'un métier;
Un Sage à ſes travaux daigna m'aſſocier;
Et quelque jour mon nom eût été ſur la liſte,
Du moins il m'en flattait, quand j'étais ſon Copiſte.

DAMIS.

Comment?

CRISPIN.

J'avais déjà quelques admirateurs;
Ah! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs,
Pour vivre dans les bois! je lui dois la juſtice
Qu'il ne connut jamais la brigue, l'artifice.
De ſa Philoſophie il était entêté,
Au fond plein de droiture & de ſincérité.
Animal à la fois Miſanthrope & Cynique,
C'était vraiment un fou dans ſon eſpece unique.

DAMIS.

Ah! puis-je t'écouter dans le trouble où je ſuis?

SCENE VII.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

MARTON.

ALLONS, Monsieur, il faut éclaircir ces ennuis; vîte, de la gaité.

DAMIS.

Comment! Que veux-tu dire?

MARTON.

Il faut d'abord, Monsieur, commencer par en rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'est bien dit.

DAMIS.

Je suis au désespoir!

MARTON.

Bon! Vous n'y pensez pas, & vous voyez trop noir.

CRISPIN.

Mais je crois qu'en effet elle a quelque vertige.

MARTON.

Confolez-vous.

DAMIS.

Marton.....

MARTON.

Consolez-vous, vous dis-je.

DAMIS.

Qu'est-il donc arrivé ?

MARTON.

Vous l'apprendrez ; venez.

Oui, je vous mets au rang des Amans fortunés.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

JE ne peux revenir encor de ma ſurpriſe !
C'eſt donc ainſi, Marton, qu'ils trompaient Cydaliſe ?

MARTON.

J'eſpère qu'à la fin elle entendra raiſon.

DAMIS.

Oh ! je n'en doute plus, ce billet eſt trop bon !
Que ne te dois-je pas pour cette découverte ?

MARTON.

L'heureux hazard, Monſieur, que cette porte ouverte !
Ma foi, je le guettais, & depuis fort longtems ;

J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens.
Je l'aurais affirmé.

CRISPIN.

C'est Frontin qu'il se nomme :
A ce nom-là d'abord j'aurais reconnu l'homme.

MARTON.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit ?

DAMIS.

Toi.

MARTON.

Moi ? je me perdrais, Monsieur, dans son esprit.
Je n'oserai jamais.

DAMIS.

Marton. . . . .

MARTON.

A ma Maîtresse,
Un billet de ce stile ! oh ! non : point de faiblesse,
Il m'en coûterait trop.

DAMIS.

Mais . . .

MARTON.

Propos superflus,
Je ne le ferai pas.

DAMIS.

Ni moi.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

MARTON.

C'eſt que d'ailleurs il faut le rendre en leur préſence,
Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.
Cydaliſe, je crois, ne m'a jamais vû?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je ſuis inconnu dans toute la maiſon?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire & lui plaire.
Donnez-moi ce billet, je prends ſur moi l'affaire:
Allez, Monſieur, allez, je ſaurai vous ſervir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réuſſir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes ſervices.
Que n'oſerai-je pas ſous de pareils auſpices?

MARTON.

On vient, c'eſt l'aſſemblée, éloignez-vous tous deux.

DAMIS.

Je me fie à tes ſoins du ſuccès de mes vœux.

MARTON.

Hé ! vîte, éloignez-vous, de crainte de ſurpriſe.

SCENE II.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, *leur faiſant une profonde révérence.*

JE vais vous annoncer, Meſſieurs, à Cydaliſe.

SCENE III.

LES PHILOSOPHES.

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

HÉ ! bien, le mariage eſt enfin décidé ?

VALERE.

Oui, j'épouſe ce ſoir. Le Notaire eſt mandé.

DORTIDIUS.

Parbleu, j'en ſuis ravi.

THEOPHRASTE.

Que je t'en félicite !

DORTIDIUS.

Ma foi, cette fortune eſt dûe à ton mérite.

THÉOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

DORTIDIUS.

Dans le fond, tu pouvais eſpérer beaucoup mieux.

VALERE.

Meſſieurs.

DORTIDIUS.

Non je le penſe, & c'eſt ſans flatterie.

VALERE.

Vous voulez...

DORTIDIUS.

Nous ſavons honorer ton génie.

VALERE.

Ah! tu me rends confus avec ces complimens.

DORTIDIUS.

Mais c'eſt la vérité.

VALERE.

Si j'avais tes talens,
Si je réuniſſais tes qualités ſublimes,
Ces éloges alors deviendraient légitimes.

THÉOPHRASTE.

Et la future enfin conſent donc?

VALERE.

A regret;
Mais que me fait à moi ſon déplaiſir ſecret?

THEOPHRASTE.

Sans doute, avec le tems tu la tendras docile.

DORTIDIUS.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

VALERE.

Je ne sais quel Rival me dispute son cœur;
Mais Cydalise au fond n'en a que plus d'ardeur.

DORTIDIUS, *en riant.*

Cydalise . . . conviens que la dupe est bien bonne.

VALERE.

Que mon hymen s'achève, & je ne l'abandonne.
Je mourais, si l'affaire eût traîné plus longtems,
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

DORTIDIUS.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

THÉOPHRASTE.

Ma foi, je quitte aussi; le moyen d'y suffire!
(*A Valere.*)
Toi du moins, tu pouvais, animé par l'espoir,
Te faire une raison, t'ennuyer par devoir,
Et l'Amour . . .

VALERE, *riant.*

Oui, l'Amour! c'est bien ce qui me tente!

DORTIDIUS.

Il épouse parbleu dix mille écus de rente.

VALERE, *à Théophraste.*

Quoi donc! me trouves-tu le ton d'un Amoureux?

Ce ſerait à mon âge un ridicule affreux.
On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on ſonge au plaiſir, mais après la fortune.

THE'OPHRASTE.

Il a vraiment raiſon.

DORTIDIUS.

Je penſe comme lui.

VALERE.

Aurais-je ſans cela pu ſupporter l'ennui
Qui m'obſédait ſans ceſſe auprès de cette folle?
Eût-elle été Vénus, j'aurais quitté l'idole:
Oh! je ne donne pas dans de pareils travers.

THE'OPHRASTE.

On devrait l'avertir de réformer ſes airs;
Elle était autrefois moins difficile à vivre,
D'où vient qu'elle a changé?

VALERE.

Mais c'eſt depuis ſon Livre.

THE'OPHRASTE.

Quoi! ſérieuſement le fait-elle imprimer?

VALERE.

Oui.

THE'OPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

DORTIDIUS.

Sais-tu bien qu'au beſoin ce trait pourrait ſuffire,
Si tu penſais jamais à la faire interdire.

THÉOPHRASTE.

Connais-tu ſon diſcours ſur *les devoirs des Rois*?

VALERE.

Ah! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois;
Il fallait, à toute heure, eſſuyer cet orage.

DORTIDIUS, *ſérieuſement.*

Entre nous, cependant, c'eſt ſon meilleur ouvrage.
Le crois-tu de ſa main?

VALERE.

Bon! tu veux plaiſanter.

DORTIDIUS, *toujours ſérieuſement.*

Non, d'honneur; il me plaît.

VALERE.

Et tu peux t'en vanter!

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il eſt bien; mais très-bien.

VALERE.

Tu veux rire.
C'eſt une abſurdité qui va juſqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en penſais ainſi, je le dirais très-bas.

VALERE.

Va, ton air ſérieux ne m'en impoſe pas.

DORTIDIUS, *fâché.*

Enfin, Monſieur décide, & chacun doit ſe taire.

VALERE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirais le pere.

DORTIDIUS.

Hé ! bien, s'il était vrai...

VALERE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DORTIDIUS, *plus fâché.*

Mais, mon petit Monsieur.

VALERE.

Je suis de bonne foi.

DORTIDIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

VALERE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me poussez à bout!

VALERE.

Et j'en ris, qui plus est.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah ! c'en est trop enfin.

THÉOPHRASTE.

Hé ! Messieurs, s'il vous plaît...

DORTIDIUS.

Plaisant original, pour me rompre en visière !

THÉOPHRASTE, *se mettant entr'eux.*

Messieurs, n'imitons pas les pédans de Molière.
Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

VALERE.

Moi, j'ai raison.

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

Sans doute.

DORTIDIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

THÉOPHRASTE, *à Dortidius.*

Vraiment non. Mais enfin on pouvait vous entendre,
Et déja Cydalise aurait pu nous surprendre.

DORTIDIUS.

L'estime qui toujours devrait nous animer.....

THEOPHRASTE.

Il n'est pas question, Messieurs, de s'estimer;
Nous nous connaissons tous : mais du moins la prudence
Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.
C'est par ces beaux dehors que nous en imposons,
Et nous sommes perdus, si nous nous divisons.
Il faut bien se passer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous. Oubliez vos querelles.

SCENE IV.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE, *un Livre à la main.*

PARDON, si j'ai tardé; je m'occupais de vous,
Et ce sont-là toujours mes momens les plus doux.

Asseyons-nous, Messieurs : Ah ! vous voilà, Valere
On vient de m'apporter le projet du Notaire,
Vous en serez content.

VALERE.

Le plus cher de mes vœux,
Vous le savez, Madame, en formant ces beaux nœuds,
C'est d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

CYDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu sur ma vie,
Je m'acquite envers vous. Mais, Messieurs, à l'instant
Vous parliez avec feu. Quel sujet important
Pouvait vous diviser ? J'ai cru du moins entendre
Que l'on se disputait.

VALERE, *avec un peu d'embarras.*

Il est vrai.

CYDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous différtiez avec tant d'intérêt ?

VALERE.

Puisqu'il faut l'avouer, vous en étiez l'objet.

CYDALISE.

Moi ?

VALERE.

Vous. Cette chaleur en est le témoignage.

CYDALISE.

CYDALISE.

Quoi donc ?

VALERE.

Ah ! je ne puis en dire davantage.
Je ne ſais point louer en préſence des gens.
Parlez, Meſſieurs, parlez.

THÉOPHRASTE.

Tu permets ?

VALERE.

J'y conſens

THÉOPHRASTE.

Dans les ſiecles paſſés on cherchait un génie
Qu'on pût vous comparer. Je citais Aſpaſie,
Et Monſieur ſe fâchait de la comparaiſon.

VALERE.

Je la trouve choquante, & voici ma raiſon.
Aſpaſie autrefois put briller dans Athene ;
Mais la Philoſophie y fleuriſſait à peine.
Tous les peuples frappés de ſon éclat nouveau,
Durent ſe proſterner autour de ſon berceau ;
Tout fut ſurpriſe alors. Des talens ordinaires
Brillaient à peu de frais, dans ces ſiecles vulgaires
Mais de nos jours l'eſprit a fait tant de progrès ;
Il eſt ſi difficile, après tant de ſuccès,
De ſe mettre au niveau de ces hommes célebres,
Par qui la barbarie a vu fuir ſes ténébres,
Que je ne puis ſouffrir, ſans me mettre en courroux,
Que l'on balance encore entre Aſpaſie & vous.

(A Théophraſte.)

Comparez donc les tems, & voyez où vous êtes.

THÉOPHRASTE.

Mais les comparaiſons ne ſont jamais parfaites.

VALERE.

Allons, vous aviez tort.

THEOPHRASTE.

Je le ſens, j'en roguis.

CYDALISE.

N'allez pas là-deſſus demander mon avis;
Je ſais trop...

VALERE, *avec un ton de ſentiment.*

Nous ſavons que vous êtes ſublime.

DORTIDIUS.

Ce ſont nos ſentimens; mais comme il les exprime!
Il ſçait tout embellir.

CYDALISE, *vivement.*

Ah! c'eſt la vérité.

VALERE, *lui baiſant la main.*

Vous me pardonnez donc cette vivacité?

CYDALISE.

Je devrais le gronder, ſon eſprit me déſarme;
On ne peut y tenir, *& je ſuis ſous le charme.* *

DORTIDIUS.

Perſonne ne ſçait mieux ſe rendre intéreſſant.

VALERE.

Je vois que le génie eſt toujours indulgent.

* Voyez *le Fils naturel* page 168: je m'écriai preſque ſans le vouloir, *il eſt ſous le charme.*

CYDALISE.

Monſieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles

DORTIDIUS.

Je ne m'occupe point des Rois, de leurs querelles:
Que me fait le ſuccès d'un ſiége ou d'un combat?
Je laiſſe à nos oiſifs ces affaires d'Etat.
Je m'embarraſſe peu du pays que j'habite,
Le véritable Sage eſt un Coſmopolite.

CYDALISE.

On tient à la Patrie, & c'eſt le ſeul lien...

DORTIDIUS.

Fi donc! c'eſt ſe borner que d'être Citoyen.
Loin de ces grands revers qui déſolent le monde,
Le Sage vit chez lui dans une paix profonde;
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur;
Il eſt ſon ſeul Monarque & ſon Légiſlateur;
Rien ne peut altérer le bonheur de ſon être:
C'eſt aux Grands à calmer les troubles qu'ils font naître.

THÉOPHRASTE.

Il voit en philoſophe, & c'eſt voir comme il faut.

CYDALISE.

On ne trouve jamais ſon eſprit en défaut.

VALERE.

Madame, il a raiſon. L'eſprit philoſophique
Ne doit point déroger juſqu'à la politique.
Ces guerres, ces traités, tous ces riens importans,

S'enfoncent par dégrés dans l'abîme des tems.
Tout cela diſparait au flambeau du génie,
Et ſi l'on peut parler ſans fauſſe modeſtie,
Excepté vous, & nous, je ne découvre rien
Qui puiſſe être l'objet d'un honnête entretien.

CYDALISE.

Oui; véritablement, ce ſont-là des miſères.

THÉOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des eſprits vulgaires.

CYDALISE.

Je n'appellerai pas de votre autorité.
A propos, parle-t-on de quelque nouveauté?

VALERE.

Nous n'en protégeons qu'une.

CYDALISE.

Un chef-d'œuvre, ſans dou

VALERE.

C'eſt une découverte, une nouvelle route,
Que l'un de nous, Madame, entreprend de tra
Un genre où le génie a de quoi s'exercer.

CYDALISE.

Une Tragédie?

VALERE.

Oui, purement domeſtique, *
Comme nous les voulons.

CYDALISE.

Je craindrais la critique;

* Voyez les Entretiens à la ſuite du *Fils naturel*.

Contre les nouveautés elle a toujours raiſon ;
Et le Public...

VALERE.

Vraiment, il décide en oiſon ;
Nous ſçavons bien cela : mais nous ferons la guerre.

CYDALISE.

Je ne ſçais, le vieux goût tient encore au Parterre.

VALERE.

Nous riſquons, il eſt vrai, ſurtout les premiers jours ;
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens ſourds.
Nous avons des amis, qui de loges en loges,
Vont crier au miracle, & forcer les éloges ;
N'avons-nous pas d'ailleurs le ſuccès des Soupés ?

CYDALISE.

Oui ; je n'y ſongeais pas, & vous me détrompez.

VALERE.

Nous avons tant de gens qui pour nous ſe dévouent,
Tant de petits Auteurs qui par orgueil nous louent,
Que je ſuis aſſuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon ſens.

THÉOPHRASTE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, c'eſt la vérité pure.

VALERE.

Mais non, ſans plaiſanter, j'en ferais la gageure.

CYDALISE.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous long-tems ?

VALERE.

Nous ſommes occupés de ſoins plus importans.

CYDALISE.

Quoi donc?

VALERE.

Certain Auteur dans une Comédie
Veut, dit-on, nous jouer.

CYDALISE.

L'entrepriſe eſt hardie.

DORTIDIUS, *avec feu.*

Nous jouer! Mais vraiment, c'eſt un crime d'Etat;
Nous jouer!

VALERE.

Nous ſçaurons parer cet attentat.

CYDALISE.

Ah! Le Public entier...

DORTIDIUS.

Nous pourrions nous méprendre,
Nous l'avons mal mené; s'il allait nous le rendre.

CYDALISE.

Ah! tous les Magiſtrats éleveraient la voix.

THE'OPHRASTE.

Nous nous ſommes brouillés avec ces gens de loix.

CYDALISE.

Mais la Cour...

VALERE.

Ne prendra jamais notre querelle;
Nous en avons agi leſtement avec elle.

DORTIDIUS.

...s verrez qu'il faudra dire un mot à l'Auteur.

THÉOPHRASTE.

Oui, du moins on pourrait eſſayer s'il a peur.

VALERE.

Le pis aller, Meſſieurs, c'eſt d'attendre l'orage,
Juſques-là, diffamons & l'Auteur & l'Ouvrage;
Armons la main des ſots pour nous venger de lui;
Portons des coups plus ſûrs en nous ſervant d'autrui.
Ne peut-on pas gagner des Acteurs, des Actrices?
Nous aurons un parti juſques dans les couliſſes.
Il faut de la cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer, même en loge, aux yeux des ſpectateurs.
Je connais le Public, nous n'avons qu'à paraître:
Il nous craint.

CYDALISE.

C'eſt bien dit: qui le brave eſt ſon maître.
Mais notre Colporteur tarde bien à venir.
Il devrait être ici: qui peut le retenir?

DORTIDIUS.

Peut-être qu'il attend.

CYDALISE.

Il faut qu'on l'avertiſſe.

THÉOPHRASTE.

Le voici juſtement.

SCENE VI.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES, M. PROPICE.

CYDALISE.

ENTREZ, Monſieur Propice. Avez-vous du nouveau ?

M. PROPICE.

Je ne cours pas après, Madame. Avez-vous lû les *Bijoux indiſcrets ?* C'eſt une gaillardiſe aſſez philoſophique, Du moins à ce qu'on dit.

CYDALISE.

L'idée en eſt comique ; Mais cela n'eſt plus neuf.

M. PROPICE.

Cela ſe vend toujours.

CYDALISE.

Paſſons.

M. PROPICE.

Connaiſſez-vous la *Lettre ſur les ſourds ?*

CYDALISE.

L'Auteur m'en fit préſent.

DORTIDIUS.

Tout ſon mérite y brille.

M. PROPICE.

Vous ne voudriez pas du *Pere de famille?*
Cela n'eſt pas trop bon.

DORTIDIUS, *ironiquement.*

Vous vous y connaiſſez.

M. PROPICE.

Mais le Public le dit, & je l'en crois aſſez.
Pour *le Livre des mœurs*, je me ſouviens, Madame,
De vous l'avoir vendu.

(*Il lit les titres.*)

Réflexions ſur l'Ame.

CYDALISE.

Voyons. Je les connais. Eſt-ce tout?

M. PROPICE.

Vraiment, non.

L'Interprétation de la nature.

CYDALISE.

Bon.
C'eſt un Livre excellent!

DORTIDIUS.

Sublime!

THEOPHRASTE.

Néceſſaire!

CYDALISE.

Je le garde; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

M. PROPICE.

Ceci, c'eſt le *Diſcours ſur l'inégalité.*

CYDALISE, *le prenant.*

Ah! je vais le relire avec avidité.
Quel eſt cet autre écrit... là... que je vois en tête?

M. PROPICE.

Madame, ce n'eſt rien; c'eſt le *Petit Prophete.*

CYDALISE.

Ah! ah! Je m'en ſouviens; il eſt très-amuſant.

M. PROPICE.

Oui, c'eſt un badinage infiniment plaiſant.
N'attendez-vous plus rien de mon petit ſervice?

CYDALISE.

Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monſieur Propice.

SCENE VI.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

AH! Je relirai donc mon Livre favori.

VALERE.

Quoi! *l'Inégalité?* C'eſt bien le mien auſſi.

THÉOPHRASTE.

Ce Livre eſt un thréſor; il réduit tous les hommes
Au rang des animaux, & c'eſt ce que nous ſommes.
L'homme s'eſt fait eſclave en ſe donnant des loix,

Et tout n'irait que mieux s'il vivait dans les bois.

CYDALISE.

Pour moi, je goûterais une volupté pure
A nous voir tous rentrer dans l'état de nature.

THÉOPHRASTE.

Les esprits dans l'erreur sont encor trop plongés,
Et l'on est retenu par tant de préjugés... !
Il est tant de sçavans qui n'en ont pas l'étoffe..... !

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton?

SCENE VIII.

CYDALISE, MARTON, LES PHILOSOPHES.

MARTON.

MADAME, un Philosophe
Demande à vous parler.

CYDALISE.

Il se nomme?

MARTON.

Crispin.

CYDALISE.

Le nom est singulier,

Aux ſpéculations veut joindre la pratique.

CYDALISE.

Dans le fond, ce ſerait un homme à reſpecter ;
Mais par les préjugés on ſe ſent arrêter.

CRISPIN.

Ma réſolution peut vous ſembler bizarre.

CYDALISE.

Vous donnez, à vrai dire, un exemple bien rare ;
Mais votre empreſſement ne peut qu'être flatteur ;
Vous êtes Philoſophe, & même à la rigueur.

CRISPIN.

Je me ſuis interdit de conſulter les modes,
J'ai cru que des habits devaient être commodes,
Et rien de plus. Encor dans un climat bien chaud...

THÉOPHRASTE.

On juge ici, Monſieur, l'homme par ce qu'il vaut,
Et non par les habits.

CRISPIN.

C'eſt penſer en vrai Sage.

CYDALISE.

Mais qui peut nous venir à

CRISPIN.

En nous civiliſant, nous avons tout perdu,
La ſanté, le bonheur, & même la vertu.
Je me renferme donc dans la vie animale;
Vous voyez ma cuiſine, elle eſt ſimple & frugale. *
On ne peut, il eſt vrai, ſe contenter à moins;
Mais j'ai ſû m'enrichir en perdant des beſoins.
La fortune autrefois me paraiſſait injuſte;
Et je ſuis devenu plus heureux, plus robuſte
Que tous ces Courtiſans dans le luxe amollis,
Dont les femmes enfin connaiſſent tout le prix.
Prévenu de l'accueil que vous faites aux Sages,
Madame, je venais vous rendre mes hommages,
Inviter ces Meſſieurs, peut-être à m'imiter,
Du moins ſi mon exemple a de quoi les tenter.

CYDALISE.

Sçavez vous qu'on démêle, à travers ſa folie,
De l'eſprit?

DORTIDIUS.

Mais beaucoup.

MARTON.

Je dirais du génie;
Et jamais Philoſophe à ce point ne m'a plu.

THÉOPHRASTE.

C'eſt ce que nous cherchions; un homme convaincu,
Qui plein de ſon ſyſtême, & bravant la critique,

* Il tire une Laitue de ſa poche.

M. CARONDAS.

C'eſt Criſpin,
Le valet de Damis.

CRISPIN, *ſe relevant,*

Hé! oui, M. Frontin:
Parlez haut; oui, c'eſt lui.

CYDALISE.

Quel eſt donc ce miſtére?

CRISPIN, *en montrant Valere.*

Le valet de Monſieur eſt votre Sécretaire,
Et je me ſuis ſervi de ce déguiſement,
Pour remettre en vos mains un billet important,
(Montrant M. Carondas)
Surpris chez ce fripon.

CYDALISE, *ouvrant le billet,*

Je connais l'Ecriture;
(A Valere.)
C'eſt la vôtre, Monſieur.

CRISPIN.

Liſez, je vous conjure.

VALERE, *aux Philoſophes.*

Ah! nous ſommes perdus!

CYDALISE *lit haut, mais d'une voix altérée, & qui s'affaiblit peu à peu.*

» JE te renvoye, mon cher Frontin, ce recueil d'impertinences que Cydaliſe appelle ſon Livre. Continue de flatter cette folle, à qui ton nom ſavant en impoſe. Théophraſte,

» *& Dortidius viennent de me communiquer un projet ex-*
» *cellent qui achevera de lui tourner la tête, & pour le-*
» *quel tu nous ſeras néceſſaire. Ses Ridicules, ſes travers,*
» *ſes .....*

CRISPIN.

Elle baiſſe la voix,
Et n'ira pas plus loin, à ce que je prévois.

M. CARONDAS.

Ah ! traître de Criſpin !

DORTIDIUS, *à Valere.*

L'aventure eſt fâcheuſe,
Mais nous y ſommes faits.

VALERE, *bas.*

Quelle diſgrace affreuſe!
Que lui dire ? Sortons.

CYDALISE.

Liſez, Monſieur, liſez ;
Et juſtifiez-vous après, ſi vous l'oſez.
De vos ſéductions j'étais donc la victime !
Et mes yeux ſont ouverts ſur le bord de l'abîme !
Que vous avais-je fait pour me traiter ainſi ?
Allez, & de vos jours ne paraiſſez ici.
Votre confuſion ſuffit à ma vengeance.
Ingrats ; d'autres peut-être auront moins d'indulgence.
C'eſt le dernier eſpoir de mon cœur outragé :
Partez.

VALERE, *furieux.*

Ah! malheureux !

M. CARONDAS.

Voilà notre congé.

(*Ils sortent.*)

CYDALISE.

Les cruels, à quel point ils m'avaient prévenue.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ROSALIE, CYDALISE MARTON, CRISPIN.

CYDALISE.

VENEZ, Damis, venez, je sens que votre vûe
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démasqués, l'erreur n'a qu'un moment.
Ils sont assez punis de n'être plus à craindre,
Et ce n'est plus à vous, Madame, de vous plaindre.

CYDALISE.

A ces homme pervers j'avais sacrifié
Les devoirs les plus saints, & même l'amitié.
Vous êtes bien vengé ! Ma chère Rosalie,
Je reconnais mes torts, que ton cœur les oublie;
Je les répare tous en te donnant Damis.

DAMIS.

Vous trouverez en moi les ſentimens d'un fils.

ROSALIE.

Tous mes vœux ſont remplis, le Ciel me rend ma mere.

CRISPIN.

Moi, j'épouſe Marton pour terminer l'affaire.

MARTON, *au Public.*

Des ſages de nos jours nous diſtinguons les traits:
Nous démaſquons les faux, & reſpectons les vrais.

FIN.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *Les Philoſophes*, *Comédie*; je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 10 Mai 1760. CREBILLON.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Recueil des Piéces de Théâtre Français & Italien.

PIECES ANCIENNES DETACHES

ANDROMAQUE, Tragédie.
Ariane, Tragédie.
Athalie, Tragédie ſainte.
Catilina, Tragédie.
Cinna, Tragédie.
Electre, *de Crébillon.*
Electre, *de Longepierre.*
Eſther, Tragédie.
Iphigénie, Tragédie.
Manlius, Tragédie.
Médée, *de Longepierre*, Tragéd.
Pénélope.
Polieucte, Tragédie ſainte.
Pirrus, *de Crébillon.*
Rhadamiſte & Zénobie.
Rodogune, Tragédie.

Comédies par Aſſortimens.

AVEUGLE clair-voyant.
Amour Médecin.
Andrienne, Comédie.
Bon Soldat.
Comédie ſans titre, ou le Mercure.
Coupe enchantée.
Cocher, Comédie.
Cocu imaginaire.
Criſpin, Médecin.
Deuil, Comédie.
Epreuve réciproque.
Eſope à la Cour,
Eſope à la Ville.
Eſprit follet.
Faucon, Comédie.
Femmes ſçavantes.
Femme Juge & Partie.
Galand Coureur.
Galand Jardinier.
Homme à bonnes fortunes.
Joueur, *de Regnard.*
Mari, retrouvé.
Mere Coquette.
Le Méchant, Comédie.
Médée & Jaſon, Parodie.
Muet, Comédie.
Nouveauté, Comédie.
Le Nouveau Monde.
Retour imprévu.
Sicilien ou l'Amour Peintre.
Trois Couſines.
Turcaret, Comédie.
Venceſlas, Comédie.
Vendanges de Surennes.

On trouve chez le même Libraire un Aſſortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées, tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertiſſemens, & pluſieurs Livres d'aſſortimens anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays Etrangers, & pluſieurs Livres de Muſique relatifs aux Pieces de Théâtres, & c.

CATALOGUE DES THEATRES

Nouveaux ou nouvellement réimprimés en 1760.

Qui ſe trouvent chez DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques.

ŒUvres de Piron, 3 vol *in*-12. belles figures, dont les deſſeins ſont de M. Cochin. 9 l.

Œuvres de Boiſſi, *in*-8. 9 vol. nouvelle édition, 36 l.

De Marivaux, Theâtre Franç. & Ital. *in*-12. 5. vol. 15 l.

Théâtre édifiant, ou Tragédies ſaintes de M. Duché. 3 l.

Théâtre, & autres Œuvres de Fagan, *in*-12. 4. vol. 10 l.

Théâtre de V***, *in*-12. 3 l.

Théâtre de la Grange, *in*-8. 3 l. 10 ſ.

Theâtre de Romagneſi, & Riccoboni, 1 vol. *in*-8. 4 l. 10 ſ.

Théâtre d'Aviſſe, *in*-8. 1 vol. 3 l. 10 ſ.

Théâtre de Guyot de Merville, *in*-8. 1 vol 4 l. 10 ſ.

Théâtre de Peſſelier, *in*-8 1 vol. 4 l. 10 ſ.

Théâtre de l'Affichard, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 ſ.

Théâtre & Œuvres de M. Favart, avec toutes les Muſique, 6 vol. *in* 8. 30 l.

Le Recueil des Airs des Nymphes de Diane, d'Acajou & de Cythere aſſiégée, dn même Auteur, 1 vol. *in*-8. 6

Œuvres de Vadé, ou Recueil des Opéra Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol *in* 8. 20 l.

Nouveau Théâtre de la Foire ou recueil de Piéces qui ont été repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement, 4 vol. *in*-8. avec les air notés. 20 l.

Nouveau Théâtre François & Italien, ou Recueil des meilleures Pieces de différens Auteurs, repréſentées depuis quelques années, 4 vol. *in*-8.

Choix de nouvelles Pieces qui ont été repréſeetées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6 vol. *in*-12. 18 l.

Le Théâtre d'Apoſtolo Zeno, traduit de l'Italien 2 vol. *in*-12. 1758. 5 l.

Théâtre Bourgeois, ou Recueil de pieces repréſentées ſur des Théâtres particuliers, *in*-12. 3 l.

Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'eſprit, 1 vol *in*-8. 4 l. 10 ſ.

Théâtre Anglois Comique, *ſous preſſe.*

Théâtre de Rotrou, *ſous preſſe.*

Théâtre de Pelegrin, *ſous preſſe.*

Les Spectacles de Paris, ou le Calendrier Hiſtorique & Cronologique de tous les Théâtres, neuvieme Partie pour 1760. Chaque Partie ſe vend ſéparément. 1 l. 4 ſ.

Hiſtoire du Théâtre de l'Académie Royale de Muſique en France, depuis ſon établiſſement juſqu'à préſent, nouvelle édition conſidérablement augmentée 1 vol *in*-8. 1757. 5 l.

Suite des Théâtres par assortiment.

Le Théâtre François, ou Recueil des meilleures piéces de l'ancien Théâtre, *in*-12. 12 vol. 36 l.
Théâtre de M. Voltaire, 5 volumes *in*-12. 15 l.
De Moliere, 8 volumes *in*-12. 16 l.
De Racine, 3 volumes, *in*-12. 6 l. 10 s.
De Crébillon, 3 volumes *in*-12. 7 l.
De Campistron, 3 volumes *in*-12. 6 l 10 s.
De Regnard, 2 volumes *in*-12. 6 l.
De Campeslé, 2 volumes *in*-12. 5 l.
De Pradon, 2 volumes *in*-12. 5 l.
De la Fosse, 2 volumes *in*-12. 4 l. 10 s.
De la Fond, 1 volume *in*-12. 2 l. 10 s.
De Poisson, pere, 2 volumes *in*-12. 5 l.
De la Thuille ie, 1 volume *in*-12. 2 l. 10 s.
Théâtre Lyrique, *in*-12. 2 l.
De la Grange-Chancelle, 5 volumes *in*12. 10 l.
De le Grand, 4 volumes 10 l.
De Dancourt, 8 volumes. 20 l.
De Baron, 3 volumes *in*-12. 7 l. 10 s.
D'auteroche. 3 volumes *in*12. 7 l. 10 s.
De B urfaut, 3 volumes *in*-12. 7 l. 10 s.
De Montfleury, 3 volumes *in*-12. 7 l. 10 s.
De Quinault, 5 volumes *in*-12. 12 l. 10 s.

L'Amusement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danses, Vaudeville, Rondes de table, [illegible], 1 vol. *in*-8. 12 l.

La Toilette de Vénus dressée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles, 10 parties, vol. *in*-8. 12 l.

Le Passe-tems agréable & divertissant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres, 10 parties, 1 vol. *in*-8. 12 l.

Les Desserts des petits Soupers de Madame de... 10 parties 1 vol. *in*-8. 12 l.

L'Année Musicale, contenant un Recueil de jolis airs, Parodies, en 20 parties, formant 2 vol. *in*-8. 24 l.

Les Mille & une Bagatelle, 28 parties 33 l. 12. s.

Les Thémireïdes, ou Recueil d'airs à Thémire, 3. parties. 3 l. 12 s.

Amusemens Champêtres, ou les avantutes de Cythere, Chanfons nouvelles à danser, 2 parties 2 l. 8 s.

Recueils d'Airs & Menuets. Contre-Danses, Parodies, chantés sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique, & de l'Opera Comique, 17 parties, chaque partie se vend séparement, 1 l. 4 s.

Recueils des Menuets, Contre-Danses & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoises & Italienne, 13 parties. 15 l. 12 s.

Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Muſique. 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis des Troqueurs, 1 l. 4 ſ.
La Muſique de la Pipee. 1 l. 10 ſ.
Ariettes du Medecin d'Amour. 2 l. 8 ſ.
Ariettes de l'heureux déguiſement. 2 l. 8 ſ.
Ariettes de la Bohemienne de la Coméd. Ital. 2 parties. 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis de la Bohemienne de l'Opéra Comique, 1 l. 4. ſ.
Arietes du Chinois. 2 l. 8. ſ.
La Muſique de la Fille mal gardée. 1 l. 16 ſ.
Vaudevilles & Ariettes des Indes danſantes. 1 l. 4 ſ.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Roſette. 1 l. 10 ſ.
Vaudevilles d'Omphale, & de Baſtien & Baſtienne. 1 l. 4 ſ.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties. 6 l. 18 ſ.
Ariettes de Blaiſe le Savetier. 1 l. 4 ſ.
Muſique de la foirée des Boulevards. 1 l. 4 ſ.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé, 1 l. 4 ſ.
Les Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards. 1 l. 4 ſ.
Muſique des Airs d'Acajou, avec le Trio. 2 l. 8 ſ.
Muſique des Nymphes de Diane. 2 l. 8 ſ.
Muſique de Cythere Aſſiégée. 1 l. 16 ſ.
Le Recueil de Chanſons de M. Vadé, Notées 1 l. 4 ſ.
Les Deſſerts des petits Soupers agréables, avec le Poſtillon ſans chagrin. 1 l. 4. ſ.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danſes. 4 parties. 1 l. 12 ſ.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties. 3 l. 16, ſ.
Amuſemens en Duo, pour les Vielles, Muſettes, Hautbois, Violons, Flutes, 6. parties. 7 l. 4 ſ.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boiſſi. 1 l. 4 ſ.
Choix de différents morceaux de Muſique, 2 parties. 2 l. 8 ſ.
La Folie du jour, ou les Portraits à la mode. 12 ſ.
L'Yvrogne corrigé, par M. de la Ruette, avec la partition, *in-folio.* 9 l.

Le volume ſe vend 12 livres, & le cahier 24 ſols; le tout ſéparément.

Catalogne de toutes les Piéces de M. FAVART, avec la Muſique.

Du Théâtre Italien.

Hippolite & Aricie.
Les Amans inquiets.
Les Indes dans antes.
Muſique des Inde danſantes.
Les Amours champêtres.
Panſaye, Parodie.
Raton & Roſette.
Muſique de Raton & Roſette.
Tircis & Doriſtée, Parodie.
Bajocco, Parodie.
Les Amours de Baſt. & Baſtienne.
Zéphyre & Fleurette.
La Fête d'Amour, Comédie.
La Bohémienne, Comédie.
La Muſique de la Bohém. 2. p.
Les Chinois, Comédie.
La Muſique des Chinois.
Ninette à la Cour.
La Muſique de Ninette, 3, parties.

Les Enſorcelés, ou Jeannot & Jeannette.
La Nôce interrompue.
La Fille mal gardée, Parodie.
Ariettes de la Fille mal gardée.
La ſoirée des Boulevards.
La Muſique de la Soirée.
Petrine; Parodie de Proſerpine.

Pieces de l'Opéra-Comique,

La Servante juſtifiée.
Les Bateliers de S. Cloud.
La Coquette ſans le ſçavoir.
Théſée, Parodie.
Cythère aſſiégée.
Muſique de Cythere aſſiégée.
L'Amour au Village.
Les jeunes Mariés.
DesNymphes de Diane.
Muſique des Nymphes de Diane.
L'Amour impromptu, Parodie.
Le Mariage par eſcalade.
La répétition interrompue, Op. Comique.
Don Quichote, Opéra.
La Coquette Trompée, Opéra.
Le Retour de l'Opéra Comique.
Le Départ de l'Opéra-Comique.
Le Bal Bourgeois.
La reſſource des Théâtres.

De M. VADE.

La Fileuſe, Parodie.
Le Poirier, Opéra Comique.
Le Bouquet du Roi.
Le Suffiſant.
Les Troqueurs & le Rien, Parodie.
Airs choiſis des Troqueurs.
Le Trompeur trompé.
Il étoit tems, Parodie.
La Nouvelle Baſtienne, avec la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, Paſtor.
Le Confident heureux.
Follette ou l'Enfant gâté.
Nicaiſe, Opéra Comique.
Les Racoleurs, Opéra Comique.
L'Impromptu du cœur.
Le mauvais Plaiſant, Opéra C.
La Canadienne, Comédie.
La Pipe caſſée, Poëme.
Les Bouquets Poiſſards.
Les Lettres de la Grenouillere.
Œuvres poſtumes, faiſant le Tome quatriéme, contenant les Amans conſtans juſqu'aux trépas, des Fables & Contes, des Chanſons avec la Muſique, &c.
La Veuve Indéciſe, Opéra-Com.
La Folle raiſonnable, Opéra C.
Le Serment inutile, Comédie,
Le Faux ami, Comédie.
Le Dupe de ſa Ruſe, Comédie.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

LE Conſervateur, ou Collection de Morceaux rares, & d'Ouvrages anciens & modernes, imprimés, ou manuſcrits, élagués, traduits & refaits en tout ou en partie. 14 *volumes* in-12. *pour la ſouſcription* 24 *livres, & pour le port de ceux qui ſont envoyés en Province à raiſon de* 6 *ſols par volume.*

Les volumes ſe vendent ſéparément aux perſonnes qui n'ont pas ſouſcrit, 2 *livres. Le volume de Mai vient de paroître avec beaucoup de ſuccès.*

LE PHILOSOPHE MARIÉ,

OU

LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE;

COMÉDIE

Philippe Néricault

De M. DESTOUCHES.

A PARIS,

Chez PRAULT petit-Fils, Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXIII.

A MONSEIGNEUR LE COMTE DE MORVILLE,

Miniſtre & Secretaire d'État.

MONSEIGNEUR,

Je n'oſois me promettre les applaudiſſemens dont le Public vient d'honorer cette Comédie ; mais, puiſqu'ils ont paſſé mes eſpérances, ſouffrez qu'ils m'autoriſent à prendre la liberté de vous la dédier. Je me flatte qu'un protecteur auſſi reſpectable que vous l'êtes, la ſoutiendra contre tous les efforts des critiques, & va lui procurer un nouveau ſuccès. Tout le monde admire la ſolidité de votre eſprit, la juſteſſe de votre goût, & l'étendue de vos lumieres. Quel heureux préjugé, MONSEIGNEUR, en faveur d'un Ouvrage qui paroît ſous vos auſpices ! Et quelle heureuſe occaſion pour moi de vous rendre un hommage public, & de vous aſſurer du parfait dévouement & du profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

ARISTE.

DAMON, ami d'Ariſte & amant de Céliante.

LE MARQUIS DU LAURET, autre ami d'Ariſte, & amant de Mélite.

LISIMON, pere d'Ariſte.

GÉRONTE, oncle d'Ariſte.

MÉLITE, femme d'Ariſte.

CÉLIANTE, ſœur aînée de Mélite.

FINETTE, ſuivante de Mélite.

Un Laquais.

La Scène eſt à Paris, chez Ariſte.

& s'appuie ſur le fauteuil d'Ariſte. Enſuite Ariſte dit par réflexion, & toujours ſans le voir.]

SCENE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

ME voilà juſtement. C'eſt la vive peinture
D'un ſage déſarmé dompté par la nature.
C'eſt toi, qui le premier attaquant ma raiſon,
Sçus me faire à longs traits avaler le poiſon,
Cruel ami; c'eſt toi, dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante:
Tu vantas ſa douceur & ſa docilité:
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE *ſurpris en l'appercevant.*

Ciel! Que viens-je d'entendre?
Eſt-ce vous?

DAMON.

C'eſt moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me ſurprendre?

DAMON.

Je ne vous ſurprens point. Vous me parliez, & moi,
Je vous répons.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyois ſeul.

DAMON.

A mon tour je vous jure
Que je ſuis fort ſurpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre eſprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait ?

ARISTE *ſe levant bruſquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal eſt-il ſi grand ?

ARISTE.

Il ne devroit pas l'être ;
Je m'en flattois, du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque choſe ici vous peut bleſſer l'eſprit,
D'y mettre ordre au plutôt ?

ARISTE.

Non. Car il eſt écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de ſe plaindre.
Juſques à ce moment j'avois ſçu me contraindre ;
Mais puiſque le hazard a trahi mon ſecret,
Avec vous déſormais je ſerai moins diſcret.

DAMON.

Je ne vous comprens point.

ARISTE.

Pourquoi ?

DAMON.

Le mariage,
Quoiqu'on en puiſſe dire....

ARISTE.

Eſt un rude eſclavage.

DAMON.

s femmes.

ARISTE.

Bien-tôt vous aurez votre tour;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari, qui s'eſt fait un ſyſtême
De n'aimer que ſa femme, & d'être aimé de même,
Doit, pour ſe conſerver cette félicité,
N'avoir plus de raiſon, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi ? Quand une femme eſt douce & raiſonnable.....

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;
Mais elle ne veut point ſe contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous ? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiſcrétion qui me tient en cervelle,
Et me cauſe à toute heure une frayeur mortelle.
Il ſemble que ce ſoit ſon plaiſir favori
De laiſſer entrevoir que je ſuis ſon mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoiſſance,
Et chaque jour auſſi nouvelle confidence,
A des femmes, ſur-tout. Jugez ſi mon ſecret
N'eſt pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne ſera pas ſuivie.
Mais au fond penſez-vous que toute votre vie
Vous ſerez marié, ſans qu'on en ſache rien?

ARISTE.

Plût au ciel!

DAMON.

Et pourquoi?

DAMON.

C'eſt qu'un ſecret lien
Formé depuis deux ans à l'inſçu de mon pere,
M'expoſe tôt ou tard à ſa juſte colere.

DAMON.

Deux mots l'appaiſeront. Son amitié pour vous....

ARISTE.

Mais je crains ſa douleur bien plus que ſon courroux.
Vous ſavez à quel point je l'aime & le reſpecte:
Ma tendreſſe pour lui lui deviendra ſuſpecte,
S'il eſt inſtruit enfin d'un hymen contracté
Sans ſon conſentement, ſans l'avoir conſulté.
Ce n'eſt pas ſeulement cette délicateſſe
Qui m'oblige au ſecret. Entre nous, ma foibleſſe
Eſt de rougir d'un titre & vénérable & doux,
D'un titre autoriſé, du beau titre d'époux,
Qui me fait treſſaillir lorſque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le ſens, n'eſt pas des plus ſenſés;
Mais.....

DAMON.

C'eſt avec raiſon que vous vous diſpenſez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence.
Et ce ſeroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas ſur un autre motif
Dicté par l'intérêt, & bien plus poſitif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puiſſamment riche; aſſez dur & bizare
Pour vous deshériter indubitablement,
S'il vous ſait marié ſans ſon conſentement.
Voilà pour votre femme une raiſon puiſſante.

ARISTE.

La rage de parler eſt encor plus preſſante;
Mais ma femme, après tout, n'eſt pas la ſeule ici
Qui m'expoſe à l'éclat, & me met en ſouci.

Sa sœur plus imprudente, & si capricieuse,
Qu'un moment elle est gaye, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour-à-tour,
Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa sœur votre future, & qui par parenthese,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par ses fréquens écarts,
Et de plus, nous amene ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commeres,
Qui me font avaler cent pilules ameres,
Lorsque pour mon malheur je vais imprudemment
Pour lui rendre visite à son appartement.
Dès que j'entre, on se taît. On se parle à l'oreille.
On sourit. Par dégrés le caquet se réveille.
Toutes parlent ensemble. Et ce que je comprens
Par leurs discours confus, leurs gestes différens,
C'est que ma belle-sœur, fine & dissimulée,
A mis dans mon secret la discrette assemblée,
Et que je dois compter que dans fort peu de jours
J'aurai pour confidens, la ville & les fauxbourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence:
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre femme, & votre belle-sœur.

ARISTE.

Non: je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur:
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science,
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE *ſur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, & par précaution,
D'avance faites-en bonne proviſion:
Vous en aurez, ma foi, plus beſoin que moi-même.
Je connois Céliante: & je crains ...

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agiſſoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom & ma naiſſance,
Je vois ſur mon ſujet que ſa fierté balance,
Excite ſon caprice, & lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaiſſeroit en me donnant la main;
Mais elle m'aime au fond. Et ſi jamais mon frere
Vient à bout d'aſſoupir la malheureuſe affaire
Que je n'ai ſur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-ſœur.

ARISTE.

Le plutôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte;
Et vais gronder pour vous Céliante & Mélite.

SCENE III.

ARISTE *ſeul.*

JE brûle de le voir par l'hymen engagé.
Plus il enragera, mieux je ſerai vengé.

[*Il retourne à ſa table, & ſe remet à lire.*]

SCENE IV.

ARISTE, FINETTE, *qui observe quelque temps Ariſte avant que de parler.*

FINETTE *à part.*

[*haut*]
Toujours lire ! Monſieur, Madame votre femme.....

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers ; Madame Votre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans :
Ne t'en ſouvient-il pas ?

FINETTE.

Oui. Mais quand je l'oublie ;
Quel tort vous fait cela, Monſieur, je vous ſupplie ?

ARISTE.

Premierement, celui de me déſobéir.

FINETTE.

Paſſe.

ARISTE.

Secondement....

FINETTE.

J'enrage. A vous oüir,
On s'imagineroit que c'eſt faire un grand crime
De donner à Madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette.

FINETTE.

Quoi, Monſieur?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux diſcours, & les ſuivre à la lettre,
Ne ceſſeroit jamais...

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je diſe deux mots?

FINETTE.

Quatre, ſi vous voulez.

ARISTE.

Vous ſçavez qu'un ſecret....

FINETTE.

Deux ans ſont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque.
Je n'y puis plus tenir, le ſecret me ſuffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien ſe laſſer.

FINETTE.

C'eſt conſcience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à ſe taire.
Pour moi j'aimerois mieux vivre en un monaſtere,

Jeûner, prier, veiller, & parler tout mon tou.

ARISTE *se levant.*

Parlez, morbleu, parlez; je ne ſuis pas ſi fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles:
Sur un point ſeulement qu'elles ſoient immobiles;
Ce n'eſt que ſur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui; mais ce point, Monſieur, c'eſt le fruit défendu:
Et voilà juſtement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts, la plus groſſiere viande
Que l'on me défendroit conſtamment de goûter,
Seroit le ſeul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez après cela ſi je n'ai pas la rage
De parler librement ſur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers! Quel eſprit de contradiction!
Quel fond d'intempérance & d'indiſcrétion!
Voila les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous ſommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus hupés; & nous ſommes l'écueil
Où viennent échouer la ſageſſe & l'orgueil.
Vous ne nous oppoſez que d'impuiſſantes armes,
Vous avez la raiſon, & nous avons les charmes.
Le bruſque Philoſophe en ſes ſombres humeurs,
Vainement contre nous éleve ſes clameurs;
Ni ſon air renfrogné, ni ſes cris, ni ſes rides
Ne peuvent le ſauver de nos yeux homicides.
Comptant ſur ſa ſcience & ſes réflexions,
Il ſe croit à l'abri de nos ſéductions.
Une belle paroît, lui ſourit, & l'agace,
Crac... au premier aſſaut elle emporte la place.

ARISTE *à part.*

Voilà préciſément mon hiſtoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillans autour de vous; & vous-même, en cachette,
Jouant à cache-cache, ou bien à climuſſette.

ARISTE *à part.*

La friponne a raiſon de rire à mes dépens,
Et ſes diſcours malins ſont remplis de bon ſens.
[*haut.*]
Faiſons tréve, de grace, à tout ce badinage.
Je veux encore un temps cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la ſucceſſion
D'un oncle, dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi, vous ambitieux! Je vois qu'un philoſophe
Eſt fait comme un autre homme, & de la même étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux ſentimens
Que vous nous étaliez, Monſieur, à tous momens?
» Le comble, diſiez-vous, de toutes les foibleſſes,
» C'eſt de ne point guérir de la ſoif des richeſſes.
» Que cette hydropiſie a fait de malheureux!
» Mais pour moi, ma fortune a ſurpaſſé mes vœux,
» Un tréſor de vertus eſt le ſeul où j'aſpire,
» Et mon cœur, pour l'avoir, céderoit un empire.
Et zeſte! Si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez, ſerviteur, je ne ſuis pas ſi ſot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je ſuis dans les mêmes maximes,
Mais je ſais leur donner des bornes légitimes;
Et je ſerois maudit un jour par mes enfans,
Si j'étois philoſophe à leurs propres dépens.

Il ne faut rien outrer quand on veut être sage.
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais, Messieurs, vos enfans sont encore à venir ;
Peut-être viendront-ils ? Cependant....

ARISTE.

Quoi ?

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, & s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte, & rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser ;
Un jour elle conclut pour se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable,
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention ;
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une replique.
Je vois qu'un philosophe est mauvais politique ;
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret,
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret ;
Sur-tout, si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche
Au plaisir de jaser, & d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta replique eſt très-juſte ; & les maîtres prudens
Doivent, au poids de l'or, payer leurs confidens.
[*Il lui donne de l'argent.*]
Voici pour t'appaiſer, & t'impoſer ſilence.
[*à part.*]
Mon lot eſt de ſouffrir, & d'avoir patience.

FINETTE.

Votre ſecret, Monſieur, grandement me peſoit,
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me ſens plus diſcrette ;
Répétez-les ſouvent, & je ſerai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter ſur toi.

FINETTE.

Tant que vous paîtrez bien, je vous répons de moi.
Mais à propos, vraiment, j'oubliois de vous dire.
Que votre femme.... non, que madame deſire.....

ARISTE.

Madame ?

FINETTE.

Ma maîtreſſe. Ah ! J'y ſuis, Dieu-merci :
Que ma maîtreſſe donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir ſur certaines affaires....

ARISTE.

Nos entretiens de jour ſont fort peu néceſſaires ;
Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.
De grace, empêches la de venir me troubler ;
Pendant une heure ou deux, il faut que je médite.

FINETTE.

Cela ſuffit, je vais vous ſauver ſa viſite.

SCENE V.

ARISTE *seul.*

LA douceur & l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnemens les plus démonstratifs ;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit ;
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme & plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCENE VI.

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE *appercevant sa femme.*

COmment, c'est vous ?

MÉLITE.

Mon Dieu ! D'où vient cette frayeur ?
Est-ce donc que ma vûe inspire tant d'horreur ?

ARISTE.

Eh non, vous m'êtes chere autant qu'on puisse l'être :
Mais dans mon cabinet devriez-vous paroître ?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui : mais j'avois dessein de vous entretenir

Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir ?
Je contente mon goût, & je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité ;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice :
J'exige des égards, & non pas des respects.
Cachez notre secret par des soins circonspects ;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser ?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser ?

MÉLITE.

Eh mais, il penseroit... Après tout, que m'importe ?

ARISTE.

Ciel ! Peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte ?
Que vous importe ? Eh quoi ! Pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier ?...

Que dis-je ? Qui me force à tout mettre en uſage
Pour ôter tout ſoupçon de notre mariage !

MÉLITE.

Cela ne ſe peut pas.

ARISTE.

Non, ſi vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'aſſervis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voie ?

ARISTE.

Tout va ſe découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurois de joie !

ARISTE.

Toujours contrarier !

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Eſt un bonheur pour moi ſi touchant & ſi doux,
Il me flatte à tel point, j'en ſuis ſi glorieuſe,
Que s'il étoit connu, je ſerois trop heureuſe.
Si je ſuis criminelle en marquant ce deſir,
Mon crime, je l'avoue, eſt mon plus grand plaiſir.

ARISTE *à part.*

Me voilà déſarmé pour être trop ſenſible.
L'adreſſe d'une femme eſt incompréhenſible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, & je ne ſais pourquoi.

ARISTE.

Non ; ſi je ſuis fâché, ce n'eſt que contre moi.

MÉLITE.

La raiſon, s'il vous plaît ?

ARISTE.

D'avoir eu la foibleſſe
De vous croire diſcrette, & femme de promeſſe :
Car vous m'aviez promis très-ſolemnellement,
Avant que nous priſſions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fît un myſtere,
Votre ſœur en ſeroit ſeule dépoſitaire.

MÉLITE.

Il eſt vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos ſoins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

MÉLITE.

Accuſez-en ma ſœur, dont la langue indiſcrette
Ne peut tenir long-temps une affaire ſecrette.
Jamais ſur ce ſujet je ne vous ai trahi.
Je n'ai juſqu'à préſent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous ?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en eſt la cauſe ?

MÉLITE.

A d'indignes ſoupçons votre ſecret m'expoſe.
Nous demeurons enſemble ; & j'apprens tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens diſcours.
Je n'en murmure pas. De ma ſeule innocence
Je me fais un rempart contre la médiſance ;

Et sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi !

MÉLITE.

C'est que du moins le marquis du Laurier,
Ou pour vous, ou pour moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le marquis ? Pouvez-vous me tenir ce langage ?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan, & qu'il ne sache rien,
C'est un sage caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une femme, & même une maîtresse,
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité
Que d'être à tous égards en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus ? Cent fois en sa présence,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
Que s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits en tous lieux je serai décrié.

MÉLITE

Quoi donc, doit-on rougir des nœuds du mariage ?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principe, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être tympanisé ; je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse,
Et tout dire au marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout ?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez ;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif ?

MÉLITE.

Il est très-raisonnable,
Et pour ne rien céler, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi ? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

Poursuivez ; je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez ? Eh bien,
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage, à moins qu'être insensible,
Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher, pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite.

MÉLITE.

Eh bien ?

ARISTE.

Quelle apparence
Que . . . .

MÉLITE.

J'avois résolu de garder le silence,

De

De peur de vous commettre avec lui. Mais enfin
Sa pourſuite me cauſe un violent chagrin :
Pour la faire ceſſer, le moyen le plus ſage
Eſt de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu
Qui de vous, ou de moi, lui fera cet aveu.
Je vous laiſſe un moment à rêver à cette affaire.
Mais ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCENE VII.

ARISTE *ſeul.*

ATtendez... Elle fuit. Quel embarras maudit !
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?
Cela ne peut pas être ; & le marquis... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour... Non, elle eſt trop ſage,
Et je lui ferois tort d'oſer la ſoupçonner.
Mais enfin que conclure, & que déterminer ?
Le Marquis amoureux ! Dans le fond de mon ame
Je ſuis ravi...De quoi ? Qu'il en conte à ma femme,
Cela n'eſt point plaiſant. Mon honneur effrayé...
Mon honneur... Qu'on eſt ſot quand on eſt marié !
Allons voir le marquis. Tâchons avec adreſſe
De lui faire à moi-même avouer ſa foibleſſe :
Plus elle ſera grande, & moins je le craindrai.
Enſuite il faudra voir quel parti je prendrai.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, FINETTE.

Le théâtre représente une salle.

CÉLIANTE.

LE marquis du Lauret va venir ?

FINETTE.

Oui, Madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime ?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon ame
J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh ! Je n'en doute pas,
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête ;
Et j'en viendrois à bout, si je l'avois en tête,
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme & pour se l'asservir,

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que bien-tôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CELIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le mépriſe,
Qu'un grand bien, cent ayeux, un haut rang dans l'Etat,
Ne peuvent m'impoſer à la ſuite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'eſt point. C'eſt un homme qui penſe
Que le parfait bonheur eſt dans l'indifférence:
Du reſte, auprès du ſexe il eſt reſpectueux,
Et ſe feroit aimer s'il étoit amoureux.
Mais je veux qu'il ſoit tel que vous le voulez croire;
Je trouverois pour vous encore plus de gloire
A vous l'aſſujettir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous ſacrifier à votre beau Damon.
C'eſt l'ancien confident, c'eſt l'ami de mon maître;
Vous l'aimez; cependant ſi je puis m'y connoître,
Vous prétendez en faire un mari complaiſant.
En ce cas, le marquis vous conviendroit autant.
Les gens de qualité ſuivent toujours la mode;
Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voilà l'eſſentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CÉLIANTE.

Mais au fond tu dis vrai.

FINETTE.

Comment ? Je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point ;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point.

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette ; &, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE.

Ah ! Voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espére un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile ;
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, & je les applaudis ;
Je me suis dis cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, & me combats moi-même.
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé :
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée ;
Tout cela vainement. Je suis ensorcelée...
Attens.

FINETTE.

Quoi ?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous ſeroit à préſent d'un ſecours admirable.
Quand vous extravaguez, vous êtes raiſonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me ſuis jamais trouvé tant de raiſon.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il ! Mais vous ferez l'oiſon
Si-tôt qu'il paroîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plutôt quelque ſenſible outrage.
Prête-moi ton ſecours pour m'y déterminer.
Traitons quelque ſujet propre à me chagriner.
Parle-moi de ma ſœur ?

FINETTE.

Hé bien donc, ma maîtreſſe
De notre Philoſophe a laſſé la tendreſſe.
Il s'eſt abandonné pour la premiere fois
A des vivacités, qui, comme je prevois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuſe,
Et rendre quelque jour votre ſœur moins heureuſe.
Cela vous déplaît-il ?

CÉLIANTE.

Non, tu me fais plaiſir.
Un doux raviſſement eſt prêt à me ſaiſir.
Le bonheur de ma ſœur excitoit mon envie,
Et fait, depuis deux ans, le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, Madame, & peſtez bravement ;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, ſi touchant, & ſi remplí de charmes,
Que notre Philoſophe en a verſé des larmes.

Et moi, qui parle, moi, je ne puis y penſer,
Sans ſentir que mes yeux ſont tout prêts d'en verſer.
[*Elle pleure.*]

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours ?

FINETTE.

Plus que jamais, Madame.
Mon maître eſt à préſent l'eſclave de ſa femme.

CÉLIANTE.

Le ſot !

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en eſt enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme Mélite
Triomphe-t elle ainſi d'un homme de mérite ?
S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il ſeroit ſoumis, plus je l'approuverois.
Mais avoir pour ma ſœur une telle foibleſſe !
C'eſt un aveuglement qui me choque & me bleſſe ;
J'en créve de dépit, & j'en ſuis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon eſt-il dans votre cœur ?

CÉLIANTE.

Comme un monſtre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me ſemble.
Il vient fort à propos, & je vous laiſſe enſemble.

[*Céliante, auſſi-tôt que Finette eſt ſortie, va ſe placer nonchalamment ſur une chaiſe, & ſe met rêver.*]

SCENE II.

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON.

regarde Céliante quelque temps, ſans qu'elle faſſe ſemblant de l'appercevoir.

VOus voulez être ſeule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en appercevoir:
Mais vous ne ſentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie;
Je ne puis me réſoudre...

CÉLIANTE *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie;
On ne ſauroit jamais ſe défaire de vous.

DAMON *à part.*

Elle eſt dans ſes grands airs, il me faut filer doux.
Il s'aſſied dans un coin.]

CÉLIANTE *vivement.*

Je veux que vous ſortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi?

CÉLIANTE *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je penſe, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais ſi ma vive ardeur
M'engage...

CÉLIANTE *ſe levant bruſquement.*

Ah ! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage !
Ne me tenez jamais ce doucereux langage :
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût & le mien ſont bien mal aſſortis.
Ma vive ardeur !

DAMON *à part.*

Il faut lui paſſer ſon caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice ?

DAMON.

Mon dieu, non : Je ſai bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par-là ? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CÉLIANTE *le retenant.*

Non, non, je me raviſe.
On ne dit point en face une telle ſottiſe,
Sans avoir le deſſein de rompre abſolument.
Nous y procéderons dans un petit moment.

Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique
Ce que vous entendez par le trait ſatyrique,
Qu'avec un fier ſouris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'eſt vous qui malgré moi me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice;
Moi je vous déſabuſe, & je vous rends juſtice.

CÉLIANTE.

Et comment?

DAMON.

En diſant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu, cela s'entend de reſte.

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi!

CÉLIANTE.

Mon Dieu, qu'il eſt modeſte!
C'eſt lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le ſuis.... au même point que vous.

CÉLIANTE *avec fureur.*

Ah ! Je ne puis plus souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plutôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon ?

DAMON.

Quoique vous m'appelliez pour vous faire raison ;
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes.
Mais comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vuider nos débats ?
Vous riez ?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colere.
Cette saillie est bonne, & ne peut me déplaire.
[*Elle rit plus fort.*]

DAMON.

Je suis ravi de voir, par votre procédé,
Que notre différend sera bien-tôt vuidé.

CÉLIANTE *reprenant un air sérieux.*

Non, Monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle ;

Mais je ſai le moyen de la faire finir.

[*à Céliante.*]

Je vois que mon pardon ne ſe peut obtenir :
Quoiqu'à dire le vrai, j'ignore par quel crime
J'allume votre haine, & je perds votre eſtime
Mes ſoupirs, mes reſpects ne font que vous laſſer!
Les inclinations ne ſe peuvent forcer.
Je le ſens, j'en mourrai. Mais pour votre ſupplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez juſtice.
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus,
Et vous ſerez en proie aux regrets ſuperflus.
Adieu.

CÉLIANTE *s'attendriſſant.*

Damon ? Damon ?

DAMON *la regardant tendrement.*

O trop funeſtes charmes !

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Ecoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laiſſe.

CÉLIANTE.

Et moi, je veux que vous reſtiez.

DAMON.

Je demeurerai donc, mais c'eſt par complaiſance.

CÉLIANTE.

Par complaiſance ?

DAMON.

Ou bien, par pure obéiſſance ;
Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

DAMON.

De quoi ?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me paſſer de vous voir.
Je voudrois vous haïr... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas ! Vous le pourrez ſans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah, comme je mentois !

DAMON.

Quel étrange diſcours !
Jurer de me haïr, quand, ſoigneux de vous plaire,
Je...

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure à préſent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux ſermens croirai-je par hazard ?

CÉLIANTE.

Au dernier ; c'eſt le ſeul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon ?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteſte.
L'eſprit a commencé, le cœur a fait le reſte.

Mon esprit vous outrage, & mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, & jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi, par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme ?

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentimens ?
Il m'inspire souvent de certains mouvemens
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, & même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure ?

CÉLIANTE.

Des defauts ! Des défauts ! Je ne finirois point,
Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, Monsieur, sous un air très-sincere,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE.

Ecoutez-moi, cela vaut un sermon.
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :

Vous vous raillez ſous-main de vos meilleurs amis;
Quoique toujours près d'eux complaiſant & ſoumis;
Votre intérêt vous guide, & ſeul vous détermine:
Chez vous, en grand ſecret, l'amour-propre domine:
Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaiſir de vous voir.
Ce portrait-là n'eſt pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accuſiez ici de fauſſeté,
Oſerois-je imiter votre ſincérité?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuſe,
Mais vous êtes hautaine, inquiette, orgueilleuſe.
Le bonheur du prochain vous cauſe de l'ennui,
Et vous amaigriſſez de l'embonpoint d'autrui.
Vous avez de l'eſprit, mais ſouvent il s'égare;
Il vous rend d'une humeur inconſtante & bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en ſon chemin;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre ſincérité, dont vous faites parade,
N'eſt jamais que l'effet d'une bruſque incartade.
Sans choix, tout eſt pour vous matiere à diſcourir,
Et le moindre ſecret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'eſt pas fort à votre avantage,
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez?

DAMON.

Que le ciel m'écraſe en ce moment,
S'il fut jamais, Madame, un plus fidéle amant!

Bien que quelques défauts obſcurciſſent vos charmes,
Mon cœur trop prévenu n'en conçoit point d'allarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en ſuis frappée; ils m'allarment pour vous.
Vous me connoiſſez trop pour être mon époux;
On ne m'aura jamais ſans me croire parfaite.

DAMON.

Hé bien, vous l'êtes donc. Etes-vous ſatisfaite?

CELIANTE.

Non. Ce fade retour ne ſauroit me toucher,

DAMON.

J'ai voulu badiner, & non pas vous fâcher.

CELIANTE.

Puis-je compter encor ſur votre complaiſance?

DAMON.

Sans doute,

CÉLIANTE.

Pour jamais éyitez ma préſence,

DAMON.

Vous raillez,

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment;
Ou je ne répons pas de mon emportement.

SCENE III.

CÉLIANTE *seule.*

Traître, de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je ſuis folle & coquette fieffée :
Pour folle, je le ſuis, puiſque j'ai pû l'aimer.
Mais quoi ? N'eſt-il pas fait pour plaire & pour charmer ?
Cela n'eſt que trop vrai, c'eſt ce qui me déſole.
Si je l'ai tant aimé, je ne ſuis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le ſuis-je ? Franchement,
Ce qu'il dit là-deſſus n'eſt pas ſans fondement,
Je le ſens; mais, au fond, eſt-ce un reproche à faire ?
Quoi, peut-on être femme, & ne pas vouloir plaire ?
Toute femme eſt coquette, ou par rafinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je ſuis, ajoute-t-il, inquiette, envieuſe :
J'ai grand tort d'entager de voir ma ſœur heureuſe,
Et moins belle que moi poſſéder un époux
Qui ne devroit jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil ? Hé bien, ſuis-je ſi criminelle ?
Peut-on n'être pas fiere, & ſçavoir qu'on eſt belle ?
Je ſuis indiſcrette ? Oui, quelquel choſe à peu près :
Mais mon ſexe eſt-il fait pour garder des ſecrets ?
Rien n'eſt plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Enfin je ſuis bizarre, & d'un caprice extrême.
Ainſi, Monſieur Damon, tout peſé comme il faut,
Vous êtes un menteur & je n'ai nul défaut.

SCENE

SCENE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.

NUl défaut ? Cet éloge eſt aſſez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente ?

MÉLITE.

Aſſurément.

CÉLIANTE.

Fort bien ;
Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE *en ſouriant.*

Vous me peignez ſouvent, mais c'eſt d'une autre ſorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois, la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'eſt rien de ſi beau que la ſincérité :
Mais ſouvent ce qu'on croit n'eſt pas la vérité.

CÉLIANTE.

De ſemblables erreurs je ne ſuis point coupable ;
Je ne crois jamais rien qui ne ſoit véritable.

MÉLITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'eſt ce qu'en un beſoin je prouverois bien-tôt.

MÉLITE.

Comment ?

CÉLIANTE.

En faiſant voir aiſément, ce me ſemble,
Qu'en tout point vous & moi nous différons enſemble.

MÉLITE.

Si votre caractère eſt différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez impoſer par votre air modeſte ;
Mais, malgré vos replis, on vous connoît de reſte.

MÉLITE.

Plus je me fais connoître, & plus on eſt content :
Bien d'autres que je ſais, n'y gagneroient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir aſſez d'adreſſe
Pour mener un mari dont on plaint la foibleſſe.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire, il reconnoît ce ſoin.
C'eſt tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin.

CÉLIANTE.

...is êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
...s ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre ſi ſolide, & par vous ſi vanté,
A manqué ſa conquête, & s'en étoit flatté.

CÉLIANTE.

Qui moi, je l'ai manquée? Ah, quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, & vous ne l'eutes pas.

CÉLIANTE.

C'eſt que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouſe.
Vous m'aimiez comme ſœur; vous haïſſez l'épouſe.

CÉLIANTE.

D'un ſot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner;
Mais ce dernier trait-là ne ſe peut pardonner.
Vous ſortirez d'ici, ſi vous oſez pourſuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne ſaurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez, mais de tous vos mépris
Je me ferai raiſon, euſſiez-vous vingt maris.

SCENE V.

ARISTE *un livre à la main*, MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE

le tire par le bras, & lui fait tomber ſon livre.

AH ! Monſieur ; vous voilà ! Je m'en vais vous apprendre
Des choſes qui devront ſans doute vous ſurprendre.
[*Elle crie haut.*]
Votre femme...

ARISTE.

Eh ! mon Dieu, laiſſons ce titre-là.
Nous ſommes ſi ſouvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah ! tréve, s'il vous plaît, à la délicateſſe.

MÉLITE.

Si pour moi, d'un mari vous avez la tendreſſe,
Vous devez...

ARISTE.

D'un mari ! C'eſt fort bien commencé.
De grace, que ce mot ne ſoit plus prononcé.

Mais de quoi s'agit-il ? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle ?

MÉLITE.

Bagatelle, Monsieur ?

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon.

MÉLITE.

Aristе, puisquil faut vous nommer de ce nom ;
Vous saurez que ma sœur...

CÉLIANTE.

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh ! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite
Par son sang-froid.

CELIANTE.

Raillez un peu plus à propos ;
Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle :
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison ?

ARISTE.

Avez-vous pû, Mélite, avoir cette pensée ?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorsque j'y suis forcée ?

ARISTE.

Et par qui ?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, Mesdames ;
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, Monsieur, avec bien du mépris.

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien Messieurs les Beaux-esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, & vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voila bien ! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi, vous me prenez donc pour un mauvais plaisant ?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les Dames ;
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non ; dites-le vous-même

MÉLITE.

Je ne m'en ſouviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon, ce problême
Ne m'embarraſſe plus. Le fait eſt clair. Je voi
Que vous vous querellez, & ne ſavez pour quoi.
Ainſi donc je conclus en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE *vivement.*

La plus folle des deux eſt plus ſage que vous.

ARISTE.

Oh bien, querellez donc, ſi cela peut vous plaire.

CÉLIANTE *gravement.*

Je querelle, Monſieur, quand je ſuis en colere;
Mais de ſang froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort;
Car vos vivacités me divertiſſoient fort:
L'une & l'autre y mettoit tant d'eſprit, tant de graces...
Allons, ranimez-vous; êtes-vous déja laſſes?

CÉLIANTE.

Divertiſſez Monſieur.

MÉLITE.

Le joli paſſe-temps

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens;
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avois peu d'envie ;
Mais je me raccommode, & pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez-là.

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah ! c'eſt trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embraſſez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-dà, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon tranſport, vous baiſer toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître !

MÉLITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

[*Il les embraſſe l'une après l'autre. Géronte qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariſte ; auſſi-tôt qu'il parle, les deux ſœurs s'enfuient.*]

SCENE

SCENE VI.

ARISTE, GÉRONTE.

GÉRONTE,

APpuyez, mon neveu; vous faites des merveilles,

ARISTE

demeurant immobile, ſans regarder Géronte.

Ah, bon Dieu! Quelle voix a frappé mes oreilles!
C'eſt mon oncle lui-même: autre ſurcroît de maux;

GÉRONTE,

Je ſuis fâché, vraiment, de troubler vos travaux,
Vous philoſophez bien! Qui ſont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, ſupprimez les injures,
Ce ſont, . .

GÉRONTE,

Quoi?

ARISTE *à part,*

Je ne ſai que lui dire.

GÉRONTE,

Morbleu,
Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu;

Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe...

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, Monsieur le Philosophe;
Vous voulez éluder un éclaircissement,
Mais il faut me répondre, & positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile:
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu!

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot?

ARISTE.

Non. Vous avez, mon oncle, un esprit vif & juste;
Vous jouissez encor d'une santé robuste;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah!

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang;

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte & vous aime;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime & me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais...

GÉRONTE.

Dis encore un mot, & je te deshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non, il faut m'éclaircir, & m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles?

ARISTE.

Soit, je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite?

ARISTE *ayant un peu rêvé,*

Elles ſont de Bretagne,

GÉRONTE,

Fort bien.

ARISTE,

Elles partoient pour aller en campagne;
Et fort innocemment.. je leur diſois adieu,
Quand vous êtes venu nous ſurprendre en ce lieu,
Voilà tout.

GÉRONTE,

Hom! Je viens pour affaire importante,
Et qui ſera pour vous aſſez réjouiſſante.

ARISTE.

Le fait en quatre mots, j'oſe vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE,

Me marier?

GÉRONTE.

Sans doute. Eſt-ce vous faire injure?

ARISTE.

Non pas; mais....

GÉRONTE.

Qui plus eſt, j'améne la future.

ARISTE.

Et qui?

GÉRONTE.

Ma belle fille.

ARISTE *à part.*

Ah ! Me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi, vous êtes fâché si j'ai bien entendu ?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'eſt pas de ceux que l'on mépriſe.

ARISTE.

Il eſt vrai. Mais, mon oncle excuſez la ſurpriſe....

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous,
Nous parlerons à fond quand j'aurai bû deux coups.

SCENE VII.

ARISTE *ſeul.*

QUe vais-je devenir ? Je ſouffre le martyre.

SCENE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

LE Marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monſieur, ayant appris à ſon retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendroit aujourd'hui
Dîner avec vous.

Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe...

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, Monsieur le Philosophe;
Vous voulez éluder un éclaircissement,
Mais il faut me répondre, & positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile:
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu!

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot?

ARISTE.

Non. Vous avez, mon oncle, un esprit vif & juste;
Vous jouissez encor d'une santé robuste;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah!

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang;

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte & vous aime;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime & me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais...

GÉRONTE.

Dis encore un mot, & je te deshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non, il faut m'éclaircir, & m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles?

ARISTE.

Soit, je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite?

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *ſeul.*

OUI, ce vieux oncle d'Ariſte eſt un original.
Jamais homme ne fut plus groſſier, plus brutal.
Je n'y ſçaurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'eſprit, le rend inſupportable.
Le flegme du neveu vient de ſe ſurpaſſer,
Et ſa philoſophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'*Ariſte*
Se ſoit débarraſſé d'un entretien ſi triſte.
Mais le voici.

SCENE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

MArquis, vous m'excuſez, je croi,
Si mon oncle indiſcret...

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?

Je n'ai que trop ſenti votre embarras extrême.
J'entrois dans votre peine auſſi bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer juſqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! & vous bruſquer tout net!
Je ne puis y penſer ſans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu?

ARISTE.

Non, nous ſommes loin de compte.
Avec ſa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas ſi ſot que de vous marier.
Que la Philoſophie eſt un grand avantage!
Perſonne mieux que vous n'en a ſu faire uſage.

ARISTE *à part.*

Il me raille; auroit-il découvert mon ſecret?
[*au Marquis.*]
Il eſt vrai que ſouvent d'un ton fort indiſcret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la ſatyre.

LE MARQUIS.

Comment! En leur faveur voulez-vous vous dédire?

ARISTE.

Oui; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah! mon pauvre garçon, ſeriez-vous marié?
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les croire;
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette hiſtoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait; je vous ſuis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne ſaurois ſouffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous? Quelle eſt votre penſée?
Ma réputation ſeroit-elle bleſſée,
Si je...

LE MARQUIS.

Votre ſageſſe a fait un tel éclat,
Vous avez ſi ſouvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'eſprit qui pour jamais ſe lie,
Vous avez en public ſi hautement fait vœu
De vivre Philoſophe, & garçon, que pour peu
Qu'il vous ſoupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire.
Filles, femmes, maris, toute ſorte de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

[*à part.*]

Ils auroient bien raiſon. Je ſuis mort s'il découvre
Que je ſuis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite eſt votre amie, & rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit; & je ſoutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE *d'un air embarrassé.*

[*à part.*]

Eh ! Mais.... Comme on voudra. Quel horrible tourment !

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte !

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis ; & pour vous j'en ai honte.
Nous sommes, vous & moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non, d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime, jusqu'à vouloir... brusquer le mariage.

ARISTE.

On en rira de vous, & moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier ;
De choisir un parti ma famille me presse :
Ces prétextes sauront excuser ma foiblesse.
Et d'ailleurs, je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement.

Tréve donc d'argumens. La choſe eſt réſolue;
Et ſi vous m'appuyez, ſera bientôt concluë.

ARISTE.

Qui moi, vous appuyer?

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté ſur vous.

ARISTE *d'un ton en colere.*

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux!
Mélite à vos conſeils me paroît ſi ſoumiſe...

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une ſottiſe.

LE MARQUIS.

Voici Mélite. Au moins ne la détournez point
De m'épouſer.

ARISTE.

Oh! Non, je vous promets ce point.

SCENE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE *à part.*

J'ébrûle de ſçavoir s'il a fait confidence
Du ſecret au Marquis.

LE MARQUIS *à Mélite.*

J'ai rompu le ſilence,

Madame, & j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi ?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun ;
Vous & moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire ;
Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE *à Mélite.*

Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus.

MÉLITE *au Marquis.*

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus ?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre ?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS *à Mélite.*

Et, pour ne rien confondre ;
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-tems, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, Madame, & qu'en secret peut-être
Il prétendoit à vous ; mais il m'a fait connoître
Qu'à la Philosophie uniquement soumis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.

Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire.

[*Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariſte en levant les épaules, & il lui fait ſigne de ſe taire.*]

MÉLITE *bas à Ariſte.*

Vous l'entendez.

ARISTE *bas à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS *à Mélite.*

Si c'eſt témérité
Que de vous immoler juſqu'à ma liberté,
Que de vous proteſter que mon cœur ne reſpire
Que pour vivre à jamais ſous votre aimable empire.

MÉLITE

veut parler; & Ariſte lui fait ſigne de ſe taire.

Quoi?...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir & ma vie & mes biens;
Et de m'unir à vous par d'éternels liens,
Recevez donc enfin mes vœux & mon hommage.

[*Il ſe jette aux genoux de Mélite.*]

ARISTE *à part.*

Je joue ici, vraiment, un joli perſonnage.

MÉLITE *au Marquis.*

Levez-vous, finiſſez, ou je ſors à l'inſtant.

LE MARQUIS.

C'eſt donc-là tout le prix d'un amour ſi conſtant?

MÉLITE *à Ariſte.*

Vous pouvez endurer?...

ARISTE *bas à Mélite.*

Contraignez-vous, de grace.

[*haut.*]

Madame, j'entrevois par tout ce qui se passe
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher;
Que sa poursuite est vaine, & qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui mettant le trouble en son ame,
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme:
Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort;
Cela n'est-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté Monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE.

Cette diserétion excite mon courroux.
Restez. Et vous, Marquis, expliquez-vous sans feindre,
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre;
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Hé bien, vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE *se mettant entr'eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumieres,
Dites si ses discours, ses regards, ses manieres,
Quand vos empressemens l'obligeoient à vous voir,
Ont pû dans votre cœur exciter quelque espoir.

Pour bien juger, il faut d'exactes connoiſſances ;
Ainſi n'oubliez pas les moindres circonſtances.

MÉLITE *d'un air piqué.*

Et ſachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il eſt juſte & ſage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah ! Je vous en répons. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, ſans aucun préambule,
Que lorſque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux, car il faut l'avouer franchement,
Je ſais que je m'y pris très-ridiculement ;
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Paſſons. Juſqu'à préſent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué juſques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir ; & quelques jours enſuite,
En ſortant de chez vous, je lui rendis viſite.
Je crus qu'elle riroit d'un auſſi prompt retour ;
Mais, d'un grand ſérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, & près d'elle en ſilence,
Pour la ſeconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je ſortis ſans lui dire un ſeul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un ſot.

ARISTE.

Enſuite ?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois ſe paſſerent ;
Mais au bout de ce tems mes feux recommencerent :
Je revins plein d'ardeur, & je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE *vivement à Mélite.*

Gracieux ?

MÉLITE *en ſouriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit ſans colere,
Que puiſque j'aſpirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit auſſi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en ſervir.

ARISTE *d'un air conſterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, ſans ſçavoir ſon idée :
Et quand mille ſermens l'eurent perſuadée, ...
Ceci va vous ſurprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

» Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement :
» Quoique de tous vos ſoins je me tienne honorée,
» Je ne puis vous aimer, la choſe eſt aſſurée ;

» Mais ma sœur plus aimable, & plus belle que moi,
» Sans doute recevroit vos vœux & votre foi.
» Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un & l'autre:
» Demandez-lui son cœur, & donnez-lui le vôtre:
» Son mérite éclatant bien-tôt vous charmera,
» Et de votre mémoire enfin me bannira.
» J'exige cet effet de votre complaisance,
» Sinon, je vous défends pour jamais ma présence.

ARISTE.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

LE MARQUIS *vivement.*

Vos applaudissemens sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin, que fites-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi, pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS.

Elle me rend jalour.

ARISTE.

Et de qui?

LE MARQUIS.

Je ne sais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime & son cœur
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE *à Mélite.*

Avez-vous dit cela?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre ;
Oui, j'aime, & j'aimerai.

ARISTE *au Marquis.*

Je ne saurois comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous, dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle & fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, & que l'on le haïsse :
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me mépriſe.

LE MARQUIS.

Morbleu !... Mais j'ai tout dit : imitez ma franchiſe,
Ariſte ; eſt-ce pour vous que je ſuis maltraité ?

ARISTE.

Je vous laiſſe avec elle en pleine liberté.
Voyez ſi vos efforts pourront en mon abſence
Attirer plus d'égards & de reconnoiſſance.
Vous voulez l'épouſer. Je vous jure d'honneur
Que ſi cela ſe peut, j'y conſens de bon cœur
Mais je connois Mélite ; & ſi quelqu'un poſſéde
Son eſtime & ſon cœur, vous ſouffrez ſans remède,
A moins que réſolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux & votre main :
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler ſans feindre ;
Croyez en un ami qui ne peut que vous plaindre.

SCENE IV.

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il eſt sûr de ſon fait, & lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh, faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même maniere.

MÉLITE.

Non pas : il aura ſeul ma confiance entiere:
Un ami me ſuffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la ſorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, ſoit ami, je l'eſtime, l'honore,
Et pourrois, ſans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce diſcours, enfin, j'ai lieu de préſumer
Qu'il eſt l'heureux mortel qui vous a ſû charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainſi, ſi vous voulez l'entendre;
Et je ne prendrai pas le ſoin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Et bien donc, je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai ſans faſte, & ſans préſomption,
Que je crois le valoir de toutes les manieres.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, & moi, j'ai mes lumieres;
Et de plus, quand un cœur conſent à ſe donner,
Il n'examine pas, il ſe laiſſe entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous ſoupirez pour la Philoſophie?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un ſi libre aveu mon eſprit ſe défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répéte ici que mon cœur & ma foi
Ne ſont plus à donner; qu'un Prince, qu'un Roi même
M'aimeroit vainement; que j'eſtime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaiſir
D'aimer, & d'eſtimer juſqu'au dernier ſoupir.

SCENE V.

LE MARQUIS *ſeul.*

JE ſuis moins affligé de ſon indifférence,
Que je ne ſuis ſurpris d'une telle conſtance.

Une femme conſtante eſt un monſtre nouveau ;
Que le ciel a produit pour être mon bourreau :
Cependant, à l'aimer mon lâche cœur perſiſte ;
En dépit de moi-même, & des conſeils d'Ariſte.
Ne puis je?... Ah! J'apperçois cette charmante ſœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur :
Eh bien, offrons-le-lui, non par obéiſſance,
Mais par un mouvement de gloire & de vengeance.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE *à part.*

VOici ce fier Marquis : je ne puis le ſouffrir ;
Mais ſon cœur me réſiſte, il faut le conquérir ;
Il y va de ma gloire : & je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, Madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE *à part.*

Ce début me promet un ſuccès très-heureux.

SCENE VII.

LE MARQUIS, CÉLIANTE, DAMON *qui se tient dans l'éloignement, & les écoute, sans être apperçû.*

LE MARQUIS *feignant de se retirer.*

JE crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déja depuis long-temps, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, Madame, un hommage secret.

CÉLIANTE.

[*à part.*] [*au Marquis.*
Oh ! Je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous, depuis long-temps, m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, Madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris ?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais, si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois ?

CÉLIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire ?

CÉLIANTE *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah ! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CÉLIANTE *minaudant.*

Eh ! de grace, Marquis, finissez ce langage
Vous feignez de m'aimer, & n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, & je veux vous aimer constamment.
[*à part.*]
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse ;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle, & s'empresse.
Il me dit...

LE MARQUIS.

Que dit-il ?

CÉLIANTE *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE

CÉLIANTE *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS *à part.*

Qu'une femme coquette eſt facile & crédule !

CELIANTE *à part.*

Oh ! qu'un amant novice eſt fade & ridicule !

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CÉLIANTE.

Je méditois à part ſur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriois en ſecret ſur les vôtres.

DAMON *ſe jettant tout d'un coup entre deux.*

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres ;
Mais dès le premier choc ils ſe rendent tous deux.

CÉLIANTE *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, & c'eſt ce que je veux.
[*à Damon.*]
Vous avez entendu ?...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS *à part.*

Mélite le ſaura, c'eſt ce que je déſire ;
Peut-être le dépit produira ſon effet.
[*à Damon.*]
De votre procédé je ſuis peu ſatisfait.

DAMON.

Quoi, Monſieur?

CELIANTE *au Marquis.*

Excuſez un trait de jalouſie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénéſie.

CELIANTE *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi jaloux! Et pourquoi?

CÉLIANTE.

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté ſur votre foi.

CÉLIANTE *à part.*

Ah! le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle
S'il oſe ſe flatter de vous rendre fidelle.
Rien n'eſt plus naturel que votre changement:
Je le vois ſans douleur & ſans étonnement.

CÉLIANTE *à part.*

Oh! je l'étranglerois.

LE MARQUIS *à Céliante.*

Ceci me fait connoître
Que je ſuis plus heureux que je ne croyois l'être;
Et que non-ſeulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laiſſe. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur, qui de mes feux n'avoit pû ſe défendre:
Et ſi vous réſiſtez à ſes tranſports jaloux,
Je ſais juſqu'à quel point je dois compter ſur vous

SCENE VIII.

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

IL vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Hé bien ! que vous importe ?
De quel droit oſez-vous m'épier de la ſorte ?
Je vous ai commandé, ſi je m'en ſouviens bien,
D'éviter ma préſence, & vous n'en faites rien.
Même avec le Marquis vous oſez me ſurprendre !
Et lorſque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'eſt le bruſque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux !

DAMON.

Non, je ne le ſuis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE *en colere.*

Comment !

DAMON.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup ſûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ſes vœux, vous le trompiez auſſi.
Devois-je être jaloux de cette comédie ?

CÉLIANTE.

Et comment ſçavez-vous tout cela, je vous prie ?

Etes-vous donc le ſeul que je puiſſe charmer ?

DAMON.

Non pas. Mais le Marquis ne ſçauroit vous aimer.

CÉLIANTE.

La raiſon ?

DAMON.

La raiſon ?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractere
Ne peut lui convenir. Le ſien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi je vous ſoutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus. C'eſt qu'une autre a ſon cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

DAMON.

Votre ſœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma ſœur ? Quel conte !

DAMON.

Non ; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le ſaurois croire & vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira. Mais le fait eſt certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore
Me presser de l'aimer ?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore ;
A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystere-ci voulez-vous être instruite ?
Allez, sur ce sujet, interroger Mélite ;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le Marquis m'aimeroit seulement par dépit !
Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre !
Est-ce son sentiment, seroit-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur ?

DAMON.

Eh ! délibere-t-on quand on donne son cœur ?
Il se donne lui-même, & nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance ?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment ?

CÉLIANTE.

Pour vous si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Vôtre bouche l'assure ;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche & mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pouſſer la confiance?

DAMON.

Mais conſultez-vous bien. Vous gardez le ſilence?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me perſuader.
N'avons nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder! Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi je crois qu'au fond vous en ſeriez ravie.
Malgré tous vos écarts vous m'aimez conſtamment;
Et le ciel m'a formé pour être votre amant.
Il falloit être moi, pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un conſtant hommage;
Pour ſe donner le temps d'être perſuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé;
Qu'il eſt bon, généreux, ſans fiel, ſans artifice,
Et même très-fidele, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne ſais où j'en ſuis. Son air & ſes diſcours....

[*Damon lui baiſe la main.*]

Ah! traître, malgré moi tu triomphes toujours.

SCENE IX.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE *à Mélite.*

NOn, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande :
Remettez-vous, de grace, & retenez vos pleurs.

MÉLITE.

Quoi ! Prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois, & muette, & tranquille !

ARISTE.

Ah ! Je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc ?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur ! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire ;
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire ?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener & vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conſeil d'une auſſi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne ſavez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma ſœur ?

CÉLIANTE.

Et quel tourment ?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE *rit.*

Tout de bon ? Ce trait-là me paroît ſingulier.

MÉLITE.

Et de plus...

CÉLIANTE.

Ecoutons ; cette hiſtoire eſt divine.

MELITE.

Il eſt allé chercher celle qu'il lui deſtine,
Un enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCENE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE *à Ariſte.*

OH çà, mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, & venez ſaluer votre femme.
[*à Céliante.*]
Ah, ah ! Je vous croyois déja bien loin, Madame.

ARISTE *à Mélite.*

Dites que le départ eſt différé.

MÉLITE.

Pourquoi ?

ARISTE *à Mélite.*

Vous le ſaurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces Dames étoient toutes deux de Bretagne ;
Et qu'étant ſur le point d'aller à la campagne...

DAMON *à Géronte.*

Un petit accident retarde leur départ ;
Mais elles partiront dès demain au plûtard.

GÉRONTE.

Le plutôt vaut le mieux. Leur préſence me choque.
C'eſt m'expliquer, je crois, ſans aucune équivoque.

CÉLIANTE *à Géronte.*

Pour répondre, Monſieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aſpect nous choque également.

[*à Ariſte*]

Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau myſtere,
Ou je ne réponds pas que je puiſſe me taire.

SCENE XI.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

QU'entend-elle par-là ?

ARISTE.

Rien. C'eſt que ſa raiſon Quelquefois...

SCENE XII.

GÉRONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD.

UN Monſieur, appellé Liſimon, Vient d'entrer, & me ſuit.

ARISTE.

Qu'entends-je ? Quoi ! mon pere !

PICARD.

A ce qu'il dit au moins.

ARISTE *à part.*

Ciel !

GÉRONTE.

Mon vieux fou de frere ! Ah ! Nous voilà fort bien !

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment! Quel intérêt
Y prenez-vous?

ARISTE.

Tout franc, la demande eſt fort bonne;
Celui de reſpecter, & d'aimer ſa perſonne.

SCENE XIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON *embraſſant Ariſte.*

AH, mon fils! Quel plaiſir je ſens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu : j'allois vous recevoir.

GERONTE *à Liſimon.*

Hé bien! que voulez-vous?

LISIMON.

Il m'eſt permis, je penſe,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh! L'on vous en diſpenſe.
[*à Ariſte.*]
Il ne vient de ſi loin que pour vous preſſurer.

ARISTE *à Géronte.*

Sa viſite, en tout temps, ne peut que m'honorer.

Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frere ?
Vous me percez le cœur. Songez qu'il eſt mon pere;
Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils juſqu'aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere & mon fils tout enſemble.
Que le Ciel vous béniſſe; &, puiſqu'il nous raſſemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que ſa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE *à Liſimon.*

Vos bénédictions ſeront ſon ſeul partage.

ARISTE *à Géronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage;
Mon oncle, à ſon égard ſoyez plus circonſpect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de reſpect.

GÉRONTE.

Philoſophe imbécille ! Un pere, d'ordinaire,
A ſon fils, tout au moins, fournit le néceſſaire.
Ici tout au rebours. Le fils, depuis dix ans...

LISIMON.

Je ſuis plus glorieux de vivre à ſes dépens,
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendreſſe
Se complaît à le voir l'appui de ma vieilleſſe;
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais, qui vous a rendu ſi pauvre ?

LISIMON.

Mon honneur.

GERONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe & vous réveille.

GERONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi, dans ma pauvreté,
J'ai ſongé qui j'étois, & me ſuis reſpecté.
Des malheurs imprévus ont cauſé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme, un riche roturier.

GERONTE.

Ah! Vous voilà bien gras avec votre chimere!
Pour vous le roturier fait l'office de pere.
A ce fils bien aimé vous ne laiſſerez rien;
Et moi, je le marie, & lui laiſſe un gros bien.
Bleſſerai-je par-là votre délicateſſe?

LISIMON.

Non. L'action eſt belle, & vous rend la nobleſſe.
Mais, qui lui faites-vous épouſer?

GERONTE.

Un parti
Avec qui notre ſang ſera bien aſſorti:
C'eſt la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir: car c'étoit une dame
D'un très-illuſtre nom, comme feu ſon époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
Mon frere Et vous, mon fils, ſoyez sûr que ma joie
Eſt égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obſtacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obſtacle, mon fils; je ſuis trop ſatisfait.

ARISTE.

Mais la fille eſt ſi jeune : & vous ſavez. . .

GÉRONTE.

J'enrage.

Ventrebleu, mon neveu, craignez-vous qu'à ſon âge. . .

LISIMON.

Sottiſe ! Pour la nôce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquoit que lui pour me déſeſpérer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTE *ſeul.*

DANS mes ſombres chagrins quel parti dois-je prendre?
J'ai mille mouvemens : auquel faut-il me rendre?
Si je forme un projet, un autre le détruit.
La raiſon m'abandonne, & le trouble me ſuit.
De tant d'objets divers mon ame eſt obſédée,
Qu'à force de penſer elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon eſprit, je fais ce que je puis.
Je ne ſais où je vais. Je ne ſais où je ſuis.

SCENE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

JE vous cherchois, mon fils.

ARISTE.

Quel ſujet vous amene?

LISIMON.

En nous quittant ſi-tôt, vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indiſpoſé.

LISIMON.

Pendant tout le repas,
J'ai bien vû qu'avec nous vous ne vous plaiſiez pas.
Quelqu'important ſujet vous gêne & vous applique.
Je vous trouve rêveur, ſombre, mélancolique,
Vous, que j'ai toujours vû d'une aimable gaité,
Qui faiſoit rechercher votre ſociété,
Nous n'avons pû tirer un mot de vôtre bouche.
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige & ne touche,
Quoique ſouvent, pour rien, il ſe mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi vôtre cœur. Qu'eſt-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi!

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.
Si vous êtes faché de me voir de retour,
Je ſuis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi, fâché de vous voir? O ciel! Quelle injuſtice!
Avoir un tel ſoupçon, c'eſt me mettre au ſupplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il eſt plaiſir pour moi
Plus grand que le plaiſir que j'ai quand je vous voi.

LISIMON.

Je vous croi. Cependant d'où vient cette triſteſſe?
Quelque ſouci ſecret vous ronge & vous oppreſſe.

ARISTE.

Cela ſe peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre pere, &, de plus votre ami?
Oui, votre ami, mon fils; & j'ai bien lieu de l'être
D'un fils, dont le bon cœur s'eſt ſi bien fait connoître:
D'un fils, de qui l'amour, de qui les tendres ſoins
Ont, depuis ſi long-temps, prévenu mes beſoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais ſi j'ai pû vous plaire,
En ne faiſant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompenſe.

LISIMON.

Et quoi?

ARISTE.

C'eſt d'obtenir
Que vous n'en rappelliez jamais le ſouvenir.

LISIMON.

Soit. Je ſatisferai votre ame généreuſe;
Je m'en fais une loi qui m'eſt bien onéreuſe;
Mais à condition (je ſuis ami prudent)
Que vous me choiſirez pour votre confident.

ARISTE.

Hé bien! vous le ſerez. Votre bonté décide...
Mais quand je veux parler, mon reſpect m'intimide.

LISIMON.

Eſt-ce ainſi qu'on en uſe avec un ami ſûr?
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah! Ne me blâmez point, & plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble eſt l'effet de votre mariage.

ARISTE *à part.*

Quel mariage ? O ciel ! Sauroit-il mon ſecret ?

LISIMON.

Celui qu'on vous propoſe.

ARISTE.

Il m'allarme en effet.

LISIMON.

Je m'en ſuis apperçû, ſans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur ſoupire
Pour quelqu'autre Beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelqu'engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige.
Mais, n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous!
Vous pâliſſez! Pourquoi vous mettre à mes genoux?

Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous enflamme
Eſt digne de vous ?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel eſt-il ?

ARISTE.

C'eſt ma femme.

LISIMON.

Votre femme ! Comment, vous êtes marié !

ARISTE.

Par un ſecret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en pere.
Mais pourquoi, juſqu'ici, m'en avoir fait myſtere ?

ARISTE.

J'ai conſulté l'amour, & non l'ambition,
Et me ſuis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable & jeune demoiſelle,
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle.
Vous pouviez m'en blâmer ; ainſi, quoiqu'à regret,
A vous, comme au Public, j'en ai fait un ſecret.

LISIMON.

A-t-elle un bon eſprit ? Eſt-elle douce, ſage ?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

ARISTE.

Ah ! Vous me raviſſez par ce trait de bonté ;
Et je ſuis à préſent comme reſſuſcité.

LISIMON.

Où loge-t-elle?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de niece; & la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuser votre oncle: & nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, & j'appuirai la chose,
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps;
Et pendant ce délai nous tâcherons....

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'apperçois mon frere, agissons de concert.

SCENE III.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

VOus moquez-vous de moi? vous lever au deſſert,
Et, pour me planter là, ſortir l'un après l'autre!
[*à Ariſte.*] [*à Liſimon.*]
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu, c'eſt le vôtre;
Il vous reſſemble en tout, & j'en ſuis bien fâché.

LISIMON.

Le terme eſt un peu rude.

GÉRONTE.

Oh! Puiſqu'il eſt lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions enſemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Eſt-ce ma faute, à moi, s'il vous reſſemble?

LISIMON.

Non, c'eſt la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il ſoit poli;
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE *à Ariſte.*

Eſt-il joli ;
Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en ſortir le premier, &?...

ARISTE.

Je ſuis excuſable,
Car...

GÉRONTE.

Expoſer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enyvrer tout ſeul !

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me ſeconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frere, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu ; ſinon déshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins....

GÉRONTE.

Le ſort en eſt jetté.

LISIMON.

Sommes-nous ſi preſſés ?

GÉRONTE.

Oh ! la lenteur m'aſſomme.
Veut-on ? Ne veut-on pas ?

ARISTE *à part.*

Quel inſupportable homme

GÉRONTE.

Les parens d'un Marquis, riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frère de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai, jusqu'à présent, voulu rien écouter;
Mais, morbleu, gardez-vous de me mécontenter;
Sinon je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Hé bien! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout:
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout....

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes.
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un Philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu, dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un Philosophe? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens;
Un esprit de travers, qui, par ses argumens,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard, inutile à la Société,

Coëffé d'opinions, & gonflé d'hyperboles,
Et qui, vuide de ſens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuſte fureur:
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur;
Vous peignez un pédant, & non un Philoſophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La Philoſophie eſt ſobre en ſes diſcours;
Et croit que les meilleurs ſont toujours les plus courts:
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion, & le profond ſilence.
Le but d'un Philoſophe eſt de ſi bien agir,
Que de ſes actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir ſe maîtriſer ſoi-même;
C'eſt-là qu'il met ſa gloire, & ſon bonheur ſuprême.
Sans vouloir oppoſer par ſes opinions,
Il ne parle jamais que par ſes actions.
Loin qu'en ſyſtêmes vains ſon eſprit s'alambique,
Etre vrai, juſte, bon, c'eſt ſon ſyſtême unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adverſité,
Dans la ſeule vertu, trouvant la volupté,
Faiſant d'un doux loiſir ſes plus cheres délices,
Plaignant les vicieux, & déteſtant les vices:
Voilà le Philoſophe: &, s'il n'eſt ainſi fait,
Il uſurpe un beau titre, & n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Etes-vous fait ainſi?

ARISTE.

Non, mais j'aſpire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à ſe faire connoître:

Il

Il eſt donc Philoſophe, ainſi que je diſois ;
Et voilà la raiſon ſur quoi je me fondois,
Pour vous repréſenter qu'en fait de mariage
Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme ſage.
Or le ſage...

GÉRONTE.

Or le ſage eſt différent de vous.
Je ſoutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous,
Pour ſe faire prier d'épouſer une fille,
Jeune, riche héritiere, & de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour ſe déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner ?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adreſſe
Il cherche les moyens de gagner ſa tendreſſe.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin...

GÉRONTE.

Cela ſe peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne ſais pas ſi-tôt inſpirer de l'amour,
Sur-tout lorſque l'on marque autant de répugnance...

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour ! Vous vous moquez, je penſe ?

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc ?

LISIMON.

Au moins, un ou deux mois.

GÉRONTE *s'en allant.*

Elle ſera marquiſe.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,
Deux fois, la voulez-vous ?

LISIMON.

Oui ; mais ſa fantaiſie....

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoiſie.

ARISTE.

Ah ! le terme eſt trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,
Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE *à Ariſte.*

A huit jours donc la nôce.

ARISTE.

A huit jours !

GÉRONTE.

Sans remiſe,
Ou je vous ferai cher payer votre ſottiſe.
Adieu.

SCENE IV.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puiſqu'au délai notre homme a conſenti,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel eſt ce Marquis pour lequel on le preſſe?
Il faut, pour le ſçavoir, uſer ici d'adreſſe:
J'eſpere y réuſſir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il ſe calme: alors je ſçaurai tout.
Puis enſuite, appuyant le parti qu'on propoſe,
Peut-être je pourrai faciliter la choſe.
Si j'amene votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez ſur votre mariage.

ARISTE.

Non, vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur conſiſte à garder le ſecret.

LISIMON.

Et quel ſujet encor pourra vous y contraindre?
Si votre oncle ſe rend, qu'aurez-vous plus à craindre,
Dites-moi?

ARISTE.

Ce n'eſt pas mon oncle que je crains,
C'eſt le Public ; c'eſt lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le Public? Pour le coup, votre diſcours m'étonne.
Avez-vous épouſé, mon fils, une perſonne,
Dont le nom, la conduite, ou quelqu'autre ſujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE.

Elle eſt d'un ſang illuſtre ; elle eſt belle, elle eſt ſage ;
Et l'on ne peut rien dire à ſon déſavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux?

ARISTE.

Pourquoi ? C'eſt qu'il me donne un ridicule affreux.
Tous ceux que j'ai raillés, vont railler ſur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaiſe honte.
Aidez-moi maintenant à cacher mon ſecret:
J'appréhende ſur-tout un Marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux ?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon ame.
J'aime mieux le ſouffrir, le voir à ſes genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas eſt tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.
Mais permettez du moins que je ne me déclare

Qu'après que ce Marquis aura pris femme auſſi,
Et que je me ſerai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer ?

ARISTE.

C'eſt un point néceſſaire:
Car, pour vous achever un aveu ſi ſincere,
Je n'oſerai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne ſais ſi je dois vous blâmer, ou vous plaindre;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre
A ſuivre votre plan : & je vais tout tenter
Pour vous ſervir, mon fils, ſans rien faire éclater.

SCENE V.

ARISTE *ſeul.*

IL s'agit maintenant d'y diſpoſer Mélite,
Et ma belle-ſœur.

SCENE VI.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

OUi, ſon procédé m'irrite ;
J'en veux avoir raiſon.

MÉLITE.

Modérez ce courroux :
Peut-être a-t-il deſſein de ſe donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut ; je le hais, le déteſte.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reſte ?

ARISTE.

De qui parlez-vous là ?

MÉLITE.

Nous parlons du Marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit ! Ah le trait eſt exquis !
Je voudrois bien ſçavoir ſi, ſans extravagance,
Quelqu'un vous peut, ſur moi, donner la préférence ?
Pour vous offrir ſes vœux, ma ſœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécille ou Philoſophe.

ARISTE.

Eh quoi !

Toujours déſobligeante ? Eſt-elle criminelle,
Si quelqu'un, près de vous, oſe la trouver belle ?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma ſœur, chercher des ſoupirans ;
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leur encens ?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits ſont horreur, que vous êtes charmante ?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce ſeroit là nous rendre une égale juſtice ;
Mais je n'exige point un pareil ſacrifice.
Ne parlez point pour moi ; mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'eſprit & des yeux.
Quant à notre Marquis, c'eſt choſe très-conſtante,
Que j'ai dû, plus que vous, lui paroître charmante.
Etant homme de cour, & parfait connoiſſeur,
Il m'offenſe, en oſant me préférer ma ſœur.
Pour s'arracher à vous il m'offre ſon hommage,
Me le fait agréer ; & c'eſt un double outrage
Qui me pique à tel point, que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon ?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE *riant.*

Il ſera fort touché d'un aveu ſi ſincere.

CÉLIANTE.

Que ſi c'eſt par dépit qu'ils ſe ſont offerts à moi,
C'eſt par dépit auſſi que j'ai reçu la loi.

ARISTE *riant.*

Bon.

CÉLIANTE.

Que ma ſœur, bien loin de répondre à la flamme
Le mépriſe.

ARISTE.

Fort bien.

CÉLIANTE.

Et qu'elle eſt votre femme.

ARISTE *effrayé.*

J'ai des raiſons encor pour cacher mon ſecret,
Et principalement au Marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obſtination ! Votre oncle & votre pere
Veulent vous marier : eſt-il temps de vous taire ?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous allarmez pas ;
Je trouverai moyen de ſortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi ! Sans vous expliquer ſur notre mariage ?

ARISTE.

Si vous m'obéiſſez, c'eſt à quoi je m'engage.

MÉLITE.

, pourvu que vous juriez auſſi
ber le Marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi, l'empêcher? Comment? Que pourrai-je lui dire?

MÉLITE.

Que je ſuis votre femme.

ARISTE.

Il n'eſt point de martyre
Que je n'aimaſſe mieux mille fois endurer,
Que de prendre ſur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Hé bien! pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au Marquis j'en faſſe confidence.

ARISTE.

N'eſt-ce pas même choſe? Et, dès qu'il me verra...

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera!
Mon cher beau frere, autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être.

MÉLITE.

Prenez votre parti, le Marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je ſens, à ſon aſpect, redoubler mon courroux.
Ma langue ſe révolte, & n'eſt plus retenue.

ARISTE.

C'en eſt fait; je vois bien que mon heure eſt venue.

SCENE VII.

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS,
après les avoir observés quelque temps.

PLus je vous considere avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.
[*regardant Mélite.*]
L'une baisse les yeux & paroît interdite.
[*regardant Céliante.*]
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite.
Finette sous ses doigts sourit malignement;
Ariste consterné rêve profondément.
Chaque attitude est juste, énergique, touchante;
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien?
Ne finirons-nous point ce muet entretien?
[*à Mélite.*]
Pour la derniere fois, écoutez-moi, Madame;
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.

J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE *à part.*

Le traître a découvert que je ſuis marié.

MÉLITE.

Je ne demande point quel motif vous inſpire.
Si vous ne m'aimez plus, c'eſt ce que je déſire:
Et, ſi ma ſœur a pu cauſer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCENE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

EN tout cas, s'il eſt vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux ſiens arrachent la victoire,
Mon cher petit Marquis, ſoyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un-pis aller je ne fus jamais faite.
Adieu. Vous m'entendez, & je ſuis ſatisfaite.

SCENE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *riant.*

L'Incartade eſt plaiſante & me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laiſſons-lui le plaiſir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager, ce n'eſt pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc? Voudriez-vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher; & de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs ſe dépêchent de rire,
Et que, la nôce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai ſur moi-même un couplet de chanſon,
Pour animer leur verve, & leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet eſt hardi, mais il eſt raiſonnable.

LE MARQUIS.

N'eſt-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous,
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beaux ſexe a paru ſi cauſtique,
Ne conviendrez-vous pas, ſi, par quelque retour,
Vous vous aviſiez...là...de prendre femme un jour,

Et que vous vouluſſiez cacher ce mariage,
Que vous joûriez alors un fort ſot perſonnage ?

ARISTE.

Ah! très-ſot en effet. Mais enfin, dites-moi,
Quel eſt l'objet qui va recevoir votre foi ?

LE MARQUIS.

Un enfant de treize ans. Cela doit vous ſurprendre :
Mais ce n'eſt encor rien ; & vous allez apprendre
Un fait qui cauſera votre admiration.
J'épouſe cet enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immenſe,
Depuis long-tems, ſous main, traite cette alliance,
Et veut que, ſans tarder, l'hymen ſoit contracté.
Il trouve ſeulement une difficulté,
Qui ne lui paroît rien cependant.

ARISTE.

Quelle eſt-elle ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais... C'eſt que celui de qui dépend la Belle,
Refuſe abſolument de me la donner.

ARISTE.

Bon !

LE MARQUIS.

On m'aſſure pourtant qu'il peut changer de ton ;
Et que ſon frere aîné, plus doux & plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile ;
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle & mon pere
Sont aſſurément ceux ſur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit deſtiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.

Nous voilà donc rivaux ? L'aventure eſt cruelle!

ARISTE.

Oh non ! De tout mon cœur je vous céde la Belle.

LE MARQUIS *en ſouriant.*

J'admire cet excès de généroſité !
La fille eſt-elle aimable ?

ARISTE.

Oh ! C'eſt une Beauté

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'eſprit, dites-moi ?

ARISTE.

Comme un Ange

LE MARQUIS.

Et vous la refuſez ?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange ?
Et ſi votre oncle va me donner tout ſon bien ?

ARISTE.

Qu'il me laiſſe en repos, & je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela pourtant je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop ſon mérite ;
Pour moi, je n'y vois rien qui ſoit ſi merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous ſoupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée ;
Mais j'y dois renoncer puiſqu'elle eſt mariée.

ARISTE.

Mariée ?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaiſanter !

LE MARQUIS *lui frappant ſur l'épaule.*

Notre ami, c'eſt un point dont je ne puis douter ;
On a ſu découvrir cette affaire ſecrette
Par la ſœur de Mélite, & même par Finette ;
Et ceux qu'elles avoient choiſis pour confidens,
M'ont confié le fait depuis quelques inſtans.
On ſait même le nom du mari de Mélite ;
On vante ſon eſprit, ſon bon cœur, ſon mérite ;
Grand philoſophe, mais bizarre, ſingulier ;
Honteux d'avoir enfin oſé ſe marier,
Et voulant au Public cacher cette ſottiſe,
De crainte qu'à ſon tour on ne le timpaniſe.
[*il rit.*]
Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait ?

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah ! Tant mieux, j'en ſuis fort ſatisfait.
Eh bien ! dites-lui donc qu'on ſait ſon mariage,
Et conſeillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre ſur lui.

[*Il ſort en riant.*]

SCENE X.

ARISTE *ſeul.*

Suis-je mort ou vivant ? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir ? Et que puis-je réſoudre ?
Voici l'inſtant fatal que j'ai tant redouté :
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici, la diligence eſt un point néceſſaire ;
Et je ſais le moyen de me tirer d'affaire.

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

MAIS écoutez-moi.

ARISTE.

Non. Vous me parlez en vain ;
Rien ne peut m'empêcher de ſuivre mon deſſein.

DAMON.

Vous extravaguez donc ?

ARISTE.

Soit folie ou ſageſſe,
Je pars, & dans l'inſtant.

DAMON.

Quelle étrange foibleſſe !
Que dira-t-on de vous ?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je ſois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi ! cet eſprit nourri de la ſageſſe antique,
Se perd, quand il s'agit de la mettre en pratique.

ARISTE.

Je vous l'ai dit ſouvent : les ſages autrefois,
De la ſeule vertu reconnoiſſant les loix,
Loin de fuir la douleur comme un affreux ſupplice,
Non contens de la vaincre, en faiſoient leur délice.
Les plus ſanglants affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvoient un inſtant ébranler leurs eſprits.
Immobiles rochers, ils défioient l'orage ;
J'admire leur exemple, & n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh ! comment me calmer au fort de ma diſgrace ?
Je voudrois qu'un inſtant vous fuſſiez à ma place,
En but à mille affronts pires que le trépas ;
Un front à triple airain ne les ſoutiendroit pas.
A peine quelques gens ſavent mon mariage,
Qu'au même inſtant ſur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en proſe qu'en vers,
Qui vont, à mes dépens, réjouir l'univers.
Et que ſera-ce donc quand la cour & la ville ? . . .

DAMON.

Pour parer tous ces traits, ſoyez ferme & tranquille,
C'eſt le meilleur parti.

ARISTE.

Je le ſens comme vous.
[illegible] pourriez-vous tenir contre de pareils coups

Il préſente pluſieurs papiers à Damon.

DAMON.

Bon ! Jeux d'eſprit, & pures bagatelles !

ARISTE.

Morbleu ! ce ſont pour moi des bleſſures mortelles.
L'équitable Public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez, & me montrer au doigt ;
Je n'y pourrois ſurvivre. Une retraite obſcure
Me ſauvera du moins cette triſte aventure.

DAMON.

Et Mélite ?

ARISTE.

Dans peu Mélite me ſuivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce deſſein elle s'oppoſera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même il faut qu'elle y conſente :
Ma diſgrace eſt l'effet de ſa langue imprudente :
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part ;
Et je vais la réſoudre à ſouffrir mon départ.
Holà, quelqu'un.

SCENE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monſieur !

ARISTE.

Va-t-en voir ſi Madame eſt de retour.

PICARD *s'en va & revient.*

De qui parlez-vous ?

ARISTE *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va & revient.*

Laquelle eſt-ce ?

ARISTE.

Mélite.

PICARD *ſe grattant l'oreille.*

Oh ! Je ne ſuis pas ſot : Je le ſavois fort bien, ſans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.

SCENE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

OU voulez-vous faire votre retraite?

ARISTE.

Pour cette circonſtance, elle ſera ſecrette.

DAMON.

Parbleu, je vous ſuivrai.

ARISTE.

Non, ne me ſuivez pas.
Et ſi ma belle-ſœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un ſeul inſtant de vûe;
Sinon vous pourriez bien la retrouver pourvûe.

DAMON.

Comment puis-je fixer ſon caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud ſolemnel.
Votre nom ſuppoſé cauſe ſa répugnance.
Il faut lui déclarer quelle eſt votre naiſſance.

DAMON.

Je le puis. Vous ſavez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, & cauſoit ſon erreur;
Grace à mon frere aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, & j'en ai la nouvelle.

Par un de mes parens arrivé de Lyon.
Je n'ai plus rien à craindre, & je reprends mon nom.
Du moins juſqu'à demain ſuſpendez votre fuite,
Pour rendre témoignage....

ARISTE.

Ah! j'apperçois Mélite.
Que je ſuis agité! Voici l'occaſion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos ſoins.

DAMON.

Hé! bien, que faut-il faire?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace, allez trouver mon pere;
Dites-lui mon deſſein. Faites ſi bien auſſi
Qu'il puiſſe l'approuver & demeurer ici,
Afin de conſoler Mélite en mon abſence:
Allez: je vous attends avec impatience.

SCENE IV.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE *à Ariſte.*

Ciel! Que dois-je augurer du trouble où je vous vois?

ARISTE *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
[*à Mélite.*]
Ma femme déſormais vous ſerez ſatisfaite.

MÉLITE.

En quoi?

ARISTE.

Notre union ceſſe d'être ſecrette.
Et graces à vos ſoins, à votre empreſſement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi! vous oſez me faire une telle injuſtice?
Si je vous ai trahi, que le ciel me puniſſe.

ARISTE.

Vous verrez que c'eſt moi qui me ſerai trahi;
Car Finette, à coup ſûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laiſſé même entrevoir le myſtere.
Et pour ma belle-ſœur qui ſait l'art de ſe taire,
Que dis-je? qui le porte à ſa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de ſa diſcrétion

CÉLIANTE.

Il eſt pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à ſix de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis;
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainſi de notre confidence,
Je les engageois tous à garder le ſilence.

MÉLITE.

Ah! ceſſez de railler, de grace, & dites-nous...

ARISTE.

Hé! bien, ſans plaiſanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O ciel! Je n'y pourrai ſurvivre.
Ariſte, ou demeurez, ou laiſſez-moi vous ſuivre.

ARISTE.

Vous me ſuivrez auſſi: ſoyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un ſéjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la ville;
Voyez ſi vous pouvez y renoncer auſſi;
Et n'eſpérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Eh quoi! Pour un mari vous ſerez complaiſante,
Juſqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MELITE.

[*à Ariſte.*]

Oui, ma ſœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris par-tout où vous ſerez.

SCENE

SCENE V.

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

JE viens vous informer d'une fâcheuſe affaire ;
J'ai trouvé près d'ici votre oncle & votre pere ;
Sortant de la maiſon du marquis du Lauret,
Où ſans doute ils avoient appris votre ſecret.
Votre oncle, tranſporté de colere & de rage,
Prétend faire, dit-il, caſſer le mariage,
Comme ayant été fait à l'inſçû de parens,
Et trouve, pour cela, vingt moyens différens.

MÉLITE.

Ciel ! Que nous dites-vous ?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon pere ?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle prévenu refuſe d'écouter,
Et, s'il n'eſt ſecondé, veut vous déshériter.
Une telle menace allarme votre pere,
Qui ne ſçait de quel biais ajuſter cette affaire.

[redacted]

[redacted]

[redacted]

SCENE VI.

DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'Etat où je les vois me fait compaſſion.
Malgré moi je prends part à leur affliction.
Il faut que je ſois folle. Oh! Oui, je ſuis trop bonne,
Moi, trembler pour ma ſœur!

DAMON.

Quoi, cela vous étonne!

CÉLIANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a faits?

DAMON.

Quels tours?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une ſœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pû me ſatisfaire.

DAMON.

Je vous ſuis obligé de ce doux compliment:

Mais, puiſque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir ſçû plaire à d'autres.

FINETTE.

C'eſt que vos ſentimens ſont différens des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La queſtion me charme. Eh! Parbleu, je le croi,
Puiſque vous me l'avez cent fois juré vous même.

CÉLIANTE.

Ah! quelle viſion! Moi, Finette, je l'aime?
Eſt-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, ſelon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice ſouvent j'ai reſſenti l'effet.
Mais, malgré vous, je lis juſqu'au fond de votre ame;
Et je vous réponds, moi, que vous ſerez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je ſerai ſa femme! Ah! Je voudrois le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela?

DAMON.

Dès ce ſoir.

CÉLIANTE *à Finette.*

Ne le croiroit-on pas, de l'air dont il l'assure ?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise, plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
Qui ? moi, j'épouserois un homme sans naissance!

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant ?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse !

DAMON.

Ariste est mon garant,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire :
L'en croirez-vous ?

CÉLIANTE.

Eh ! mais ! ... je ne sçais plus que dire.
Pourquoi donc feignez-vous ? ...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance & mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.

Le péril de ma ſœur m'inquiette & m'attriſte.
Nous ſongerons à nous quand je ſçaurai ſon ſort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'eſt l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, & bien fort.

SCENE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE.

O Le grand Philoſophe ! O le beau mariage !
Où ſe cache-t-il donc ce raiſonneur ſi ſage,
Qui n'impoſe jamais par ſes opinions,
Et qui ne veut parler que par ſes actions ?
Ah ! vraiment, l'imbécille en a fait une belle !

LISIMON.

Eh ! mon frere !

FINETTE *à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON *la retenant.*

Eh ! Ne l'irritez pas.
De ſang froid laiſſons-lui faire tout ſon fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de ſa Mélite :
Mais qu'il ſache, morbleu, que je le déshérite.
Avec ma belle-fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ! Ce neveu ſi cher....

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait ſon horoſcope ;
Et je veux qu'il enrage avec ſa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon reſſentiment.

LISIMON.

Ah ! Ne vous flattez point de ſon conſentement.

GÉRONTE.

L'affaire eſt entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici juſtement la perſonne,
Dont la beauté maudite a ſéduit mon neveu.

FINETTE *à Céliante.*

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon Dieu ! laiſſez-moi faire.
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GÉRONTE *à Céliante.*

Ah! Ma belle, eſt-ce vous,
Dont mon ſot de neveu prétend être l'époux?

CÉLIANTE.

Et quand cela ſeroit, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE *à part.*

L'entretien ſera vif, & je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté:
Le mariage eſt nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je ſoutiens qu'il eſt bon, & bon par excellence;
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonſtance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon conſentement,
Et celui de mon frere.

CÉLIANTE.

On s'en paſſe aiſément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE *à Liſimon.*

Tubleu, quelle commere!

CÉLIANTE *à Liſimon.*

Parfemment, Monſieur, vous êtes le beau-pere!

LISIMON.

Je ſuis pere d'Ariſte.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous ſervir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme ſage;
Qui loin de chicaner ſur un bon mariage,
Signerez au contrat ſans vous faire prier.

(*à Géronte.*)

Pour vous, il vous ſied bien, mon petit financier;
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur, & d'illuſtre naiſſance.
Oh! bien, tenez de moi pour un fait aſſuré
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'eſt riſquer beaucoup qu'inſulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE *à Liſimon.*

C'eſt donc là cet eſprit ſage, modeſte, doux,
Qui devoit tout d'abord déſarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle eſt ma ſurpriſe!
Je crois que notre ſage a fait une ſottiſe.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous ſied mal de prendre ce ton-là;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frere,
Me fait mal augurer de votre caractere.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, Monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion;
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frere, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'instant vous aurez ma réponse.

DAMON *à Céliante*

J'ai prévû ces effets de votre emportement.
Messieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colere.
J'aurois été peut-être aussi sot que mon frere:
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu, va m'en faire raison.
Allons. Malgré ce fils, que vous croyiez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCENE VIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, CÉLIANTE, DAMON. FINETTE.

ARISTE.

CAſſer mon mariage ! Avoir un tel deſſein ?
C'eſt vouloir me plonger un poignard dans le ſein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE *à Liſimon.*

Même en votre préſence
On m'oſe menacer de cette violence !
J'ai peine à retenir un trop juſte courroux.
Mon oncle contre moi diſpoſe-t-il de vous ?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon pere
Veuille à cet attentat prêter ſon miniſtere :
Sa bonté, ſa vertu m'en ſont de sûrs garans.
Si vous connoiſſiez bien celle que je defends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous même vous ſeriez ſon défenſeur fidele.
Auſſi-tot qu'on la voit, tout parle en ſa faveur ;
Ses traits, ſa modeſtie, & ſur-tout ſa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur ! Oui, parbleu, nous en avons des preuves.

De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves!

ARISTE.

Sans ceſſe.

GÉRONTE *à Liſimon.*

A quel excès va ſon aveuglement!

LISIMON *à Ariſte.*

Nous avons tout ſujet d'en penſer autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE *à part.*

L'équivoque eſt plaiſante.

LISIMON.

Elle eſt très-emportée; encor plus imprudente.
Et devant elle, enfin, je vous déclare net
Que de ſon procédé je ſuis mal ſatisfait.

ARISTE *regardant de tous côtés.*

Devant elle?

GÉRONTE.

Pour moi j'en ſuis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très-ſenſible outrage:
Et vous avez grand tort de vanter ſa douceur.

FINETTE *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariſte, écoutez-moi.

ARISTE *à Damon.*

Se peut-il que Mélite ?...

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE *à Ariſte.*

Hé ! bien, vous entendez ?

ARISTE.

Moi ? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puiſqu'elle oſe pouſſer l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au deſſein de mon frere.

ARISTE.

Non, Mélite n'eſt point d'un pareil caractere.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit,
Et je vais la chercher.

GÉRONTE *à Liſimon.*

A-t-il perdu l'eſprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher ? Où ?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh ! la philoſophie a brouillé ſa cervelle.
Ne la voyez-vous pas ?

ARISTE *appercevant Mélite.*

En effet, la voici.
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCENE IX.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MELITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Mélite, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je?

DAMON.

C'eſt ſa femme!

GÉRONTE.

C'eſt ſa femme?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me ſoutient, Madame;
Que mon oncle, & mon pere, en ce même moment,
Ont eſſuyé cent traits de votre emportement;
Que ſans aucun reſpect excitant leur colere. . . .

MÉLITE.

Moi, j'aurois insulté votre oncle & votre pere!
Eh! Je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimatias!

DAMON.

Je vais le demêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure mépriſe
Forme l'embrouillement qui fait votre ſurpriſe;
Et les vivacités de votre belle-ſœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont cauſé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plutôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, & je le ſouffrirai!
On intente un procès ſur votre mariage,
Et je ne ſerai pas ſenſible à cet outrage!
Si j'étois votre femme, & qu'on eût ce deſſein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main.

MÉLITE *à Liſimon & à Géronte.*

De quoi ſuis-je coupable? Ariſte peut vous dire
Qu'à recevoir ſa main il n'a pû me réduire,
Qu'après m'avoir promis & juré mille fois
Que ſon pere avec joie approuveroit ſon choix.
(*à Liſimon.*)
C'eſt à vous, je le vois, qu'il faut que je m'adreſſe
Pour vous entendre ici confirmer ſa promeſſe;
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner ſon choix, & cauſer mon malheur.

attendri.

vous de vivre?

vous. Me voilà fort en peine.

ne vous avions caché,

vers un marquis du Laurier

avec ma belle-fille,

mis entrer dans leur famille.

nuit, cet amant le marquis,

puisque c'est à promis.

ARISTE.

vous pouvez accomplir vos promesses;

jeu de toutes vos richesses.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

VOus voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.

[*à Ariste.*]

Je vous fais compliment sur votre mariage.
Si vous eussiez daigné me le faire sçavoir,
J'aurois sçu m'acquitter plutôt de ce devoir.

ARISTE.

Epargnez-vous, Marquis, ces froides railleries;
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries;
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.

(*à Géronte.*)

Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous & moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, Monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS *regardant Ariſte.*

Lorſqu'un homme ſi ſage
Se ſoumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me preſſer
De ſuivre le chemin qu'il vient de me tracer ?

GÉRONTE.

Hé! bien, ma belle-fille eſt à vous. Sa naiſſance
Eſt égale à la vôtre, & tout au moins, je penſe.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même, elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous oppoſer au don que je voulois vous faire !

LE MARQUIS.

Ce n'eſt point pour trancher ici du généreux.
Un jour, je ſerai riche au-delà de mes vœux :
Mais quand je ſerois né ſans bien, ſans eſpérance
D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence,
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monſieur, ne ſoyez point indulgent à demi.
Non content d'approuver qu'il conſerve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.

Je n'exige de vous d'autre condition
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE *en l'embrassant*..

Ami trop généreux !

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE.

Sa déclaration est nouvelle & touchante.
Ma niece, mon neveu, je voulois vous punir ;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir.
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est extrême.

GÉRONTE.

Mon frere, allons dresser & signer deux contrats.

ARISTE *à Céliante.*

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas?

MÉLITE *à Céliante.*

Vous résistez en vain, Damon a sçu vous plaire ;
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire ;
Il vous cachoit son rang. Mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur & de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois. Mais enfin...

FINETTE *à Céliante.*

Allons, un bon caprice